30 nouveaux livres de POLOGNE

Automne 2007 / Printemps 2008

L'Institut du Livre est une institution culturelle nationale, fondée en janvier 2004 à Cracovie. Il a pour principaux buts de promouvoir la littérature polonaise à l'étranger et de tracer les axes d'une politique de lecture en Pologne en favorisant la diffusion du livre et en encourageant la lecture. Une section de cet Institut a été créée à Varsovie, en 2006.

Dans le cadre de son activité à l'étranger, l'Institut du Livre met en place des stands pour les éditeurs polonais aux plus importants salons internationaux du livre. Il élabore, en outre, les programmes littéraires des présentations polonaises et organise des rencontres avec les écrivains polonais à divers festivals de littérature ou autres manifestations visant la promotion de la littérature polonaise dans le monde.

INSTITUT DU LIVRE

Par ailleurs, il gère un programme éditorial NOUVEAUX LIVRES DE POLOGNE qui a pour mission la diffusion d'informations sur la littérature polonaise à l'adresse des éditeurs étrangers. A cette fin, il édite des catalogues présentant les nouveautés littéraires polonaises ainsi que des brochures consacrées à des œuvres d'écrivains polonais. A ce jour, quarante-huit catalogues ont déjà été publiés dans des langues différentes. L'Institut du Livre organise encore des rencontres et des colloques pour les éditeurs étrangers ainsi que pour les traducteurs de la littérature polonaise, il décerne le prix « Transatlantique » au meilleur diffuseur de la littérature polonaise à l'étranger et entretient des liens étroits avec les éditeurs et les traducteurs étrangers.

En Pologne, l'Institut du Livre gère une série de programmes éducatifs, ICI NOUS LISONS !, visant à promouvoir la lecture dans les écoles, les bibliothèques et diverses organisations privées. Les actions s'adressent particulièrement aux enfants et aux adolescents. Depuis 2006, l'Institut a mis en œuvre le projet L'ATLAS LITTÉRAIRE DE LA POLOGNE (des élèves des quatre coins de la Pologne créent ensemble un guide littéraire de la Pologne), mais aussi des CERCLES DE LECTURE rassemblant les usagers actifs des bibliothèques publiques.

A cela s'ajoute encore les QUATRE SAISONS DU LIVRE, le plus grand festival de littérature en Pologne qui se déroule en quatre étapes : la Saison de la Poésie (en février), le Festival de la Littérature Populaire POPLIT (en avril), la Saison de la Prose (en octobre) et le Festival du Roman Policier (en novembre). Les manifestations se tiennent simultanément dans plusieurs villes de Pologne et ont pour but de promouvoir la lecture et de sensibiliser les médias à la problématique du livre. Sont conviés à ces manifestations des écrivains polonais et étrangers de renom (comme Jonathan Caroll, Eduardo Mendoza, Boris Akunin, Alexandra Marinina, Michael Faber, Paulo Lins et bien d'autres encore), mais également des écrivains débutants ainsi que des professionnels des autres métiers du livre.

L'Institut du Livre anime un SITE INTERNET consacré entièrement à la littérature, à la lecture et aux publications polonaises. Il est actuellement disponible en trois langues : polonais, anglais et allemand. Le site www.bookinstitute.pl est une source d'informations sur l'actualité littéraire en Pologne (événements, publications récentes ou à venir, articles de critiques littéraires). Il comporte en outre plus de cent notices biographiques d'écrivains polonais contemporains, plus de cinq cents fiches de lecture, des extraits, des essais, les adresses des éditeurs et des informations sur l'activité de l'Institut du Livre.

Sommaire

2	Olga Tokarczuk	*Les Pérégrins*
6	Andrzej Stasiuk	*Doilletchlande*
10	Włodzimierz Kowalewski	*Les Excentriques*
14	Jerzy Pilch	*Le train pour la vie éternelle*
18	Eustachy Rylski	*L'Île*
22	Andrzej Bobkowski	*Le Crépuscule*
26	Henryk Waniek	*L'affaire Hermès*
30	Janusz Rudnicki	*Venez, on y va*
34	Krzysztof Varga	*La Sépulture en grès*
38	Joanna Rudniańska	*La petite chatte de Brygida*
42	Mariusz Sieniewicz	*Rébellion*
46	Marian Pankowski	*Le Dernier Rassemblement des anges*
50	Michał Witkowski	*Barbara Radziwill de Jaworzno-Szczakowa*
54	Lidia Amejko	*La Vie des saints de la cité*
58	Grzegorz Kopaczewski	*Huta*
62	Marek Kochan	*L'Aire de jeux*
66	Bianka Rolando	*Petites conversations en italien*
70	Wojciech Tochman	*Le Chien enragé*
74	Adam Zagajewski	*Conversation entre le poète et le philosophe*
78	Marek Bieńczyk	*La transparence*
82	Agnieszka Taborska	*Les conjurés de l'imagination. Le surréalisme*
86	Julia Hartwig	*Merci pour votre hospitalité*
88	*L'Ère du roman policier*	
92	*Adresses utiles*	
94	*Exposants*	

Olga Tokarczuk
LES PÉRÉGRINS

Photo : Danuta Węgiel

Le nouveau livre d'Olga Tokarczuk se présente comme un recueil de récits longs, brefs ou très brefs. Il n'en demeure pas mois que ceux-ci composent un tout soigneusement construit et ce, avec un très grand sens artistique. Le volume raconte comment vivent les gens dont l'existence consiste à voyager. Un voyageur est quelqu'un qui accepte la discontinuité de sa perception du monde, l'éclatement de celui-ci en de multiples fragments parfois sans liens entre eux. La fragmentation se retrouve dans le récit où interviennent diverses histoires, en apparence indépendantes les unes des autres, mais en apparence seulement parce qu'elles ont des caractéristiques communes. La récurrence intervient dans le contexte qui est toujours celui du deuil, de la perte, de l'invalidité ; vient ensuite celle d'une volonté de comprendre le mystère du corps humain, les techniques de préparation et de conservation des composants anatomiques de celui-ci ou carrément de sa plastination.

Le livre nous dévoile d'une part l'histoire personnelle de son auteure, son « je suis au monde » personnel qui donne leur titre à deux passages, au début et à la fin du recueil. Il n'en est pas moins une œuvre profondément ancrée dans l'histoire de l'humanité et la mythologie, grecque en particulier, quand il s'intéresse aux phénomènes que sont la vie et la mort. Deux conceptions du temps s'y trouvent confrontées. L'une est circulaire, elle est celle de l'éternel retour présent dans les mythes et les religions. L'autre est linéaire, elle est celle de la vie humaine qui progresse vers le mystère et la mort, sans le secours de la foi dans le mouvement perpétuel des répétitions éternelles qui est un baume aux angoisses existentielles. Le livre n'apporte aucune réponse facile à ces questions ardues, à chaque page intervient une aporie insoluble. En revanche, des résonances et des correspondances intéressantes apparaissent (comme par exemple les diverses versions de « l'entrée dans le labyrinthe », les deuils, les pèlerinages, le corps inondé de sang, le monde inondé d'eau, les divers aspects du respect dû au corps humain). Elles sont la version accessible pour nous de la répétition du monde qui nous laisse un infime espoir qu'il y a sens et un ordre. L'auteure ne nous livre rien de plus dans l'histoire logique et uniforme de la fable. Elle nous propose juste des points de référence telle la mystérieuse notion grecque du Kairos, dimension créant de la profondeur dans l'instant, qui revient dans plusieurs récits.

Nous sommes en présence d'une œuvre écrite avec intelligence par une écrivaine accomplie. Il n'est pas exclu qu'il s'agisse du meilleur livre qu'Olga Tokarczuk nous ait offert jusqu'à présent.

Jerzy Jarzębski

Olga Tokarczuk (1962), romancière et essayiste dont les œuvres ont été traduites en dix-huit langues.

Mes parents n'étaient pas vraiment une tribu sédentaire. Ils ont déménagé à plusieurs reprises pour finir par se poser pour un temps plus long dans une école de province, à l'écart de toute route vraiment carrossable et de toute gare. Aller au-delà du premier chemin de traverse, en expédition à la toute petite ville la plus proche était déjà une équipée. Ils y faisaient leurs courses, leurs démarches administratives à la mairie ; sur la place près du beffroi, travaillait l'unique coiffeur toujours vêtu de la même blouse lavée à l'eau de javel, sans grand succès parce que les teintures des clientes y laissaient des taches calligraphiques, sorte d'écriture chinoise. Maman se faisait teindre les cheveux, mon père l'attendait au salon de thé « Nowa », à l'une des deux tables en terrasse. Il lisait le journal local où la page la plus intéressante était celle des faits divers, et, parmi ceux-ci, les vols de confitures et de cornichons dans les caves relevaient des crimes les plus graves.

Ah ! leurs voyages touristiques pour les vacances, avec toutes les inquiétudes, dans une Skoda chargée au maximum ! Les périples étaient longuement préparés, planifiés pendant de longues soirées avant l'arrivée du printemps, dès que la neige fondait alors que la terre n'avait pas encore retrouvé sa sobriété ; il fallait encore attendre qu'elle livre son corps aux socs et aux houes, qu'elle se laisse ensemencer et occupe tout le temps du matin au soir.

Mes parents appartenaient à une génération qui tractait des camping-cars dans lesquels ils emmenaient avec eux leur maison de substitution. Un camping-gaz, une table et des chaises pliantes. Une corde à linge plastifiée à accrocher aux arrêts et des pinces à linge en bois. Des toiles cirées. Un panier touristique pour le pique-nique avec assiettes, couverts, salière, poivrier et verres en plastique de couleur.

Au cours d'un voyage, à l'un de ces marchés aux puces – qu'avec ma mère ils aimaient fréquenter (lorsqu'ils ne se faisaient pas photographier devant les églises et les monuments) –, mon père avait acheté une bouilloire militaire : sorte d'ustensile en cuivre, avec au milieu, un tube dans lequel on introduisait une poignée de brindilles à enflammer. Dans les campings, il y avait des prises électriques à disposition, mais mon père faisait bouillir l'eau dans ce coquemar avec la fumée et le désordre que cela supposait. Il restait agenouillé au-dessus pour écouter, avec fierté, le bouillonnement de l'eau dont il infusait ensuite les sachets de thé. Un vrai nomade !

Sur les terrains de camping, mes parents s'installaient aux emplacements délimités, en proche compagnie de gens comme eux ; ils taillaient des bavettes avec leurs voisins sous les chaussettes qui séchaient aux cordages des tentes. Les itinéraires étaient déterminés à partir du guide de voyage où les centres d'intérêt étaient soigneusement répertoriés. Le matin, il y avait bain dans la mer ou le lac, l'après-midi expédition dans les sites anciens des villes et le dîner à base de conserves en général (goulasch, viande hachée, boulettes de viandes à la sauce tomate) terminait la journée. Il fallait faire cuire les pâtes ou le riz. Mes parents devaient toujours voyager à l'économie, le cours du zloty était très bas, à peine de la menue monnaie hors de chez eux.

A chaque fois avait lieu la recherche d'un endroit avec accès à l'électricité ensuite il fallait faire les bagages, à contrecœur, pour poursuivre la route, mais toujours sur une orbite métaphysique autour de la maison. Mes parents n'étaient pas de vrais voyageurs parce qu'ils partaient pour revenir. Ils rentraient soulagés, avec le sentiment d'avoir rempli leur devoir. Ils rentraient pour ramasser sur la commode une pile de lettres et de factures. Pour faire une grande lessive. Ennuyer à mort leurs amis qui baillaient discrètement en regardant leurs photos de voyage. « Nous à Carcassonne ». « Et là, c'est ma femme, au fond l'Acropole ».

Ensuite, pendant toute l'année, ils menaient cette étrange vie sédentaire où, au petit matin, l'on revient à ce que l'on a quitté le soir, où les vêtements s'imprègnent de l'odeur de la maison tandis que les pas tracent un chemin sur le tapis.

Cette vie ne m'allait pas. Manifestement, me manquait ce gène qui fait que dès que l'on s'arrête un peu quelque part, on y plonge aussitôt des racines. J'ai essayé plusieurs fois, mais je restais toujours en surface et le moindre souffle de vent me décrochait. Je n'arrive pas à donner des pousses, j'ai été privée de cette possibilité végétale. Je ne tire pas ma sève

de la terre, je suis une anti-Antée. Mon énergie me vient du mouvement, des vibrations d'autocars, des vrombissements d'avions, du balancement des ferries et des trains.

Je suis pratique, pas très grande et bien fagotée. J'ai un petit estomac peu exigeant, des poumons solides, un ventre plat et des bras aux muscles puissants. Je ne prends pas de médicaments, je ne porte pas de lunettes, je n'utilise pas d'hormones. Une fois par trimestre, je passe ma tête à la tondeuse de coiffeur, je ne me maquille presque pas. J'ai des dents saines, un peu inégales mais entières, avec juste un vieux plombage à une molaire gauche inférieure, je crois. Mon foie est dans la norme. Pareil pour mon pancréas. Mes reins droit et gauche sont en parfait état. Mon aorte abdominale se porte bien. Ma vessie est correcte. Hémoglobine : 12,7. Leucocytes : 4,5. Hématocrites : 41,6. Plaquettes : 228. Cholestérol : 204. Créatinine : 1,0. Bilirubine: 4,2. etc. Mon Q. I., pour qui y prête attention, est de 121, cela suffit. J'ai une imagination spatiale particulièrement développée, presque eidétique ; je suis mal latéralisée, en revanche. J'ai une personnalité pas très stable, peu digne de confiance sans doute. Mon âge est celui de mon esprit. Mon sexe est grammatical. J'achète de préférence les livres à couverture souple pour les abandonner sans regret sur les quais de gare pour qu'ils soient lus par d'autres yeux. Je ne collectionne rien.

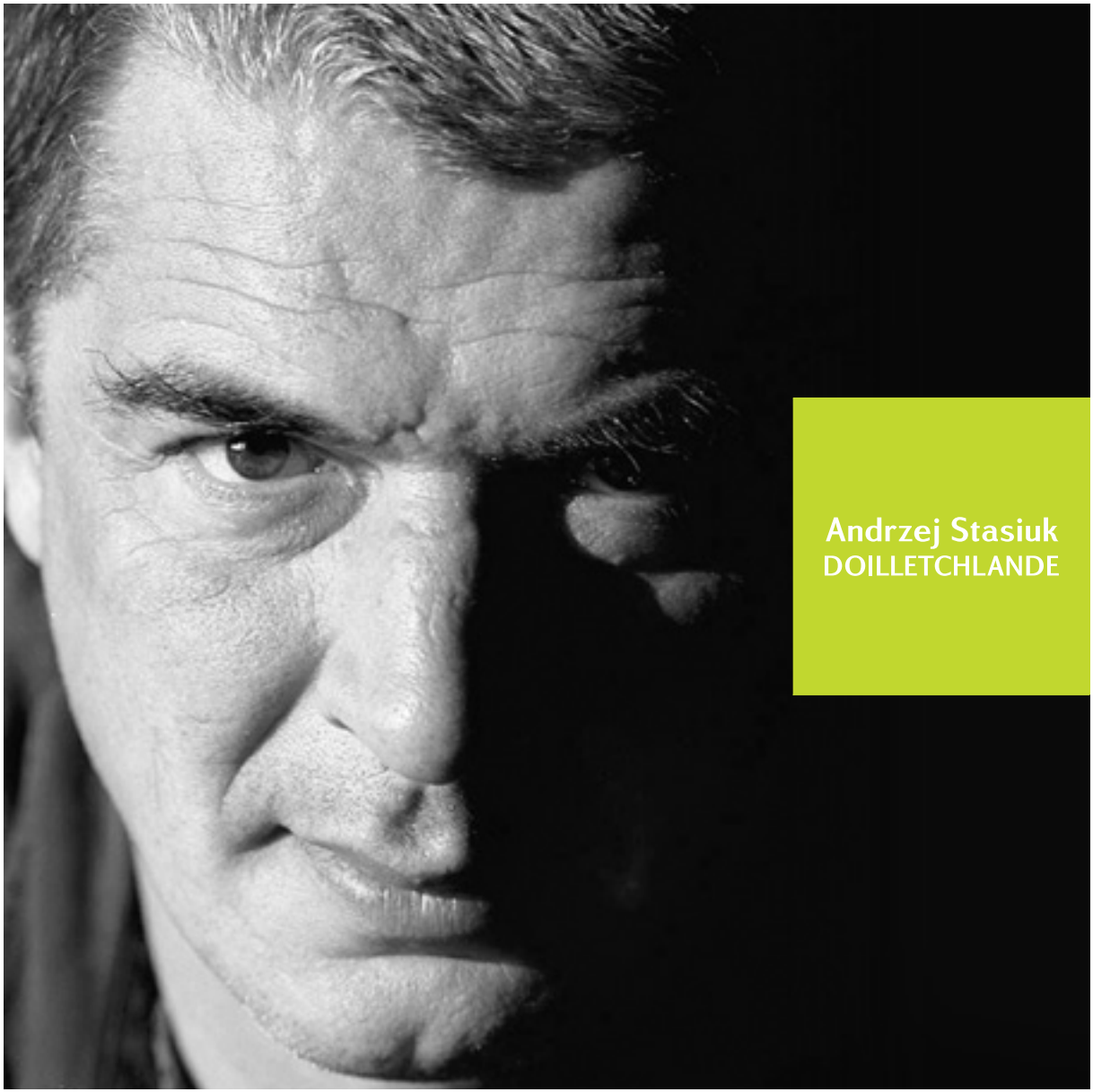
J'ai fait des études supérieures, mais je n'ai pas appris de métier à vrai dire et je le regrette. Mon grand-père était tisserand, il blanchissait la toile en l'étalant sur une pente exposée aux rayons ardents du soleil. Tisser la trame et le fond me plairait bien, mais les canettes n'ont aucun sens métaphorique, le tissage est l'art des peuples sédentaires. En voyage, je tricote. Malheureusement, ces derniers temps, certaines lignes aériennes interdisent les aiguilles à tricoter et les crochets à bord des avions. Comme je l'ai dit, je n'ai appris aucun métier, et, pourtant, contrairement à ce que me répétaient mes parents, j'ai réussi à survivre, en faisant toute sorte de travaux sans pour autant sombrer dans les bas-fonds.

Quand mes parents sont revenus en ville après leur expérience de vingt ans, las des sécheresses et des grands froids, de la nourriture saine qui vivotait tout l'hiver dans la cave, de leurs moutons dont la laine était enfoncée avec soin dans les larges gueules des coussins et des édredons, j'ai reçu d'eux un peu d'argent et j'ai pris la route pour la première fois.

J'ai travaillé là où je passais. Dans une manufacture internationale en banlieue d'une grande métropole, j'ai assemblé des antennes pour yachts de luxe. Il y avait là de nombreuses personnes pareilles à moi. Nous étions employés au noir, sans que l'on nous pose de questions sur notre passé ou nos projets. On nous payait le vendredi, ceux à qui cela ne convenait pas, ne revenaient pas le lundi. Il y avait de futurs étudiants, des bacheliers qui allaient se présenter aux concours d'entrée en faculté. Des immigrants toujours à la recherche d'un pays idéal, juste, quelque part à l'Ouest, où les gens sont des sœurs et des frères les uns pour les autres tandis que l'Etat providence joue le rôle du parent attentif ; des êtres qui fuyaient leur famille, leur femme, leur mari, leurs parents ; des amoureux transits, paumés, mélancoliques qui avaient toujours froid. Des individus que la loi poursuivait parce qu'ils n'avaient pas pu payer leurs dettes. Des chemineaux, des vagabonds. Des fous qui après une énième récidive étaient emmenés à l'hôpital d'où des textes de loi confus les renvoyaient dans leur pays d'origine.

Traduit par : Maryla Laurent

Wydawnictwo Literackie
Cracovie 2007
123 × 197 • 364 pages
broché
ISBN 978-83-08-03986-1
Droits de traduction :
De Geus
Droits vendus en :
Allemagne (Schoffling & Co.),
Pays–Bas (De Geus),
Tchéquie (HOST)



Andrzej Stasiuk
DOILLETCHLANDE

Photo : Piotr Janowski AG

La trame fabulaire de ce petit livre, plein d'humour et mélancolique à la fois, est simple : depuis un certain nombre d'années, Andrzej Stasiuk est invité à des tournées dans les pays de langue allemande en sa qualité d'écrivain. A chaque rencontre littéraire, ses textes sont lus, il répond aux questions du public, puis il rentre à son hôtel, prend le train le lendemain matin, ses textes sont lus, il répond aux questions, regagne l'hôtel…

Dans son livre, les dates et les lieux peuvent être erronés, les méditations rapportées sont, quant à elles, plus authentiques sans être nécessairement vraies ; en tout cas, elles sont certainement plus exactes. Autrement dit, plutôt que d'un journal de voyage, il s'agit là d'un recueil d'impressions et de pensées.

A travers ses réflexions, Stasiuk propose une carte culturelle de l'Europe articulée sur l'endroit qui, pour lui, en est le centre. Il veille par-dessus tout à ce que le trou perdu dont il est originaire demeure sa patrie, en dépit des comparaisons entre l'Est et l'Ouest qu'il mène depuis plus d'une dizaine d'années. Il n'idéalise pas son pays, ou juste un peu. Il est souvent ironique à l'endroit de la Pologne, de sa pauvreté, de son côté « trou perdu », de sa position secondaire en Europe. Il prévient que les seules régions allemandes qui ressemblent à la Pologne sont celles de l'ancienne République Démocratique Allemande. Il semble donc n'avoir aucune illusion et, pourtant, il écrit comme s'il lui fallait éviter de rentrer d'Allemagne avec un complexe d'infériorité. Le livre de Stasiuk se présente comme un guide de survie pour tous ceux qui connaîtraient une expérience similaire : avoir à confronter l'aspect « attardé » de leur contrée familiale à la « modernité » d'un monde étranger.

Afin de ne pas se laisser transformer en adepte de la supériorité de la culture occidentale sur celle de l'Est, il convient d'abord de considérer l'Allemagne comme un pays où l'on se rend pour gagner de l'argent. En Allemagne il y a de l'argent, de bonnes conditions de vie ; en Pologne ou en Roumanie ou dans toutes ces arrière-cours de l'Europe, il y a les gens avec lesquels on peut parler, passer du temps, partager des émotions. En outre, il faut regarder la pauvreté comme une vraie relation entre l'homme et la chose. Si l'on y parvient, l'on s'aperçoit que dans le pays de l'opulence, les hommes deviennent esclaves des objets. Dans le monde de la pauvreté, il en est autrement. Les voitures occidentales usées y atterrissent et les hommes savent se servir de tout ce qui a été mis au rebut ailleurs. Entre eux, ils ne s'évaluent pas en fonction de leurs richesses parce qu'ils savent que tout objet est juste un emprunt et qu'il ne durera pas. En outre, le pays natal vous laisse nostalgique ; la Bavière ou la Westphalie ne combleront jamais le manque émotionnel que ressentent ceux venus de Pologne ou de Roumanie.

Parfois, Stasiuk laisse pourtant tomber le masque et, avec un petit clin d'œil, il nous signale que son texte sur les « Gitans de l'Europe unie », n'est qu'un brûlot pour les lecteurs occidentaux.

Przemysław Czapliński

Andrzej Stasiuk (1960), écrivain, essayiste. Ses livres ont été traduits dans presque toutes les langues européennes.

Et voilà ! La politique revient sur le tapis, et moi j'aimerais l'éviter. Ces derniers temps, en Pologne, la pression politique s'est quelque peu intensifiée. Les gens qui gouvernent sont de ceux qui pensent que, hors la politique, il n'y a point de salut. Pour eux personnellement, c'est évidemment le cas. En apparence, ils sont très futés et très téméraires, mais il a suffit qu'ils aient à effectuer en voyage en Allemagne et ils en ont fait une jaunisse. Quant au Président, il aurait eu des « problèmes gastriques », du moins telle fut la version donnée au peuple par la télévision et les journaux. Par bonheur, l'ordre des choses veut que la gent politique disparaît vite alors que nous, le peuple, nous durons parce que nous, nous ne faisons pas une jaunisse à tout bout de champ. En tout cas, je voulais dire que moi, Polonais, je rencontre à mes soirées littéraires des Allemands qui n'appartiennent pas au même échantillon statistique que les Allemands dont parlent les sondages. Il n'est arrivé que rarement que quelqu'un se lève pour demander d'un ton dramatique : « Quand vos homosexuels auront-ils les mêmes droits que tous ? ». Dans ces cas là, j'ai répondu sur le même ton : « Le jour est proche ». Ou pour demander « Quand les Polonais arrêteront-ils de voler nos voitures ? ». Et alors, j'ai répliqué : « Le jour n'est pas arrivé ». Nous n'allons tout de même pas voler les voitures russes ! Ces questions étaient exceptionnelles. En général, mon public s'intéressait à la littérature. Il venait écouter des lectures et ne posait pas de questions sur l'homosexualité, le féminisme etc. Le massacre des Juifs par des Polonais à Jedwabne n'était pas plus évoqué. Ils écoutaient vraiment mon texte. Ils écoutaient ce que donnent les pensées d'un étranger dans leur langue et moi, je me demandais dans quelle mesure ces pensées pourraient être les leurs. Je me demandais si la langue allemande me rapprochait d'eux ou si elle m'en éloignait, si en allemand mes mots et mes pensées sont comme mon pays : étranges et méconnues ou si, au contraire…

Le public restait assis, immobile, très longtemps. Son écoute avait quelque chose de d'opiniâtre et de définitif. Du sérieux. Dans ce pays, Luther a traduit la Bible. En Allemagne, on ne plaisante pas avec les mots. Qui sait, cette gravité me gagnait peut-être ? Je commençais peut-être à considérer avec plus de sérieux ce que j'avais écrit, d'autant qu'en traduction allemande le texte était pour un quart plus long. A Fribourg, il fallait même être un peu prudent avec ma nonchalance slave et à Friedrichshafen retenir mon auto-ironie. A certaines soirées de lecture, des billets d'entrée étaient délivrés ! Eux, ces gens des villes grandes et petites, des villages parfois, femmes et hommes, vieux et jeunes venaient pour apprendre quelque chose, pour s'instruire, pour se faire une opinion. Je ne peux pas exclure que c'était pour vérifier si je ne mentais pas. Ou pour s'assurer que l'homme que j'étais ressemblait aux hommes qu'ils étaient eux. Ou pour calmer leur besoin de frayer avec l'autre, celui qui est différent. Nous nous regardions avec un intérêt inquiet. Pour beaucoup d'entre eux, pour la plupart peut-être, j'étais le premier Polonais qu'ils voyaient de leurs yeux. Qui plus est, je n'étais pas un ouvrier agricole, ou travailleur du bâtiment ou un de ces voleurs mythiques qui maquillent les BMW et les Mercedes pour les envoyer à l'Est. Eux aussi, ils étaient mes premiers Allemands. En fin de compte, les seuls Allemands que je connais vraiment, ce sont mes lecteurs. J'en connais encore quelques-uns, mais ce ne sont pas des Allemands mais des amis ou relations. Outre mes lecteurs, je n'ai fait la connaissance d'aucun Allemand. Exception faite des passagers dans les trains, des voyageurs dans les gares et les aéroports. Je voyais ces derniers plus souvent que mes lecteurs et je les voyais plus longtemps, mais je ne savais rien d'eux ni eux de moi. J'avais l'avantage de savoir qui ils étaient. Eux, ne savaient pas qui j'étais. Ils pouvaient croire que je n'étais pas l'un d'eux, ils pouvaient croire que j'étais un grand Turc par exemple, mais ils ne pouvaient pas deviner qui j'étais vraiment. En revanche, moi je les regardais et je savais : « ce sont des Allemands». Tous, presque tous dans les trains et les gares. J'avais les concernant l'information basique qu'ils ne pouvaient avoir sur moi. Je me sentais pareil à un espion. Je les observais, ils étaient le sujet de mes réflexions et, quand mon humeur s'y prêtait, je prenais des notes. Je pénétrais leur germanité. J'allais de Dortmund à Berlin en ICE argenté, je sirotais un Jim Beam, je gribouillais dans mon petit carnet, je regardais les plaines

vertes, les monts boisés du Harz et je pouvais réfléchir à loisir sur la germanité. Sur Frédéric 1e et l'opération Barbarossa, sur les souvenirs de mon père qui se rappelait qu'au temps de son enfance, une armée stationnait dans son village et que les soldats échangeaient leur ration de pain contre du lait et qu'ils étaient bons. Aussi, le village regretta leur départ à l'aube d'un jour de juin 1941. Le village était situé sur le fleuve Bug, au-delà c'était l'URSS. Je songeai à la voiture D.K.W. qu'avait mon oncle, à sa P70 aussi. Il n'est pas à exclure que c'étaient-là les premières traces du monde germanique dans mon existence même si j'ignorais totalement qu'une DKW ou une P70 étaient des automobiles allemandes. C'étaient les premières voitures dans lesquelles je suis monté. Entre Heilbronn et Francfort, je peux réfléchir à tout cela dans le wagon ultra moderne ICE, je peux également observer les passagers qui tirent leurs valises à roulettes et se concentrent pour regarder les places et les réservations lumineuses à la recherche de la leur. Ils se déplacent avec prudence, les têtes levées de façon cocasse. Parfois, je baisse les paupières et leurs silhouettes deviennent imprécises, diffuses. Quand la place à côté de moi n'est pas réservée, j'y mets mes affaires parce que je ne souhaite pas que quelqu'un s'y installe. Je ne désire aucune proximité. Je veux que leur silhouettes s'intègrent à mes pensées, à mes souvenirs des voitures de mon oncle et des récits de ma grand-mère : elle se préparait à mourir, elle était debout, le dos au mur, mais, pour une raison quelconque, l'officier changea d'avis, rangea son pistolet et s'en alla. Je veux que sur ces souvenirs se décalque le paysage étiré par la vitesse avec ses tours effilées à l'horizon et ses images imprécises de villages anciens avec leurs toits rouges ; je veux que tout cela se confonde pour devenir un tableau qui ait un sens. Ma grand-mère contre un mur de sa maison, le ICE argenté, Axel et sa thermos de café à la gare de Dresde, Klaus Kinski dans *Fitzcarraldo*, Bruno S. dans *La Ballade* de *Bruno*, le pain en échange du lait encore chaud après la traite, cinq cent mille voitures Golf d'occasion sur les routes polonaises, la bataille de Grunwald, les vieilles gens qui répètent de façon mécanique en Pologne : « Ah Monsieur, du temps des Allemands, l'ordre régnait ! », sur les murs de mon chef lieu de canton on peut lire : « Si Hitler était en vie, il y aurait du travail ! » ou encore « Meine liebe Augustin » ou encore « La mort est un maître venu d'Allemagne »….

Traduit par : Maryla Laurent

Czarne
Wołowiec 2007
125 × 195 • 112 pages
broché
ISBN 978-83-7536-005-9
Droits de traduction :
Suhrkamp
Droits vendus en :
Allemagne (Suhrkamp)

Włodzimierz Kowalewski
LES EXCENTRIQUES

1957, Ciechocinek, ville de cure polonaise en déclin. Wanda y est dentiste. Elle reçoit deux nouvelles : une bonne et une mauvaise. Elle apprend qu'elle est atteinte d'un mal mortel, mais aussi que Fabian, son frère bien aimé, rentre de Grande Bretagne où, au moment de la Guerre froide, il s'est trouvé exil pour avoir combattu dans les rangs de l'armée polonaise aux côtés des Alliés. Il rentre en Pologne où la mort de Staline est le signe d'un Dégel, d'une détente politique. Pour lui, ce retour dans sa patrie n'est pas une décision joyeuse : retrouver sa sœur veut aussi dire affronter le passé encore proche de la guerre et la disparition d'êtres chers. La sœur et le frère sont les seuls survivants. Wanda porte toujours le deuil et Fabian se refuse à le faire. Il aime la vie, le swing où il excelle, et il se console avec ce qu'il a toujours aimé : la musique. Wanda était également férue de musique avant la guerre, elle était la vedette du groupe de jazz de son frère. A priori, la petite ville livrée à sa décrépitude ne laisse aucune chance à la naissance d'un groupe de musique. Le miracle a pourtant lieu et des musiciens rejoignent Fabian. Parmi eux se trouvent Stypa le milicien, Vogt le médecin du sanatorium et Modesta la belle professeur d'anglais. Lorsque Wanda surmonte son scepticisme, il est certain que le miracle aura lieu et pourra durer tant que le pouvoir communiste en place l'autorisera.

L'histoire de la constitution de ce groupe de jazz est pour Kowalewski un prétexte pour reconstituer la vie polonaise de la fin des années cinquante, mais aussi pour faire renaître le climat d'avant-guerre en Pologne. Dans le roman, Reichman, un parolier de chansons populaires, ancien locataire d'une pension de famille à Ciechocinek, préside à ces souvenirs d'avant 1939 lorsque Fabian retrouve un livre de souvenirs. Par ailleurs, les protagonistes vivants évoquent leur jeunesse. Autant d'exorcismes qui leur permettent d'oublier ce qu'ils ont vécu pendant la guerre et au cours des années qui suivirent pour enfin retrouver leur joie de vivre.

Le roman *Les Excentriques* propose une représentation du passé documentée, au style très travaillé. Il récrée l'état d'esprit particulier des temps d'avant-guerre et d'après-guerre, mais aussi leurs réalités à travers la langue, les vêtements, etc. Il est avant tout un hymne en l'honneur de l'art comme étant la meilleure des médecines pour soigner les traumatismes et la désespérance.

Marta Mizuro

Włodzimierz Kowalewski (1956), écrivain, essayiste, récipiendaire de nombreux prix. *Les Excentriques* est le cinquième de ses romans.

Plus ils avançaient dans les terres, plus il y avait de neige. Ils filaient entre deux rangées d'arbres dénudés par une route étroite, presque vide. Parfois seulement dépassaient-ils des charrettes avec leurs cochers engoncés dans des peaux de mouton, des camionnettes bancales suivies par leur nuée de gaz d'échappement, des autocars bleus, modèle « Escargot », des lignes régulières PKS, devenus gris dans le jour sombre. La Vauxhall filait dans le paysage plat et désolé. Les étangs entourés de bouquets de tiges sèches n'étaient pas encore pris par la glace, une fine couche de neige couvrait les champs avec de rares masures isolées. Dans les villages, des cochons étaient chargés dans des charrettes à ridelles, des enfants mordillaient le grand pain à peine acheté. Dans les petites villes, il y avait de la boue et nids-de-poules, des files d'attente pour acheter de la viande ou de la charcuterie jamais livrées. La radio était branchée. Entre les journaux et les « nouvelles agricoles », elle jouait des musiques folkloriques, des Kujawiak et des Oberek, puis passait le groupe de mandolinistes Ciuksza, l'orchestre de musique de danse Wichar, les chanteurs Hanna Rek, Kurtysz et Koterbska.

– Vous avez dû payer pompon, hier. Surtout après que vous avez eu envie de ce champagne français. Acide comme l'eau saumurée des cornichons ! Modesta fit la grimace.

– Ce n'était pas du champagne, du vin pétillant, c'est tout. Une marque dont je n'ai jamais entendu parler.

– Vous avez dû lâcher dans les mille zlotys. Certain.

– Ca risque d'être plus sous peu, regardez.

Dans un secteur complètement inhabité, près d'une moto avec son side-car enfoncé dans la neige, se tenaient deux miliciens. L'un d'eux ressemblait à un éteignoir d'église, il était très grand avec un nez crochu ; l'autre avait la gorge entourée d'un bandage. Ils agitaient leurs plaquettes d'arrêt immédiat tous les deux. Fabian braqua vers le bas-côté. Le milicien au nez de rapace approcha de la voiture pour frapper à la vitre de Modesta.

– Permis de conduire, carte d'identité, papiers du véhicule, carte pour l'essence, autorisation de circuler, récita-t-il lorsqu'elle baissa la vitre, puis il se pencha pour essayer de fourrer sa tête dans la voiture et son casque se trouva bloqué par le toit. La surprise marqua ses traits, il était sidéré.

– Euh? Où se trouve le volant ? La citoyenne conduit le véhicule avec quoi ?

– Zygmunt ! C'est une voiture anglaise, y'a tout à l'inverse ! dit de sa voix enrouée celui qui avait un bandage avant que Modesta ait pu répondre.

– Anglaise ? Elle est anglaise ? En ce cas, dehors, et que ça saute ! ordonna-t-il en réajustant sa sacoche de service. Il fit encore le tour de la voiture à petits pas de geisha pour se trouver devant Fabian puis, à force de gestes, il montra quelque chose en articulant avec insistance, très fort, criant presque :

– Veu-illez-des-cen-dre- du-vé-hi- …

Fiabian descendit.

– Vous parlez polonais ? se réjouit le milicien. Très bien. Parce que c'est un peu bête de tout de suite parler étranger …

Il en oublia aussitôt la vérification des papiers, son intérêt allait plutôt à la Vauxhall, il regardait l'intérieur en détail, poussait les boutons, s'assurait que les sièges étaient souples, poussait des sifflements admiratifs.

– Vois ça, Winiek, disait-il excité à son collègue au bandage, tout en secouant le levier de vitesses, la bite aussi est à gauche ! Comment ça se passe pour vous à rouler sur les routes polonaises ? Pas évident, hein ?

– C'est d'une simplicité enfantine, répondit Fabian. Suffit de s'habituer que la gauche est à droite et la droite à gauche.

– La droite à gauche, la gauche à droite. D'une simplicité enfantine, répétait-il semblant comprendre.

Après cela, ils ne vérifièrent plus rien, ils lâchèrent un chapelet de plaisanteries, posèrent des questions sur le moteur, sa puissance, la vitesse maximum, les routes d'Angleterre, les itinéraires. Ils conseillèrent de mettre les phares à cause du temps, rendirent les papiers et saluèrent avec politesse.

Une fois les feus arrières rouges de la Vauxhall estompés à la lisière de la route et du ciel, les deux agents de la Sûreté levèrent leurs casques de faux miliciens, s'essuyèrent le front, jetèrent les plaquettes d'arrêt immédiat, le carnet d'intervention et les ceintures avec holter dans le side-car.

– Bon, fin de rigolade. Maintenant, vous allez me consigner tout ça avec précision. Rapport prêt avant l'opérationnel demain à huit heures quinze, ordonna sèchement celui au bandage.

Ils arrivèrent directement devant la villa « Konstancja » où Modeste louait une chambre. C'était une pension de famille avec une étrange pyramide en verre au centre d'un toit plat, face au parc Sosnowy désormais couvert de couches de neige pareille à de l'ouate. Néanmoins, Modeste demanda à Fabian d'arrêter la voiture un peu plus loin, elle ne lui permit pas de descendre, se débrouilla seule avec sa valise.

– Pour hier, je vous paierais la moitié ! lança-t-elle en guise d'au revoir.

Du hangar de Bayerowa où autrefois était rangée la calèche qui servait à promener les invités dans la région, il sortit la carriole aux roues grinçantes, deux vélos rouillés, jeta sur le côté des tuyaux d'arrosage flétris, une fourche, une bêche et un râteau. Il y fit entrer la voiture puis, avec le levier, il hissa l'avant de la Vauxhall. En soufflant et ahanant, il rampa sous le véhicule et alluma sa lampe de poche. Le capuchon pour le bac à huile, commandé chez le tôlier Callender de Willersley était à sa place, et, collée à sa paroi intérieure, se trouvait la boîte de cacao invisible de l'extérieur. Le matin, devant le Grand Hôtel, il s'était assuré rapidement de sa présence en glissant la main sous la voiture. Il dévissa six vis, ôta le capuchon de tôle non sans se salir les mains à la graisse graphite dont il l'avait enduit pour le maquiller… Ensuite, il se releva, nettoya avec de vieux chiffons la tôle qui ressemblait à une carapace de tortue, puis ouvrit la boîte. Il respira. Tout allait bien. Le contenu, entouré de plusieurs sachets en plastique et de scotch, était intact après le voyage.

Wanda rentra du travail plus tôt que d'habitude.

– Voilà comme tu es ! Incroyable ! Et tu ne m'en as même pas parlé ! Quelle belle teinte ! Magnifique ! Couleur sable ! Elle caressait les poignées chromées de la Vauxhall. Il y a deux ou trois ans, ils te l'auraient confisquée derechef. Et tu ne m'as rien dit, mon gaillard ! Comment as-tu pu ne pas te trahir ?

– C'était une surprise.

– Une surprise ! La miss que tu as ramenée, c'était aussi une surprise, frérot ? Elle lui fit un clin d'œil.

– Tu es déjà au courant ?

– Hé !

– Pas du tout. Je l'ai rencontrée à Gdańsk. Fallait la laisser ? Refuser de la prendre ? Pourquoi ? Elle était en stage. Elle enseigne l'anglais dans notre lycée.

– Ah oui. Intéressant. Je connais tous les enseignants. Dans notre lycée, il n'y a plus d'anglais depuis plusieurs années. Maintenant, ça va sûrement changer. Une force pédagogique nouvelle, qui plus est pas mal du tout, du moins vue de loin. Hé, bé !

Traduit par : Maryla Laurent

W.A.B.
Varsovie 2007
123 × 195 • 324 pages
broché
ISBN 978-83-7414-036-2
Droits de traduction : W.A.B.

Jerzy Pilch
LE TRAIN POUR LA VIE ÉTERNELLE

Photo : Olga Majrowska

Depuis 1994, Jerzy Pilch publie tous les deux ou trois ans une sélection de ses meilleures chroniques parues dans la presse. Dans *Le train pour la vie éternelle* sont rassemblés des textes parus entre 2002 et 2006. Une note informe le lecteur que l'auteur a délibérément écarté les chroniques sur la littérature et le football (les deux lui sont particulièrement chers), qu'il réserve pour un nouvel ouvrage.

Deux sujets dominent dans *Le train pour la vie éternelle*. Le premier, ce sont les affaires publiques comprises au sens large, en rapport avec la politique menée actuellement en Pologne, et surtout avec les partis, dont Pilch est un observateur et un commentateur ironique. On pourrait dire, en termes peu élégants, que cette passion de chroniqueur revient à faire son beurre des gaffes, des maladresses et de la bêtise ordinaire de la classe politique. Le deuxième sujet dominant – le plus important, semble-t-il –, ce sont les questions d'ordre privé, en quelque sorte, généralement évoquées à travers des souvenirs nostalgiques. Pilch parle essentiellement de son moral, de lectures et d'événements artistiques qui l'ont particulièrement touché, de ses rencontres avec des personnages hors du commun.

Auteur d'une grande finesse d'esprit, opérant avec un humour subtil, raffiné, Jerzy Pilch est considéré comme le maître de la chronique polonaise contemporaine. *Le train pour la vie éternelle* démontre que ce titre est pleinement mérité.

Dariusz Nowacki

Jerzy Pilch (1952), prosateur et journaliste, lauréat en 2001 du plus grand prix littéraire polonais, le Prix Nike, a publié une quinzaine d'ouvrages en prose, poétique et discursive.

L'interdiction totale de fumer dans les trains InterCity, qui approche à grands pas, annoncée triomphalement dans les médias, est la toute dernière manifestation du fascisme sanitaire qui se répand sur le territoire polonais. Selon les sondages menés par les Chemins de fer polonais, quatre vingt pour cent des voyageurs se prononcent en faveur de cette interdiction. Pour les fumeurs, le fait d'avoir, à notre regrettable époque de vie saine (et donc éternelle), jusqu'à vingt pour cent de soutien est un honneur de taille – néanmoins la majorité en bonne santé a, comme d'habitude, une supériorité écrasante sur la minorité malade. Le vice – comme le sait tout un chacun, est une maladie, une maladie ambiguë, une maladie coupable, une maladie excentrique ; une maladie qui, en vérité, n'est pas contagieuse dans le sens traditionnel du terme, mais qui dans son sens réel est bien pire qu'une maladie contagieuse : la fumée et la puanteur qui se dégagent du fumeur empoisonnent toutes les personnes à proximité avec une efficacité immédiate. Bref, ce n'est pas une maladie dont les victimes auraient des chances de prétendre au statut ou aux privilèges des personnes handicapées. C'est même tout le contraire : on détruit partout l'espace des fumeurs, les vrais fumoirs sont depuis longtemps balayés de la surface de la terre ; les lieux qui existent, d'humiliants « espaces fumeurs » situés à côté des chiottes, disparaissent eux aussi petit à petit.

Vont disparaître des InterCity les compartiments fumeurs, on va assister à une *ouravnilovka*, un égalitarisme sanitaire exemplaire. Je monterai dans le Varsovie-Wrocław, disons, et pendant plus de cinq heures je ne fumerai pas, je ne condamnerai pas mon semblable à un tabagisme passif, un semblable bien bâti assis dans un coin et qui sur un si long parcours reprenait des forces en avalant des tartines de saindoux odorant, des sandwiches au saucisson de campagne pétant de santé, qui jonchait le sol de coquilles d'œufs durs, et cochonnait les sièges avec le sucre de ses beignets. Je resterai assis tranquillement et me dirai : ce n'est pas grave, la consommation d'aliments passive ne nuit pas à la santé, pour le moment les scientifiques américains n'ont rien découvert de tel, la pression psychologique ne compte pas, il n'y a rien de grave. Le manque de cigarette me fera renifler pitoyablement, mon semblable non-fumeur, en bonne santé et du coup brûlant d'empathie, me proposera « une gousse d'ail, ce qu'il y a de mieux contre le rhume », je refuserai pendant que lui « alors, préventivement » s'en coincera deux. Quand, après avoir fait descendre son repas avec un Fanta énergétique, après avoir roté et s'être curé les dents, il commencera à se préparer au repos, qu'il se déchaussera et étendra les jambes sur le siège voisin pour se relaxer, je pourrai avoir une crise, je ne le cacherai pas. J'attendrai qu'il ait fermé les yeux et je filerai discrètement aux toilettes. Là, j'extirperai mes cigarettes et, conscient des règles que je briserai, j'en grillerai une, au comble du désespoir. Je ne me fais pas d'illusions. A peine aurais-je tiré deux bouffées que la fumée bleutée de ma cigarette frappera des narines délicates, mon semblable menacé par le cancer se réveillera, il appellera les chefs de train, qui viendront cogner dans la porte. Cinq cents, voilà ce que me coûtera ma légèreté tabagique.

Je ne raconte pas une scène grotesque – vous avez déjà tous eu des voyages comme celui-là, vous avez déjà tous traversé la Pologne avec un vampire dans votre compartiment – si ce n'était pas un ogre monstrueux, c'était un enfant innocent tenant trois esquimaux Magnum et un sachet de chips ; si ce n'était pas un bavard intarissable né, c'était une beauté enveloppée dans un nuage du sensuel parfum Masumi, fidèle au style et aux produits de beauté des années 70 du siècle passé. S'ils ne vous forçaient pas à être le témoin passif de leur consommation, alors ils vous forçaient à écouter passivement le plus souvent des histoires de complots – curieusement, c'est comme ça que ça se trouve dans les trains polonais. Quand ils n'asphyxiaient pas le compartiment avec des relents de nourriture de paysan, ils le désinfectaient avec des parfums russes. Mais mon Dieu ! On avait où se réfugier ! Tant qu'il existait des compartiments fumeurs, on avait où se sauver pour échapper à ces terreurs des chemins de fer !

Les compartiments fumeurs (surtout en première classe) n'étaient pas de vulgaires ghettos pour fumeurs, c'étaient des asiles, des oasis de tranquillité et de liberté ! Combien de fois des non-fumeurs ont-ils cherché leur salut dans ces lieux dits contaminés ! Combien de fois, nous, les fumeurs, en voyant la panique et la mort d'un passager complètement

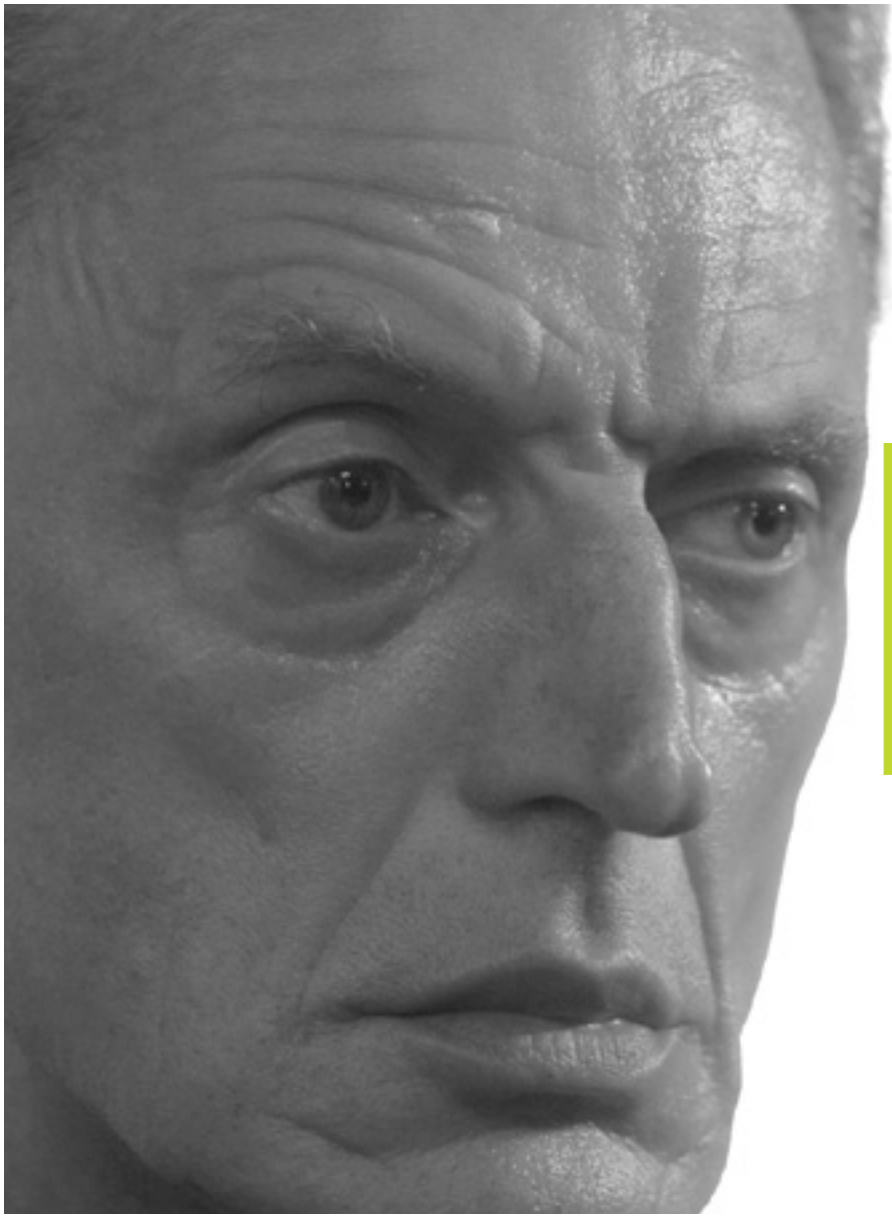
accablé au bout d'une heure de voyage, nous l'avons accueilli et, du moins jusqu'à ce qu'il ait repris ses esprits, et parfois même plus longtemps, nous sommes retenus de fumer ! Et après, nous voyagions dans une parfaite harmonie ! Il arrivait qu'un type crevant de santé passe dans le couloir, presse le pas, se bouche le nez ; il avait regardé une fois de notre côté, et après, pas question, mieux valait éviter le compartiment des suicidés.

Il y a une quinzaine d'années, je me trouvais en plein cœur d'un Etat américain qui n'était qu'un immense champ de maïs. Au milieu de ce champ, il y avait un parc de plusieurs hectares. J'y allais le soir, je m'asseyais sur un banc, j'allumais une cigarette ; d'un bois éloigné surgissaient des joggers, à ma vue ils restaient en arrêt puis modifiaient leur parcours et décrivaient un arc de cercle gigantesque, de plusieurs kilomètres, pour me contourner ; je les perdais presque de vue, mais dans le silence complet, je les entendais se mettre mutuellement en garde en lançant des appels paniqués : *Smoke ! Smoke ! Smoke !* Passons sur le mot anglais qui me venait en réponse – j'avais le mal du pays. Aujourd'hui, dans l'affaire que l'on sait, on n'a même pas d'endroit où aller pour quitter sa patrie : le fascisme sanitaire se répand partout.

Le tabac est nocif, bien sûr, et peut mener à la mort, mais l'espoir des non-fumeurs de vivre éternellement est illusoire. Le tabac tue, comme autrefois l'absinthe, par exemple, cependant je doute que si les victimes de l'absinthe avaient bu autre chose, elles auraient encore la santé aujourd'hui. Même si elles n'avaient bu que de l'eau plate.

Traduit par : Laurence Dyèvre

Świat Książki
Varsovie 2007
124 × 200 • 320 pages
broché
ISBN 978-83-247-0720-1
Droits de traduction :
Bertelsmann Media



Eustachy Rylski

L'ÎLE

Photo : Świat Książki

Retour à la table des matières

Nous savons désormais que la manière dont Eustachy Rylski campe les personnages principaux de ses romans (mais ceux de second plan ne manquent pas d'intérêt pour autant), est l'un de ses points forts. Nous lui retrouvons cette qualité dans les quatre récits qui composent son dernier livre intitulé *L'Île*. Le malheureux comptable et le grand écrivain émigré qui se meurt – il n'est pas sans faire penser à Witold Gombrowicz – (« Une odeur princière ») ; la petite oie blanche de province et la victime d'une amourette de vacances (« Tel le granit ») ; le prêtre play-boy, un homme remarquable avec devant lui, jusqu'à un certain moment du moins, une carrière remarquable (le récit éponyme « L'Île »), sont des individus d'une grande banalité parfois, exceptionnels d'autres fois. Chacun d'eux, indépendamment de son origine sociale ou de son potentiel moral ou intellectuel, est être de l'ombre, blessé avec des ténèbres intérieures ; sans illusions, il se sait perdu. Je ne veux pas dire par là que l'auteur recourt à ce seul canevas, avec des personnages faits à partir d'un seul moule ou qu'il recourt à des schémas. Ce n'est absolument pas le cas.

Le soin que Rylski prête à la construction de son livre mérite d'être remarqué. L'action des quatre récits qui composent celui-ci, se passe au bord de la mer : la mer Baltique pour le premier et le troisième ; la Méditerranée pour le deuxième et le quatrième (le sud de la France et la côte nord de l'Afrique où se trouve l'île du titre). Dans le premier récit et le troisième, les héros sont en butte aux créations de leur propre imagination ; dans le deuxième et le quatrième, l'ordre est classique, des adversaires s'affrontent et meurent dans des circonstances particulières inscrites dans une métaphore. Ceux des deux autres textes connaissent un mystérieux échange de rôles. Symétries et contrepoints ne manquent pas dans ces narrations pour conforter ce que nous savons depuis longtemps : Rylski possède une écriture très élaborée. La construction soignée de chaque récit comme la composition d'ensemble de l'ouvrage en sont preuve.

Rylski nous séduit par des histoires pleines de vie où les rebondissements ne manquent pas et il sait doser avec maestria la mise en suspens. Il pratique à la perfection le détour fabulaire non sans mettre en place, par ailleurs, des débats d'idées intéressants. Il aime nous voir admirer son tour de conteur et ses talents de dramaturge (indéniables dans les dialogues vivement menés). Dans ses récits où les dialogues dominent, la fable n'est pas délaissée pour autant. Le nouveau livre d'Eustachy Rylski, *L'Île*, est une œuvre réussie à tous égards.

Dariusz Nowacki

Eustachy Rylski (1944), romancier, auteur de pièces de théâtre et de scénarios. Il a publié en France trois romans.

Une jeune coiffeuse stagiaire de Wągrowiec, intimidée par la vie, un peu lourde de sommeil, mais aussi à cause des sucreries et de sa prime jeunesse, décida de passer ses vacances dans l'une des stations à la mode du bord de mer, avec l'une de ses amies, d'ailleurs à l'origine du projet.

La villégiature était à la mesure de l'idée qu'elle se faisait du grand monde. Sylwek, un trentenaire de belle prestance qui déplaçait avec lui des effluves de succès, d'aisance financière, d'assurance et de Paco Rabanne s'y intégrait parfaitement.

Sylwek et son copain Kapiszon étaient les rois de la vie. Chaussures de marque, cigarettes de prix, alcools coûteux, chaînettes aux poignets et de quoi se sustenter divinement en toute circonstance.

Monika était impressionnée par ces jeunes gens comme par l'existence qu'ils lui laissaient deviner ; aussi, draguée sur une plage, sans grande conviction, sans trop d'insistance, certainement à un moment de grand ennui ou d'alacrité irréfléchie, elle se donna corps et âme à cet amour de vacances.

Elle était trop avide de bonheur pour garder la moindre retenue en présence de l'impunité ostensible avec laquelle les jeunes gens et leurs camarades usaient de la vie. Les bagarres de cafés, les pirouettes téméraires sur les jets ski, les enjeux de flambeurs dans le casino délabré avant d'être inauguré, les virées en voiture dans les ruelles pour terroriser la ville ou encore la langue vulgaire de banlieue qui jaillissait telle une source empoisonnée à la surface de leur fine couche de correction feinte – rien de tout cela ne sortait la jeune fille de son envoûtement.

Au contraire. Plus cette existence s'emballait de jour en jour, plus Monika y prenait goût. Inutile de nier, elle était trop jeune, trop sotte et trop insensible pour qu'un soupçon de réflexion obérât sa fascination. Il en allait d'autant plus ainsi qu'elle-même devenait plus pétillante ; elle se délestait de ses couleurs ternes tandis qu'elle prenait conscience de sa séduction de jeune femme amoureuse.

La station estivale prenait elle aussi des atours festifs ; la jeune fille l'assimilait à Hollywood, Monaco, San Rémo, autant d'endroits qu'elle ne connaissait que pour avoir lu les chroniques « people » de ses journaux illustrés.

Elle se sentait un peu comme si elle en était l'héroïne.

Les vacances coururent à leur fin, elles se terminèrent comme toute bonne chose.

Les amoureux rentrèrent chacun chez soi. Monika à Wągrowiec, Sylwek évidemment à Varsovie. Ils promirent de s'écrire régulièrement et de se voir aussi souvent que possible. Monika ne retourna pas à son travail car on ne quitte pas le paradis pour s'enfermer dans chez un coiffeur de province, on ne se sépare pas d'un prince charmant pour s'occuper de clientes ignorant le sens du mot délices. De quoi aurait-elle pu parler avec elles d'ailleurs ? Or, faire la conversation, n'était-ce pas l'essentiel dans son travail ?

Elle avait dans l'idée de se chercher un emploi plus approprié. Tandis que le temps passait, elle rêvassait entre deux lettres. Elle prit du poids à renforts de chips et de Coca cola et s'automutila à force de disputes avec ses parents.

Jusque-là, hors de chez elle, elle manquait d'assurance, restait prudente et discrète ; aussi compensait-elle cela par une indépendance plus grande au sein de sa famille qu'il n'est d'usage pour une enfant à charge. Désormais, elle était d'autant plus dépendante des siens qu'elle ne travaillait plus et l'autonomie qu'elle s'accorda arbitrairement, prit les teintes brunes de la grossièreté.

Elle était blessante avec ses parents en toutes circonstances. Ceux-ci jusque-là ouverts, d'une patience à toute épreuve, se réfugièrent dans un silence que Monika brisait brutalement tantôt parce qu'elle s'ennuyait tantôt parce que la colère la gagnait. Elle y réussissait pleinement comme toujours lorsque la muflerie s'en prend à des gens simples, sans défense, travailleurs, responsables, parfois consternés par les mœurs nouvelles, mais toujours enclins à avoir des sentiments.

Quant au courrier, celui-ci ne partait que vers la capitale. Monika ne recevait aucune réponse à ses lettres de plus en plus pressantes.

Certains jours, elle songeait au suicide ; d'autres, ceux où les souvenirs de vacances illuminaient son âme, un seul torrent d'euphorie fébrile charriait en elle la vie et la mort comme si, noires ou lumineuses, les idées conduisaient au même terme.

De temps à autre, par téléphone, elle confiait ses états d'âmes à son amie Ewa qui avait fait montre d'une plus grande discrimination dans ses espoirs ; elle n'avait pas quitté son travail, avait convertit son amourette de vacances en relation stable avec un homme aisé, marié, et elle s'en portait bien.

Deux mois passèrent. Les journées étaient de plus en plus courtes et gagnées par la grisaille. Les pensées sombres se multipliaient, les autres, heureuses, disparaissaient. Ewa poussait Monika à agir. Elle ne devait pas rester dans l'incertitude. Il était dommage de gaspiller tout ce temps. Soit elle classait l'affaire soit elle n'y arrivait pas et en tirait alors toutes les conséquences.

Questionnée par Monika sur ce que devraient être ces conséquences, Ewa décida d'agir. Elle retrouva non sans difficultés l'adresse de son amoureux oublié de l'été, le copain de Sylwek, et la donna à Monika qu'elle soutint un peu dans son incertitude.

Ce ne fut pas facile pour Monika, mais après la Toussaint, celle-ci s'arrangea un peu, rafla les économies de ses parents de leur compte, et prit le train pour la capitale.

Kapiszon lui avait donné rendez-vous dans un club qui faisait penser à un trou à rat et, vibrant en permanence des spasmes d'une musique psychédélique, n'était guère plus grand. Une foule de jeunes gens abominables s'y agglutinait ; ils parlaient dans une langue abominable de choses tout aussi abominables ; quant à Kapiszon qui ne cachait pas son espoir de s'envoyer Monika au bar, dans les toilettes, la voiture, la rue – peu importait où –, il lui parut être le plus abominable de tous.

Il la menait en bateau, se moquait, commandait une nouvelle bière, ne répondait pas aux questions de Monika ou l'informait de ce qu'elle ne demandait pas ; au bout de deux heures épuisantes, qui semblèrent une éternité à la jeune fille, il laissa tomber, ramollit, décrocha et dicta à la jeune fille l'adresse de son copain avant de disparaître.

Comme si un ressort avait cédé en lui !

L'immeuble délabré en périphérie de la ville ne déprima pas la jeune fille, elle y arriva au crépuscule. Elle ne s'inquiéta pas de l'ascenseur grinçant qui haletait en se hissant péniblement au énième étage, il n'avait pas d'éclairage. Après avoir sonné plusieurs fois, elle ne fut pas plus troublée d'entrer dans un appartement où régnait le plus grand des désordres, seules les lumières de la ville l'éclairaient. Elle ne se préoccupa pas de l'homme amaigri, sale, shooté, sorte de loque effrayée qui lui ouvrit, elle ne le reconnut pas. Le choc n'eut lieu que lorsqu'il parla.

La voix était celle de Sylwek.

Traduit par : Maryla Laurent

Świat Książki
Varsovie 2007
130 × 210 • 240 pages
cartonné
ISBN 978-83-247-0558-0
Droits de traduction :
Bertelsmann Media
Droits vendus en :
Lituanie (Mintis)

Andrzej Bobkowski
LE CRÉPUSCULE

© *Institut Littéraire Kultura*

Andrzej Bobkowski est un disciple de Conrad exceptionnel dans la littérature polonaise, comme en témoigne le recueil d'essais et nouvelles *Coco de Oro*. « Alma », qu'il avait écrit pour l'anthologie *Conrad vivant* et qui figure dans le recueil *Le Crépuscule*, nous en convainc encore davantage. Cette nouvelle étaye aussi les propos de Józef Czapski parus dans la revue « Kultura » après la mort prématurée de l'auteur de *En guerre et en paix* : « [Ce] fils de Conrad pourrait être un compagnon irremplaçable pour de nombreux jeunes Polonais avides d'aventures, rêvant d'une vie où la censure n'existerait pas, où les arts ne seraient pas dévoyés du fait d'un ordre donné par une idéologie vermoulue, une vie qu'ils choisiraient, responsable et bien remplie ». On peut regretter que les jeunes Polonais n'aient pu découvrir Andrzej Bobkowski que très tardivement, à la fin des années 80, et qu'il n'ait touché qu'une seule génération.

Le Crépuscule, qui vient de paraître, est une bonne introduction à l'œuvre littéraire de Bobkowski. Son œuvre majeure est et restera *En guerre et en paix*, mais plusieurs textes de cette dernière publication sont en correspondance directe, comme ce portrait de groupe des habitants d'un immeuble parisien, pendant la guerre, ou l'expédition à vélo dans le sud de la France juste après.

L'entretien de Boris Pasternak avec l'agent du KGB qui le contraint à refuser le Prix Nobel est un morceau savoureux. Bobkowski raconte un même pacte avec le diable dans un autre texte où il s'adresse directement aux écrivains vivant de l'autre côté du rideau de fer : « Vous meniez une vie tranquille, vous aviez une maison, un réfrigérateur bien rempli, un jardin ; vous aviez votre climat et votre paysage, votre terre, des arbres et le ciel, et en même temps votre continent intérieur personnel dans lequel vous pouviez émigrer dès que l'envie vous en prenait. » Dans ce volume figure également un extrait du roman éponyme commencé par l'auteur six mois avant sa mort dans lequel se révèlent toute son originalité et son style bien particulier.

Au fil des ans, la prose d'Andrzej Bobkowski devient la véritable expression de la pensée de l'auteur et celle de son rythme, du souffle même de cet écrivain qui, comme Hemingway, aimait passionnément la vie, l'aventure et le courage, mais dont la réflexion et la prise de conscience sont sans doute allées plus loin.

Krzysztof Masłoń

Andrzej Bobkowski (1917-1961), auteur de *En guerre et en paix* (1957), ouvrage considéré comme « un hymne à la gloire de la liberté de l'individu »

On monte jusqu'ici par un escalier sur le côté de la grande cour. En face, il y a un escalier fait de pierres larges, avec un tapis bleu qui descend du cinquième étage comme une cascade. Le nôtre, en colimaçon, est en bois et va jusqu'au sixième. L'autre mène aux grands et paisibles appartements des vrais locataires. Le nôtre grimpe en vrille jusque sous les toits, très raide, conduisant dans le labyrinthe des couloirs et des chambres de bonne « des gens d'en haut », comme la concierge nous appelle avec mépris. Pour elle, nous ne sommes pas des locataires. Hommes libres des toits parisiens, nous ne prenons pas en considération la tyrannie du troglodyte de la « loge » du rez-de-chaussée.

Jacques, employé de métro au regard vif, lui a dit une fois que quand il crache d'en haut, le pas de sa porte en est inondé. Elle ne peut pas le lui pardonner. Mais le matin, quand elle arrose les dalles de la cour, M. de Saint-Esprit, un fonctionnaire, lui demande toujours avec un sourire gentil : *Ça pousse bien ?* La femme de chambre polonaise du comte de Farges est trop digne pour parler avec la « gardienne », on pouvait s'y attendre de la part d'une Magda qu'ils appellent mademoiselle Madeleine. Sans parler du fait que quand la comtesse de Farges est en voyage, Magda la remplace complètement et il paraît que M. le Comte et elle ne font pas que prendre leur repas ensemble à la même table… Le petit chien blanc tacheté de différentes couleurs de M. Guillou, teinturier de bruyères, d'immortelles et autres fleurs séchées pour des couronnes qui durent et pour la décoration de cheminées, fait toujours sous le porche ce qu'il devrait faire dans la rue. La concierge les soupçonne de complot, mais M. Guillou sourit et lâche sous sa grosse moustache de Breton : *Quelle méchante bête !* En disant cela, il ne pense certainement pas à son Friquet. Avec Eliane, mannequin chez Ardanse, les relations sont rompues depuis des années ; Eliane a organisé un véritable coup d'Etat : elle se fait adresser son courrier poste restante, pour éviter la censure d'une correspondance qui pourrait révéler que les défilés de mode de chez Ardanse ne sont pas ses seuls revenus. Aussi peut-on souvent entendre Madame la Concierge cancaner au bistrot du coin : « Elle est rentrée cet après-midi sans être sortie ce matin » ou : « Ces filles-là, quand elles veulent se reposer, elles se lèvent ». C'est la guerre en permanence, mais ces attaques ne s'attirent de la part d'Eliane qu'un sourire, notre fameux sourire d'en haut.

En haut, il n'y a pas de gaz, pas d'électricité. Il y a le vent, le soleil, la lune et les étoiles. Le regard se pose sur la mer infinie des toits. Quand il fait beau, ils sont bleus et paisibles. Quand les nuages s'amoncellent et que le vent commence à les cingler violemment, ils deviennent gris et froids. La pluie ride leur surface lisse et la bourrasque emporte sur leurs arêtes, comme sur la crête des vagues, des tourbillons d'eau dont elle frappe à grand fracas les panneaux vitrés au-dessus de nous. La toile d'araignée de la lointaine tour Eiffel est mise en lambeaux ; le Sacré-Cœur, blanc comme un pain de sucre, disparaît dans le brouillard. Le vent cogne les portes, pénètre dans les couloirs ; les armures noires immobiles des chapeaux de cheminée lui présentent leur poitrail métallique dans de brusques rotations. Et quand le soleil brille de nouveau, que les taches de ciel bleu foncé se reflètent sur les surfaces luisantes, vient le silence, profond et bon.

Les soirées sont en haut plus longues qu'en bas. Quand dans les rues et les cours profondes il fait nuit, ici se prolonge encore la pénombre. Ensuite, les étoiles commencent à frissonner et la lumière de la lune, froide et blanche, se fond dans l'éclat chaud et jaune de la lampe à pétrole. Le matin, les premiers faisceaux des rayons du soleil orangé finissent ici leur vol horizontal, les carreaux des lucarnes s'illuminent de rouge, les cheminées rosissent. Au-dessus des canyons noirs et encore muets des rues s'étirent des vapeurs bleutées. Elles vont donner naissance, pour le restant de la journée, selon une mystérieuse alchimie, à la brume parisienne.

Et le printemps vient aussi plus vite. Avant que les vitrines de Vilmorin, sur le quai de la Mégisserie, ne s'ornent de leurs sachets de graines multicolores et que la Samaritaine ne se transforme en un immense entrepôt d'arrosoirs, râteaux et cages à volaille ; avant que sur le Pont au Change des pépinières ne poussent deux fois par semaine et que ne sorte sur les trottoirs la verdure drue de plants de légumes et de fleurs, nous en sentons déjà l'approche. Jour après jour, l'arc de cercle du soleil se courbe davantage, et les mouches ensommeillées glissent sur la vitre pour leurs premières escapades.

Le gazouillis des moineaux est différent quand ils prennent leur bain dans les gouttières, dans la gelée blanche fondue.

Ici s'écoulaient des jours clairs, des nuits calmes ; s'écoulaient des hivers, des printemps brefs. Le soleil estival laminait la tôle des toits à chaud, l'automne les refroidissait. Ils restaient longtemps roses sous l'effet des néons de Montmartre, des Grands Boulevards et de Montparnasse. Depuis l'autre guerre vingt et une salve de feux d'artifice s'étaient épanouies au-dessus d'eux en bouquets tous les quatorze juillet. Puis, il y a eu le retour des ténèbres, éclairées par des lueurs d'incendies, des explosions éloignées, et par les étoiles des obus éclairants. Le sourire débonnaire d'en haut est devenu méchant et clandestin.

Durant ces longues soirées, M. Guillou lisait son Evangile en latin plus haut, écorchant les mots qu'il ne comprenait pas. Dans les processions de sa congrégation, ses compagnons admiraient plus son latin que le beau drapeau dont il était si fier. Il courait maintenant à de mystérieuses réunions et avait de longs conciliabules avec Jacques. M. de Saint-Esprit était devenu taciturne et partait souvent au bureau avec une serviette bourrée de documents. Des jeunes gens vêtus de canadiennes se réunissaient chez Jacques, ils faisaient résonner l'escalier avec leurs gros souliers. Eliane lisait *Autant en emporte le vent* et *La Mousson*, interminables, se précipitant en bas avec Magda dès que les sirènes se mettaient à hurler.

Dans la station profonde du métro Pigalle, l'ambiance était joyeuse. Parfois, tard le soir, on voyait se glisser, dans ses grands escaliers la silhouette élancée d'un grand garçon vêtu d'un costume mal taillé flambant neuf. Magda a raconté qu'un jour, elle avait entendu quelqu'un parler anglais avec l'un d'eux. Nous avons souri et Jacques a dit : « En bas, il y a aussi des gens bien. » C'était une seule et même langue, une seule et même signification des mots interdits.

Puis le sourire a réapparu, un sourire débonnaire, comme avant, quand après plusieurs jours de fusillade ont rugi dans toutes les rues, pendant une soirée d'août, des moteurs de G.M. M. de Saint-Esprit a jeté un regard de mépris à sa plantation de tabac emballée sur son balcon et, penché au-dessus de son drapeau tricolore, fumait des Lucky Strike ; Eliane et Magda mâchaient du chewing-gum, comme des centaines de milliers de longs garçons verts coiffés de lourds casques, en disant : « O.K. ». Jacques, avec le pathos de Cyrano, racontait ses combats dans le quartier des Batignolles et M. Guillou, l'air concentré, teintait quantité de fleurs pour quantité de couronnes. Ils avaient tous un bon sourire, même la concierge.

Traduit par : Laurence Dyèvre

Biblioteka Więzi
Varsovie 2007
125 × 199 • 111 pages
broché
ISBN 978-83-603-5630-2
Droits de traduction :
Institut Littéraire Kultura

Photo : Elżbieta Lempp

Herman Daniel Hermès, à la tête du Grand Consistoire a été brusquement démis de ses fonctions. Sans aucune explication et sans la possibilité de faire appel comme il l'a souhaité jusqu'à la fin de ses jours. Les exactions de Hermès ne sont révélées qu'après sa mort lorsque les juges de la plus haute des instances, les anges, se chargent d'instruire son affaire. Ils disposent de documents collectés depuis sa naissance, mais aussi d'un matériel de surveillance et d'archivage des données moderne, aussi peuvent-ils radiographier chaque étape de son activité. Leur verdict est pourtant empreint d'une antipathie manifeste à son égard, les documents présentent des lacunes et ne peuvent pas être interprétés de manière univoque. Les juges sont contraints de trouver de nouveaux témoins pour décider d'une version unique, mais correcte de la vérité.

L'instruction menée dans l'affaire d'Hermès rappelle les enquêtes de lustration menées en Pologne contre les collaborateurs du pouvoir communiste. Le roman décrit une sorte de « chasse aux sorcières » avec tous ses mensonges, son manque d'objectivité où les doutes éventuels quant à la culpabilité réelle de l'accusé sont étouffés. La présentation humoristique du procès ne change rien sur le fond : juger des actes humains de façon univoque conduit nécessairement à des dérapages affirme l'auteur.

Hermès a vécu juste avant la révolution française et l'époque antimonarchique qui suivit pour mener à des bouleversements institutionnels. Hermès qui est franc-maçon, conteste la monarchie, se montre favorable à des changements sociaux, et agit en conséquence, mais de façon clandestine. Ses opinions, ses actions reflètent les positions de nombreux « conjurés » de l'époque, elles servent également de prétexte à l'auteur pour observer divers groupes d'opposants et l'influence de ceux-ci sur la politique, prussienne en l'occurrence.

Le roman de Henryk Waniek a les qualités d'un roman historique et social ajoutées à celles d'un traité politique et d'un discours à portée métaphysique. L'un des atouts lui vient des portraits de ses personnages tant ceux vivant sur terre que ceux des cieux pourtant très « humains » par leurs défauts.

Le réalisme et le fantastique s'articulent avec bonheur dans ce roman. Ils permettent à l'auteur d'aborder et de dénoncer un sujet qui inspire la littérature à sensation du XXIe siècle, à savoir une approche de l'histoire par le biais des conjurations, d'une manière originale car très ironique.

Marta Mizuro

Henryk Waniek (1942), peintre, romancier, essayiste, critique d'art, traducteur et spécialiste de l'ésotérisme

[MINUTES]

ENGEL :

Je vous épargnerai, messieurs, un long préambule pour vous informer que je souhaite discuter de la bibliothèque. La question est confidentielle, aussi je vous prie de ne pas ébruiter ce qui sera dit ici. Je vous remercie d'être venus et je compte sur votre aide. Des bibliothèques, je ne sais quasiment rien. Je n'entends pas par-là les étagères, les catalogues et l'ensemble de cet ordre inerte de volumes. Je suis en mesure de me l'imaginer seul. Je voudrais entendre quelque chose sur les secrets qui ne passent pas le seuil des bibliothèques ; sur la philosophie plus intime de ces cavernes aux trésors, celle hors de portée des non-initiés. Puisque le comte a ouvert les yeux, je vais l'interroger en premier. Me dire combien sa collection de livres est célèbre est inutile. Le fait est connu de tous car s'y trouvait la plus vaste collection d'hymnes du monde. Pourquoi d'hymnes justement ?

LE COMTE :

Pardonnez-moi de mal articuler. Avec ce froid, il m'arrive quelque chose à la mâchoire. Voyez comme elle tremble ! Je ne sais pas par quoi commencer. Ces questions me sont désormais devenues si lointaines, si compliquées. D'autant qu'y étaient associés des coûts, des efforts et des craintes énormes. Une bibliothèque est une responsabilité considérable. Des nuits entières, j'ai été hanté par des visions d'incendies cauchemardesques, de termites monstrueuses connues sous le nom d'Anobium punctatum qui pénètreraient les pages des livres, de vols téméraires des pièces rares, de faux outranciers. J'y reviens à contrecœur, mais je vais pourtant faire une exception pour vous, monsieur le conseiller. Outre les autres livres, et j'en parlerai plus tard, collectionner les recueils de chants était une idée de mon aïeul, elle devint une tradition dans notre famille. Aujourd'hui, tout le monde pense qu'un hymne est une chansonnette pour la populace. Oubliés les temps bénis où dans les salons et les oratoires, sur les terrains de manœuvres et les champs de batailles, les hymnes étaient chantés dans l'intention pure de changer en mieux le cœur des hommes et le monde ! Déjà à l'époque de mon père, les hymnes avaient une cote moindre. Les flots de camelote, fabriquée par des faussaires qui altéraient la pureté initiale de l'hymne, montaient. Auparavant, personne n'aurait osé. Un hymne était une chose sainte ! Un guerrier romain préférait mourir plutôt que changer un mot au chant de sa légion. L'hymne décidait du résultat de la bataille, de la victoire ou de la défaite. Thucydide et certainement Suétone y font de nombreuses allusions. Autant de monastères seraient-ils tombés en ruine s'ils n'avaient pas eu une conduite frivole avec les hymnes ? Pareil pour les pays qui connurent une chute honteuse. Plus notre époque approchait, pire c'était. Les hymnes étaient corrompus pour le besoin de n'importe quel claque. Le plus petit cirque devait avoir son hymne. A l'époque des Lumières, le scandale était à son apogée. Les airs traditionnels avaient droit à des textes rationnels à la mode. Quelque part en Bohême fut créé un centre de production clandestine d'hymnes. Les contrebandiers les diffusaient à moitié prix. Les chants n'avaient aucune valeur, évidemment. Les gens s'écorchaient la gorge pour un résultat nul. Aucun héroïsme, aucune grâce divine, pas même de cœur à l'ouvrage. Dans ces circonstances, ma bibliothèque devait être une arche de Noé, une forteresse qui contiendrait les poussées de barbarie.

ENGEL :

Toute falsification devait se briser aux murs de votre bibliothèque !

LE COMTE :

Sauver les hymnes fut pour moi un objectif majeur dès mon enfance. J'allais à l'école à l'âge de dix ans avec, déjà, un savoir imposant sur le sujet. Je découvris alors avec effroi que tous mes camarades, et la plupart de mes enseignants, se servaient de livres de chant d'une qualité douteuse, de sorte que l'enseignement battait de l'aile. Mon père, informé par moi, me fit quitter l'école pour confier mon éducation à notre chapelain. Mayer possédait le grand talent de distinguer l'apparence de la vérité dans la seconde. Ce fut ce qu'il m'enseigna, précisément, jusqu'à ce que j'atteigne l'âge voulu. Il ouvrit alors devant moi une armoire jusque-là toujours fermée. Une clef n'y suffisait pas, il fallait encore connaître le mot magique : makbenak.. Mayer le prononça, les gonds grincèrent.

Que n'y avait-il pas dans cette armoire ! Le tout dans un état parfait ! Le plus beau de ce qui avait été conçu depuis la création du monde ! Uniquement des joyaux d'hymnologie. Mayer m'initiait à leurs secrets pas à pas. Les arcanes des sons divins m'étaient dévoilés les uns après les autres.

ENGEL :

J'ai entendu dire que la force vertigineuse de l'hymne, celle qui ouvre l'esprit à la lumière et permet d'accéder au mystère de l'être, pouvait se révéler à celui qui chante. J'ai aussi entendu dire que l'hymne contenait une force et celle-ci utilisée à escient renverse les murs de la ville assiégée ou fait croître l'ardeur des cœurs. Vous avez fait allusion à la création du monde, je vous interrogerai donc sur cette légende selon laquelle Notre Créateur n'aurait rien fait, outre chanter sept hymnes. Est-ce possible selon vous que l'univers ait surgit du chant comme l'affirment les « hymnologues » ?

LE COMTE :

Lorsque vous parler de légende, monsieur, vous minorez une grande vérité tout en évoquant l'essentiel. Notre bibliothèque renfermait quatre de ces sept hymnes. Mon père les avait acquis par un marchant du Levant qui les avait rachetés à un monastère où ils avaient été déposés par Salomon en personne. Le marchand promettait même de nous livrer les trois derniers, mais il n'est plus revenu. Nonobstant, posséder les quatre premiers nous permettait déjà de séparer le jour de la nuit ou de créer de nouvelles constellations d'étoiles. Vous avez raison, monsieur le conseiller. L'hymne est l'instrument du mystère le plus grand.

ENGEL :

Je voulais précisément entendre cela. Je l'espérais.

Traduit par : Maryla Laurent

Wydawnictwo Literackie
Cracovie 2007
123 × 197 • 334 pages
broché
ISBN 978-83-08-04090-4
Droits de traduction :
Wydawnictwo Literackie

Janusz Rudnicki

VENEZ, ON Y VA

Photo : Krystof Kriz

Le héros du nouveau livre de Janusz Rudnicki est un Polonais qui rentre chez lui, dans sa ville de Koźle, après un séjour en Allemagne. Ne sachant trop que faire de sa journée, par ennui, il s'enduit le visage de cirage noir. Le passage de la factrice lui fait quitter son appartement, la porte claque et il se retrouve dans le couloir. Une explosion de gaz détruit son immeuble. Ailleurs, en Pologne, tout va mal également, des explosions ont lieu en divers endroits. Le héros, privé de logement comme un certain nombre d'autres personnes, erre à travers la Pologne et l'Allemagne où d'étranges aventures lui arrivent…

Rudnicki a inventé une histoire truffée de situations grotesques, absurdes, parfois cocasses, d'autres fois tragiques. Le livre n'en traite pas moins d'un sujet sérieux. Une nouvelle fois, Rudnicki s'attaque à la question des « individus déplacés » qui quittent leur pays à la recherche d'un endroit qu'ils feraient leur. Selon l'auteur, ils restent pourtant toujours des êtres qui ne cessent de faire le grand écart, incapables de plonger leurs racines à un endroit ou un autre, incertains de leurs choix, perturbés par leur identité altérée. *Venez, on y va* parle également des traumatismes polono-allemands, de l'histoire qui obère toujours l'époque présente, des bourreaux qui deviennent des victimes et des victimes qui deviennent des bourreaux. Rudnicki campe une narration triste et drôle, émouvante, à laquelle il prête un style hardi. En effet, rares sont les écrivains qui savent tourner la phrase comme l'auteur de *Venez, on y va*.

Robert Ostaszewski

Janusz Rudnicki (1956), prosateur, ancien émigré politique, vit à Hambourg depuis 1983.

Sortir faire les courses ou pas ? Et si quelqu'un me remet ? Mais qui ? Qui pourrait bien me remettre ? A peine si je viens de revenir, si j'ai dégagé les fenêtres pour que la racaille de l'immeuble d'en face ne regarde pas dans mes rideaux pour mes valises. En plus, je suis seul tout de même, un peu comme mes dents blanches dans le miroir, vu que je me suis noirci la face, maintenant elles sont hors contexte dans mon visage.

D'où ma surprise lorsque l'on sonne à ma porte, que diable ?

J'ouvre. La Factrice. Penchée, une fleur à la bouche, elle cherche quelque chose dans son sac. Essoufflée, à travers la fleur, elle dit : « ce putain d'ascenseur est de nouveau en panne ! B'jour ! »

– B'jour, réponds-je.

Elle est sidérée, ses yeux aussi. La fleur tombe parce que sa lèvre du haut s'éloigne de plus en plus de celle du bas. Quoi ? Je regarde donc ses dents couvertes de plombages et de métal, je pense d'abord à la porte, puis aux abattis numérotés, à la récupération du recyclable, enfin aux transports en wagons à bétail, ce qui m'entraîne vers une rampe tristement célèbre, autrement dit j'associe librement comme une couille molle et le temps passe. Je ne m'ennuie pas, c'est toujours ça. Pour finir, elle fait : « c'est vous ? ».

Elle demande comme ça parce qu'on s'est déjà vus hier, dans la cage d'escalier, je me suis présenté, j'ai dit « madame, je suis revenu et j'habite seul, voile blanche solitaire sur trente mètres carrés. Je fais donc :

– C'est moi, vous me remettez pas. Moi, voile blanche...

– Blanche, tu parles.

– Elle dit ça et moi ça me revient ce que j'ai oublié :

– Oh ! vous pensez à mon visage ? C'est rapport au gaz dans la salle de bain, je voulais allumer une cigarette à la veilleuse et pile que ma femme fait couler l'eau chaude dans la cuisine.

– Vous êtes marié ? elle fait, surprise de chez surprise !

– Non, je fais encore plus surpris qu'elle. Marié à qui ? Et je répète : non, non ! Je plaisantais, bien sur, j'ai fait couler l'eau chaude dans la cuisine et à ce moment-là j'ai voulu allumer ma cigarette dans la salle de bain…

Les phrases disent une chose et moi une autre. Ca se bouscule au portillon, déglutition, pause. Les yeux exorbités de la Factrice sont posés sur moi et les miens sur elle parce que je suis aussi étonné qu'elle. On reste comme ça. Entre-nous il y a le seuil. Et la fleur, celle tombée.

Elle fait passer le poids de son corps d'un pied à l'autre. Ses jambes lui font mal avec tout ce qu'elle marche. Le mouvement gagne le reste de sa personne, elle se ressaisit et me dit :

– Ça sent le gaz ici. J'ai un colis pour votre voisin, mais il est pas chez lui ; vous pouvez réceptionner le colis comme voisin de votre voisin entre voisin ?

– Ouais. Ça gaze. Je peux.

Je dois signer que j'ai réceptionné, mais où ? Comment ? Alors, elle : « contre le mur peut-être ? »

J'essaie de signer, un coup, un autre, le stylo n'écrit pas.

– L'encre arrive pas ! Faut écrire à l'horizontale, vous savez, en vertical y'a rien à faire.

Je deviens songeur. Génialement simple ce partage de l'écriture. Je suis tellement songeur que la Factrice agite la main devant mes yeux pour me faire atterrir.

– Ohé ! Bonjour ! Je suis là !

– A l'horizontale, vous dites ?

– Ouais.

– Entrez alors, parce qu'il n'y a rien pour écrire à l'horizontale ici.

– Non, non, je vais bien trouver…

Elle regarde autour d'elle, moi aussi et, pour finir, elle dit :

– Signez vite, je vais me pencher.

– Elle commence à se courber. Alors moi, je lui dis : « Je vais peut-être me pencher moi, faut pas abuser ».

De nouveau, elle écarquille les yeux.

– C'est qui, qui doit réceptionner le colis, moi ou vous ? Vous voulez signer sur votre propre dos ? elle parle lentement, avec retenue, et me regarde d'un air que je me sens comme si devant elle il y en avait un autre que moi. Pas moi.

– Bon, penchez-vous, alors, dis-je.

Elle se penche donc, me tourne le dos, et, là, mon Voisin de gauche sort de chez lui ; quand on s'est dit bonjour, il a

dit qu'il se rappelle encore le temps où je pissais dans le bac à sable ; donc le Voisin sort et moi je prends un air lubrique comme si j'étais dans la Factrice jusqu'aux couilles, hic et nunc, là-dessus le Voisin se transforme en une sorte de point d'interrogation ce qui fait que la Factrice tourne la tête vers moi, après quoi, quand elle me voit lubrique, elle pousse un piaillement de bête, se vexe et se redresse, mais alors d'un coup ! Le Voisin en lâche son filet à provisions, des bouteilles vides consignées tombent à terre et cassent ! Le Voisin en perd la voix et quand il la retrouve, il demande : « vous êtes qui ? »

Alors, je me rappelle à nouveau ce que j'ai oublié, que j'ai mis du cirage noir sur mon visage, mon cou aussi, mes oreilles. Alors, je fais : « Oh, vous pensez à mon visage ? ». Je dis ensuite :

– C'est rapport au gaz dans la salle de bain, je voulais allumer une cigarette à la veilleuse et ma femme a fait couler l'eau chaude dans la cuisine.

– Vous êtes marié ? fait-il là-dessus, surpris de chez surpris !

– Non, non, je plaisante, j'ai fait couler l'eau tout seul dans la cuisine…

Là-dessus la Factrice dit qu'elle en a sa claque de tout ça, qu'elle se tire et laisse au voisin un avis pour le colis, sur la porte, et elle s'en va, et le Voisin de gauche ? Rien. Il reste planté, là, la bouche ouverte de surprise devant moi à qui les plombages font battre la campagne et je repense aux wagons. Ah ! c'est quoi ce bordel ? Du verre à terre, il reste planté, je vais prendre une balayette ? Un ramasse-poussière, aussi ? Mais où ? Je n'en ai pas, je n'ai rien pour l'heure, je rentre de l'étranger, donc c'est à lui d'en trouver, certainement, sans problème après tout, c'est lui qui a cassé les bouteilles, à cause de moi tout de même, je dis, y'a pas de blème, il va chercher et c'est tout. Le voilà parti et revenu avec un balai, il a pas de balayette, et un ramasse-poussière. Il veut balayer. Pas question, je vais le faire, il est allé chercher, je balaie. Donc, je balaie. Il reste planté, moi je balaie. Je vois la fleur, celle qui est tombée de la bouche de la Factrice ? Balayer la fleur ? J'ai un doute. Je demande « faut balayer la fleur ? C'est comme tirer sur un canard et le manger avec la cartouche. Vous pouvez la tenir ? »

– Je peux la tenir. Ca sent un peu le gaz ici. La fleur est artificielle. Un cadeau de Słupnik.

– Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la Factrice et, comme tous les ans, Słupnik lui a laissé une fleur dans sa boîte aux lettres.

Traduit par : Maryla Laurent

W.A.B.
Varsovie 2007
123 × 195 • 192 pages
cartonné
ISBN 978-83-7414-282-3
Droits de traduction : W.A.B.

Krzysztof Varga
LA SÉPULTURE EN GRÈS

Photo : Michał Mutor

L'action du livre débute vers 2070. Juste avant de se suicider, le narrateur, las de vivre, examine les objets qui lui restent de ses grands-parents. Un afflux de souvenirs et de réflexions sur le sens de l'existence en découle. *La Sépulture en grès* prend alors la forme d'un vaste monologue par lequel le narrateur tente d'appréhender l'expérience de trois générations, celle de ses grands-parents, de sa mère et la sienne. Ses grands-parents se sont mariés en 2005, un an plus tard sa mère est née. Tous ont été des gens particulièrement malheureux, chaque génération l'est plus encore que la précédente.

Le livre de Krzysztof Varga n'est pas un roman futuriste classique. La représentation du futur surprend. A l'exception de quelques éléments secondaires, la réalité décrite correspond à notre monde actuel ; toutes les variantes de civilisation ou de société sont superficielles. Par ailleurs, le personnage dont le narrateur parle le plus est Piotr Paweł (son grand-père), né la même année que Krzysztof Varga, l'auteur du livre. Le livre propose donc de porter sur notre monde un regard qui serait celui du petit-fils du romancier. Il ne s'agit évidemment pas d'un roman biographique.

L'auteur opte pour une approche plus générale. Il s'intéresse à la position de l'homme contemporain, à son esprit, à son intellect. Diverses questions sont abordées avec distance souvent avec ironie. Le roman est d'une mélancolie profonde, voire dépressive, mais il possède des valeurs artistiques remarquables sans vocation moralisatrice.

Dariusz Nowacki

Krzysztof Varga (1968), romancier et journaliste. Ses débuts ont lieu en 1993. Au cours des dix dernières années, il a publié les romans : *Bildungsroman* (1997), *La Mortalité* (1998), *Tequila* (2001), *Karolina* (2002), *La Sépulture en grès* (2007).

En 2058, je n'ai pas fait l'armée, pas plus que je ne suis allé à l'université ou n'ai travaillé alors que j'avais atteint l'âge où l'une de ces trois possibilités devient une nécessité pour ceux qui ne sont pas en prison. Personne ne m'a réclamé, j'en ai aimablement profité. L'armée représentait une force mentale et non physique, et, si j'avais été séminariste, j'aurais dû envisager d'être appelé dans le corps des chapelains ; je n'étais pas séminariste, je n'allais même pas à l'office ce qui n'avait aucune conséquence fâcheuse pour moi car, dans la foule qui se bousculait dans chaque église ou celle des messes en plain air, il était aisé de ne pas remarquer quelqu'un. Tous ceux qui me connaissaient et fréquentaient les lieux de culte avaient une chance de ne pas me remarquer et, chaque dimanche, ils en profitaient. La renaissance religieuse de toute notre nation m'avait plongé dans une consternation inouïe parce que je me souvenais parfaitement du temps des églises fermées qui désormais s'étaient ouvertes telles les moules cuites à la vapeur pour offrir prières, nourritures, boissons et salut à volonté et sans réserves à tous.

Cette prière intensive des foules annonçait une nouvelle défaite, c'était comme un lointain son de tambours d'une armée ennemie qui approchait d'un pays dont les habitants coiffés de couronnes de fleurs, ne faisaient que danser. Dix ans plus tard, je suis devenu un homme intermédiaire qui nettoyait derrière les personnes qui ne faisaient pas partie de cette nation en prière, qui voyaient plus loin que le tabernacle.

Ni l'armée, ni l'université, ni le travail ne me réclamèrent, aussi me confinai-je dans un silence élégant. Personne n'avait besoin de moi et cette inutilité m'allait très bien. Elle était confortable comme les chemises bleues, j'en mettais une nouvelle chaque jour ; l'ancienne, chiffonnée et sentant la sueur, je la jetais à la poubelle. En 2058, je n'ai fréquenté ni la bibliothèque, ni le bordel, ni le cirque non plus où je ne suis jamais allé, d'ailleurs. En revanche, je suis allé au cinéma, comme mon grand-père soixante-dix ans plus tôt : chaque dimanche à la mi-journée quand on est certain de trouver la salle vide.

Moins de dix ans plus tard, je n'ai pas non plus participé aux premières élections démocratiques au cours desquelles le parti de ma mère devait être au pouvoir avec l'opposition. L'opposition était issue d'un vote interne et ma mère avait été affectée avec un numéro en bas de liste du Nouveau Parti, à Varsovie, dans le secteur de Mokotów, évidemment. Elle devait devenir la députée du quartier où vivaient mes grands-parents, elle et moi. A supposer que nous ayons une identité, nous étions des Mokotoviens, des gens sans particularités, habitants du plus chaos varsoviens.

Personne ne connaissait ma mère, il n'y avait donc aucun danger que quelqu'un votât pour elle. Quant aux personnes avec un numéro en tête de liste, elles étaient encore moins connues. Les voisins de ma mère et moi savions du moins quelque chose d'elle tandis que personne ne savait rien du candidat au poste de Premier ministre du Nouveau Parti, pas même lui. Son visage avait été créé par un logiciel d'images, et, en 2067, malgré les requêtes insistantes des scientifiques américains et japonais, il était toujours impossible de doter d'une intelligence, même artificielle, les hominidés générés par un logiciel de coiffure.

Les élections libres se déroulaient lentement et l'on pouvait spéculer quant au résultat comme chacun peut le faire quant aux possibilités d'une autre vie après la mort. Le parti de ma mère savait qu'il gagnerait les élections, à cette différence près que ce n'était déjà plus le parti de ma mère puisqu'elle avait été reléguée dans l'opposition. Elle avait ce qu'elle voulait, elle s'était dévouée et elle n'avait rien obtenu en échange.

Le jour des élections, je ne suis pas même allé faire une promenade. Je suis resté chez moi, sans me laver, sans me changer, alors que c'était une belle journée dominicale, un de ces dimanches où certains écrivent des poèmes, d'autres se suicident, d'autres encore se goinfrent devant leurs ordinateurs et où personne ne fait rien de sensé. Ma « non sortie en promenade » pour ne pas être tenté d'entrer dans un bureau de vote, était la chose la plus sensée que je pouvais faire. Qui plus est, j'aurais pu ne pas trouver mon nom sur les listes : conformément à la loi de 2066, tous les noms qui ne se terminaient pas en « ski » ou « cki » devaient être changés. Ce grand effort d'organisation et de financement s'était parfai-

tement déroulé au prix d'un déficit gigantesque du budget ; finalement, toutes les imprécisions sur l'origine de chacun avaient pu être éliminées. Une fois tous les noms, les papiers d'identité, les documents dans les administrations et les banques modifiés, la Pologne se composait enfin de cent pour cent de Polonais. C'est ainsi que de simple Frattner, fils de Zuzanna Frattner, née Frattner, petit-fils de Piotr Paweł Frattner, je suis devenu Dominik Fratnerski, âgé de 28 ans, citoyen de la IV République, employé au secteur des enterrements et des distractions.

Car en la mémorable année 2061, j'avais pris un poste au vortail « Divorces et enterrements", une entreprise qui payait bien et se chargeait d'utiliser les sentiments et les existences humaines. Mon travail me libéra de mes soucis financiers (le « D.E. » payait merveilleusement bien) et de mes problèmes de temps libre parce qu'en échange de la rétribution, il prenait chaque minute de ma vie. Nous moulions des tonnes d'unions matrimoniales qui se disloquaient et de mariage délégalisés, nous laminions des vies terminées et moi, au cours des mois jamais comptés de ce labeur, j'ai eu une promotion, des angoisses, des insomnies et de l'argent. Avec cet argent, j'ai fini par m'acheter un appartement abandonné dans le quartier de Saska Kępa, des années plus tard. Tout cela me vint facilement de sorte que je me suis aperçu de rien. Je vivais à mon travail, j'y mangeais, buvais, me lavais et j'y dormais même les fois où je n'avais plus la force ni l'envie de quitter Tarchomin pour Mokotów car tant que je n'ai pas déménagé définitivement à Saska Kępa, Mokotów resta mon quartier. J'habitais encore avec ma mère, et ce jusqu'en 2068, date à laquelle je commençais mon périple à travers les appartements abandonnés pour finalement en acheter un au dernier émigré, dans la rue Zwycięzców autrement dit « la rue des vainqueurs » dont tous les habitants vaincus étaient partis quelque part à l'étranger en quête de salut.

Traduit par : Maryla Laurent

Czarne
Wołowiec 2007
125 × 195 • 356 pages
broché
ISBN 978-83-89755-92-6
Droits de traduction : Czarne

Joanna Rudniańska

LA PETITE CHATTE DE BRYGIDA

Photo : Elżbieta Lempp

Varsovie. Été 1939. La petite Helena âgée de six ans mène une existence heureuse, entourée de ses parents, les propriétaires d'une brasserie, et d'une nounou plutôt irresponsable. L'unique problème de la fillette est de ne pas avoir de frère ni de sœur, c'est pourquoi elle est ravie le jour où elle trouve une petite chatte abandonnée. Bien que cette nouvelle compagne de jeux soit intelligente et douée de parole, elle se retrouve chez une autre fillette, Brygida, la sœur d'un employé de la petite usine familiale. Le père d'Helena fait des affaires, entre autres, avec des Allemands (des liens familiaux les unissent, par ailleurs) et il entretient de bons rapports avec son voisinage, parmi lequel des juifs, dont plus d'un travaille dans sa fabrique. Ni la guerre, ni les persécutions antisémites ne sont capables de briser ces vieilles amitiés. Aussi, lorsque des amis de la famille d'Helena sont enfermés dans le ghetto, les parents de la fillette leur viennent-ils immédiatement en aide. Leur action se poursuit tout au long de la guerre et dépasse le cadre des personnes qu'ils connaissent. Cette entreprise est bien entendu risquée et n'aboutit pas toujours.

Helena grandit et finit par ne plus s'étonner de rien. Elle accompagne son père lorsqu'il se rend au ghetto, elle côtoie la mort et des situations de dangers mortels, elle ressent intuitivement les risques qu'induit la prise de position de sa famille et rejette avec dégoût les marques d'antisémitisme dont font preuve certains Polonais. Helena raconte cette tragédie avec son âme d'enfant : d'une manière un peu naïve, mais fidèle à la réalité ; elle n'omet pas certains détails choquants. Une dimension magique vient toutefois se greffer à son histoire puisque la petite chatte fait sortir Brygida du ghetto. Ce récit connaît un épilogue dans lequel sont narrés le destin des personnages après la guerre, la rencontre d'Helena et de Brygida à des âges bien avancés, ainsi que la mort de l'héroïne.

Joanna Rudniańska a usé ici d'un artifice littéraire peu commun : elle a présenté la guerre et l'Holocauste du point de vue d'une enfant. Pas d'une enfant juive, mais polonaise que l'extermination massive n'a pas touchée directement, mais dont elle a été un témoin proche. La fillette fut cependant, avant tout, le témoin d'un héroïsme caché. La perspective enfantine qu'a adoptée l'auteur lui a servi avant tout à rendre communs ces actes héroïques, à les présenter comme des élans naturels de bienveillance et de fidélité aux convictions que l'on nourrit.

Marta Mizuro

Joanna Rudniańska (1948), mathématicienne de formation. Elle a débuté sa carrière d'écrivain avec des nouvelles de science-fiction pour enfants. Elle a été lauréate du Prix international Janusz Korczak en 1991.

Helena se réveilla en plein milieu de la nuit. Elle manquait d'air et se sentait mal. Elle entendait un horrible baryton. Elle se souvint alors qu'elle se trouvait dans l'abri antiaérien. Quant au baryton, il s'agissait du ronflement de grand-mère Istmanowa qui ne s'allongeait jamais, elle passait même ses nuits, assise dans le vieux fauteuil installé dans un coin de la cave. L'obscurité était totale. Helena étendit le bras. Stańcia devait être couchée à côté d'elle sur une paillasse. Mais Stańcia n'était pas là. Helena passa à quatre pattes par-dessus le matelas de Stańcia et, sans se relever, elle rejoignit la porte. Dans le noir, il est plus facile de se déplacer comme les chiens et les chats, à quatre pattes, sur les genoux et les mains. Ainsi, on ne peut pas se cogner ni tomber et, avec la tête, on pressent mieux les obstacles. Helena ne se mit debout que devant la porte. Elle appuya doucement sur la poignée et sortit de l'abri. C'est alors qu'elle se mit à entendre des avions. Leur vrombissement sourd tantôt s'approchait, tantôt s'éloignait. Là aussi, il faisait noir. Helena se remit à quatre pattes et monta par l'escalier jusqu'au petit couloir qui menait à la cour. Elle trouva la porte à tâtons et sortit dehors.

L'aube devait être proche car le ciel était déjà bien plus clair comparé à l'obscurité d'en bas. Aucune lumière n'était allumée. La lune qui glissait derrière les nuages jetait partout une faible lueur. La maison d'Helena et l'immeuble qui se trouvait à côté étaient semblables à des rochers noirs. Helena s'approcha de son mûrier. Elle pouvait grimper dessus les yeux fermés. C'est ce qu'elle fit. Elle n'ouvrit les yeux que lorsqu'elle fut tout en haut. Elle entendit les avions. Ils arrivaient par la Vistule, ces quatre énormes et lourds oiseaux de malheur. Ils larguaient des bombes. Sur le rideau de nuages éclairés par la lune, on pouvait voir distinctement de petits paquets tomber du ventre des avions. Helena prit peur à l'idée que l'un de ces paquets tombe sur elle ou sur sa maison. Toutefois, elle continuait à regarder. Les avions s'approchaient de plus en plus. Très loin, peut-être au-dessus de la Vieille Ville, on apercevait une lueur rouge. Ce sont des bombes incendiaires, pourvu qu'aucune ne tombe sur ma maison, se disait Helena.

– Allez-vous-en ! Allez-vous-en !, criait-elle d'une voix forte.

Mais les quatre avions, toujours plus gros et plus effrayants, s'approchaient justement d'elle et de sa cour. Helena regarda en bas, en direction de sa maison. Elle lui semblait si petite à côté du grand immeuble. Soudain, elle vit quelqu'un sur le toit. Les avions étaient tout près à présent. Le personnage sur le toit fit deux pas rapides en avant. C'était Stańcia, Helena la reconnut. Stańcia tenait un balai entre ses mains. Une bombe tomba sur le toit. Stańcia prit son élan et d'un coup, elle balaya la bombe. Il en tomba encore une deuxième et Stańcia, d'un autre coup de balai, la fit tomber dans la cour. Une autre bombe tomba sur la toiture en pente de l'immeuble et roula jusque sur le toit de la maison d'Helena. Celle-là aussi fut balayée par Stańcia. Trois bombes incandescentes gisaient au sol. Les avions s'éloignèrent. Stańcia apparut dans la cour et, avec une pelle, elle prit du sable qui se trouvait dans une caisse près de la fabrique pour en recouvrir les bombes. Elle scruta le ciel, puis rentra à la maison. Helena descendit de son arbre. La cour était vide. Il faisait presque jour, à présent. Helena vit son père et monsieur Kamil. Ils se tenaient sur le toit de la fabrique. Monsieur Kamil fumait une cigarette. Ils discutaient ensemble, appuyés sur les bâtons qu'ils tenaient dans les mains. Helena courut jusqu'à la maison. Elle monta à l'étage sans faire de bruit, elle regagna sa chambre et son lit. Comme c'était agréable de se blottir contre son oreiller et de s'envelopper dans son édredon. Maman a raison de ne pas descendre à l'abri, la nuit. Moi aussi, je voudrais faire comme elle, se dit Helena. Elle s'endormit aussitôt.

Le lendemain matin, Helena entra dans la cuisine au moment même où Stańcia faisait bouillir du lait. Stańcia surveillait attentivement la casserole parce que le lait pouvait déborder à tout instant.

– Tu étais sur le toit, cette nuit. Je t'ai vue. La prochaine fois, moi aussi, je monterai sur le toit et je balaierai les bombes, dit Helena.

Stańcia se retourna vers Helena. C'est à ce moment-là que le lait se sauva. Il se déversa en sifflant sur les ronds tout chauds du fourneau et une odeur désagréable se répandit dans la cuisine.

– Jésus, Marie, Joseph !, s'écria Stańcia avant de retirer la casserole. Tu as dû rêver. Moi, sur le toit ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

Que s'est-il passé alors ?, se demanda Helena. Est-ce que j'ai rêvé ou pas ? Comment c'était en réalité ? Elle avait peur de poser la question à son père parce qu'il pouvait se mettre en colère en apprenant qu'elle avait quitté l'abri durant la nuit. Elle demanda donc à monsieur Kamil :

– Vous étiez sur le toit de la fabrique cette nuit, pas vrai ? Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ? Vous repoussiez les bombes du toit ? Avec votre bâton ?

– Bien sûr. Avec ma crosse. J'ai joué au hockey autrefois. Je me débrouillais bien, mais j'étais trop petit.

C'est ce que monsieur Kamil répondit à Helena et la fillette ignorait s'il disait vrai ou s'il plaisantait.

Róża, la meilleure amie de la maman d'Helena, leur rendit visite quelques jours plus tard. Helena l'aimait beaucoup. Elle l'appelait par son prénom comme Róża le lui avait demandé. Róża et maman étaient les plus belles femmes au monde. Róża avait les cheveux noirs et maman, blonds dorés, ensemble, elles avaient l'air de deux princesses de contes de fées. Ce jour-là, Róża était différente. Elle n'avait même pas embrassé Helena pour lui dire bonjour. Elle s'assit dans la cuisine et sortit un paquet de cigarettes de son sac à main.

– Róża ! Vous n'avez jamais fumé auparavant ! J'ai toujours dit à Dzidzia de prendre exemple sur vous !, s'écria Stańcia.

– Que s'est-il passé ? Pourquoi fumes-tu ?, demanda maman en prenant, elle aussi, une cigarette dans le paquet de Róża.

– Et toi, pourquoi fumes-tu ?, demanda Róża d'un air morne avant d'allumer sa cigarette.

– Depuis quand est-ce que tu fumes ?, n'en démordait pas maman.

– Depuis samedi dernier. Quand notre maison a brûlé.

– Mon Dieu ! Je ne le savais pas ! Ta maison ? Rue Wilcza ?

– Je dormais toujours lorsqu'il y avait une attaque aérienne, dit Róża. Je cachais ma tête sous l'édredon. Je me disais qu'il valait mieux que je m'endorme et que je me réveille après l'attaque. Qu'ainsi, il ne se passerait rien. Je ne voulais pour rien au monde descendre à l'abri même si mon père me hurlait dessus.

– Mon Dieu ! Vous habitez pourtant au dernier étage, juste sous le toit !

– Nous n'y habitons plus.

Traduit par : Lydia Waleryszak

Wydawnictwo Pierwsze
Lasek 2007
130 × 180 • 160 pages
cartonné
ISBN 83-923288-8-9
Droits de traduction :
Agencja Literacka
Syndykat Autorów

Mariusz Sieniewicz
RÉBELLION

Photo : Grzegorz Czykwin

Mariusz Sieniewicz nous est connu comme un écrivain doté d'une imagination débridée peu banale. Peut-être est-il le seul des jeunes romanciers polonais, Jacek Dukaj excepté, qui parvient à créer des univers complètement nouveaux. Dans *Rébellion*, son dernier roman, il s'est surpassé. Nous sommes en présence d'une anti-utopie dans laquelle les angoisses et les problèmes contemporains sont poussés à l'extrême. L'auteur y décrit la civilisation du « Grand Poupon » dans laquelle la jeunesse, la beauté et la santé terrorisent et excluent les vieux. L'action du roman se déroule principalement sur « l'île des Vieux » où les vieillards, surveillés par des métrosexuels fillettes garçonnées et garçons fillettés (l'île rappelle par son fonctionnement un camp de travail), momifient les dépouilles mortelles des gens jeunes et beaux pour les placer dans le mausolée à la gloire de la jeunesse. Le règne des jeunes seigneurs n'est pas irrévocable, les vieillards désespérés préparent une révolution gériatrique avec à sa tête Blaise Colomb, mi sauveur des vieux, mi sorte de Néo comme dans Matrix (Sieniewicz tisse dans son roman des renvois à des récurrences vers diverses formes de la culture). Ce n'est pas la première fois qu'il s'intéresse à la question de l'exclusion, de la marginalisation des individus et des groupes sociaux et démontre par ses écrits que l'on peut en parler autrement qu'avec le style des manifestes idéologiques. Il parle de la révolte des vieux en inscrivant celle-ci dans la langue de son roman où divers registres s'entrechoquent, où les clichés de la langue contemporaine voisinent avec des métaphores poétiques chargées de symboles. La lecture de chaque phrase de *Rébellion* devient une aventure linguistique pour le lecteur. Si Witkiewicz était de ce monde, il écrirait certainement comme Sieniewicz !

Robert Ostaszewski
Traduit par : Maryla Laurent

Mariusz Sieniewicz (1972), écrivain et feuilletoniste considéré comme l'un des romanciers les plus intéressants de la jeune génération

Le bâtiment gigantesque rappelait un temple néo-renaissance sculpté dans un météorite. Le métal venu de la galaxie devait constituer le réceptacle le plus approprié à la sacralité qu'il accueillait. Les murs de pierre se fendaient en de longs vitraux, quant à la coupole ornée de dessins que la mousse avait recouverte çà et là et qui était visible de chaque endroit de l'île, elle rappelait la carapace d'une tortue futuriste. Un œil gigantesque de mandala regardait depuis le sommet du fronton. Sous lui, se trouvait une inscription due à un auteur inconnu :

LA JEUNESSE EST UNE ÉTERNITÉ À NOUVEAU ÉTERNELLE - NUL NE L'OUBLIERA ET CHACUN LUI RESTERA FIDÈLE.

Une porte en airain, avec une passerelle reposant sur trois marches en pierre devant laquelle s'interrompait la trace des plates-formes, menait à l'intérieur. Cactus regarda à gauche puis à droite et, après avoir appuyé sur la poignée située très haut, au-dessus de sa tête, il murmura :

– Allez Blaise, aide-moi bon sang ! Tu devrais être plus grand, si t'es plus haut placé.

– T'as un sacré complexe de l'échelle…, rétorqua Colomb.

Ils poussèrent la porte. Elle grinça terriblement. Brr… Une horreur ! Un froid glacial, plus intense que dans la salle de la jeunesse, les enveloppa. Il ne manquerait plus qu'un loup hurle du côté du cimetière polypore et que l'ombre d'une main se faufile sur les murs. Colomb regretta sa curiosité. Il entendit une musique d'orgue. Quelqu'un jouait, mais la pureté et la fluidité de cette musique laissaient beaucoup à désirer. Les sons étaient entrecoupés, mats, discordants et irréguliers. Il serait plus juste de penser que quelqu'un s'était mis à déchiffrer les secrets des notes, des octaves et des clés de sol sans toutefois découvrir celle de cet art des plus inaccessibles.

– Du calme. C'est Grand Poupon qui massacre Bach sur son synthé. La Passion selon saint Matthieu, s'empressa d'expliquer Cactus lorsqu'ils pénétrèrent dans le temple baigné de lumière fluorescente. Ne crains rien. Il n'entend ni ne voit rien à part sa musique. Par moment, je le soupçonne d'être sourd et aveugle. Un vrai Narcisse fasciste !

La mine de Colomb attestait déjà de la thèse populaire parmi les philosophes que seule la capacité de s'étonner distingue les esprits qui pensent de ceux qui ne pensent pas. Il demeura béant tel un être conscient de son inanité devant lequel s'était dressée une « chose » dépassant l'imagination et l'entendement humains… Il serait vain de se représenter les musées des statues de cire du monde entier en même temps. Se figurer tous les entrepôts et les dressings de la terre avec leur nombre incalculable de poupées, de fantoches et de mannequins reviendrait à ne saisir qu'un seul petit grain de notre propre pensée. Si l'on voulait réunir en un même lieu les laboratoires secrets où sont élevés des homoncules modernes d'après les modèles chimiques de la science de pointe, notre volonté de puissance s'en verrait réduite à celle d'un coelentéré.

Car voilà que, sur des socles et des paliers, sur des piédestaux et d'autres supports, se dressaient des corps momifiés plantés sur des perches au niveau du périnée. Une interminable légion de corps ! Jeunes et nus. Réunis en couple ou méditant seul la question des monades.

– Nous avons rassemblé le meilleur de ce qu'il était possible de trouver dans l'histoire du botanosiècle passé et du temps présent, déclara Cactus en laissant s'échapper un épais nuage de vapeur. Bien entendu, il s'agit là de la sélection de Grand Poupon et des garçonillettes. Si j'avais eu mon mot à dire, j'en aurais immortalisé d'autres, souligna-t-il. Jette un œil, si tu veux. Mais le musée n'est encore pas terminé. En réalité, il est destiné aux générations futures.

Colomb était quelque peu intimidé. Comment ne pas l'être lorsque, du haut de leurs piédestaux, vous regardent les plus remarquables spécimens du passé qui – si la mémoire de Colomb n'était pas atrophiée – pouvaient constituer un témoignage de son propre passé ? Juanita Loslobos lui redonna courage. La danseuse semblait avoir été figée par magie en plein milieu d'une valse. Le Vorobiov a bien été absorbé, constata-t-il, avant de poursuivre sa visite. Les premières divinités humaines à partir de la porte lui semblaient plutôt triviales, banales, même les petits cartons n'en disaient pas grand-chose. Il y avait là un certain « Max Coldwey – D.J. – U.S.A. » avec un gramophone entre les mains, un « Otto Szmidt – Designer - D. » qui portait le front haut, ou encore un « James Peadlow – Snowboarder – G.B. » avec un

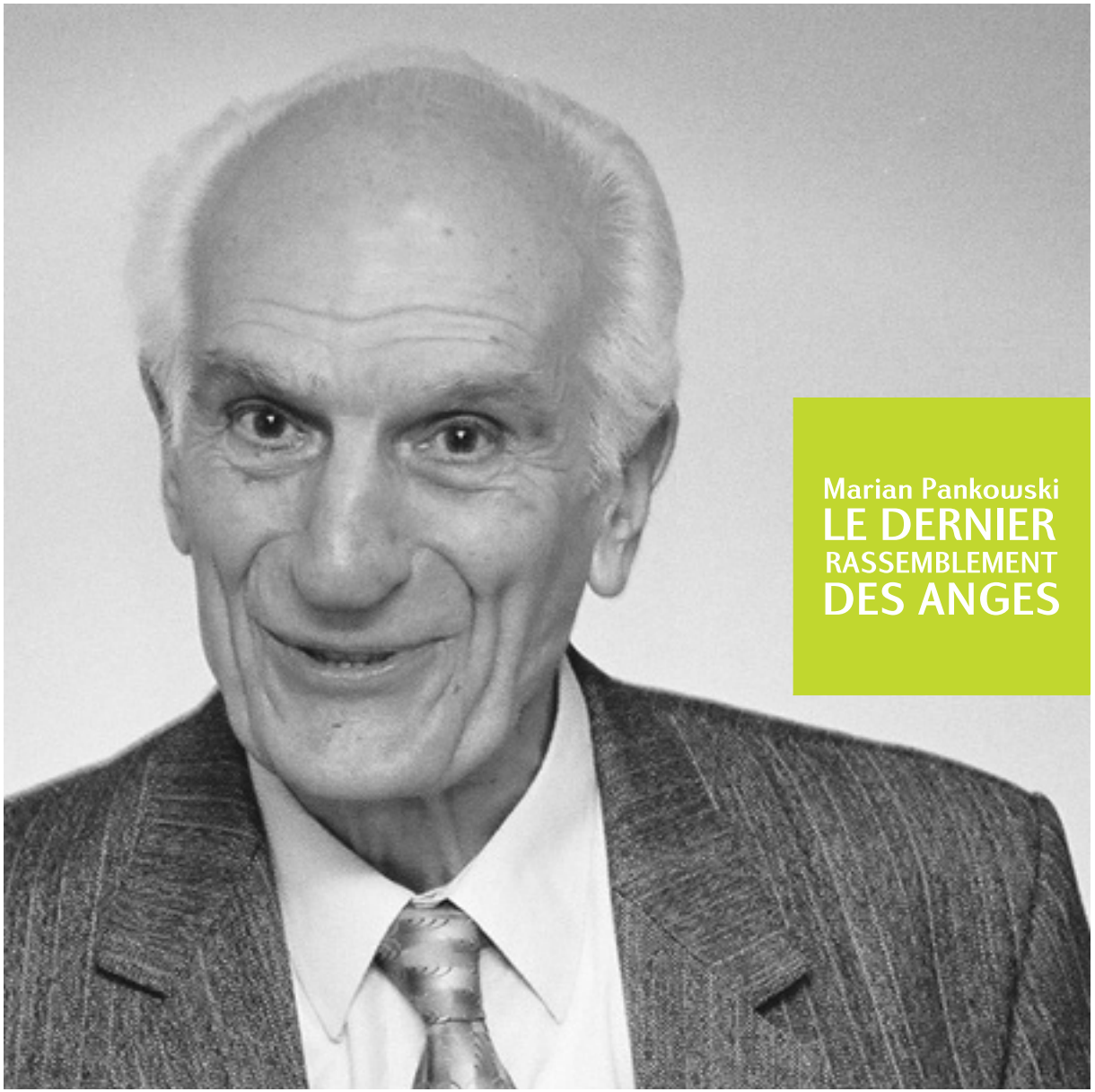
bout de planche tordue sous le bras. Toutefois, à mesure qu'il s'immergeait dans ce monde de corps, de têtes et de bras momifiés, figés dans des poses les plus originales, sa curiosité et son admiration grandissaient. Qui plus est, le Panthéon des immortels paraissait immense. Colomb jetait d'abord un œil sur les étiquettes pour savoir à qui il avait honneur, ensuite il admirait le travail d'expert des juvenarbeiter. Toutes les momies brillaient de par la finition magistrale de leur peau, le travail de leurs muscles à couper le souffle, la proportion idéale de leurs membres par rapport au tronc. Ces corps sans ride ni défaut à la peau lisse et polie étaient tentateurs. La perfection se targuait d'elle-même, des pieds à la tête, d'une divinité à l'autre. Les plus anciens spécimens ne comptaient pas plus de trente jardins. Le botanosiècle passé, mais non encore révolu, avait dû être une ère de jeunesse incroyablement riche.

Oh ! Mais qui donc est ce jeune homme au corps d'Apollon couleur café au lait avec ces drôles de torsades à la place des cheveux ? Le petit carton lui donnait la réponse : « Bob Marley – Musicien ». Il tenait une guitare qui rappela à la mémoire de Colomb les paroles d'une vieille chanson : *J'ai pleuré sur ma guitare, en chantant notre histoire, ti la la la…* Derrière lui, se trouvait une autre momie à la dimension des yeux déconcertante : « Kurt Cobain – Musicien ». Quant à cette blonde, maquillée de rose et d'or, elle devait assurément être la miss du mausolée : « Barbara Handler – Barbie ». À côté, « Ken Handler – Ken » tendait vers elle ses mains graciles. Drôle de profession que d'être « Barbie » ou « Ken » ! […]

Colomb se glissa entre les vénustés de « Marylin Monroe » et de « Mary Pickford », dont les étiquettes portaient l'inscription pompeuse : « les favorites du monde », pour atterrir directement sur une galerie réservée sans doute aux sages du mausolée de la jeunesse. « Francis Fukuyama. Dernier historien d'Histoire », nu comme un ver avec une moustache naissante cirée de noir, en inaugurait l'entrée. Les mains du suivant dénommé « Michel Houellebecq » étaient figées dans une position dont on ignorait si c'était pour se battre ou pour applaudir ; il avait un sac suspendu au poignet. Impossible de savoir qui il voulait combattre ou à qui il voulait adresser ses bravos. S'agissait-il du dernier historien de l'Histoire évoqué plus haut ou de « Jacques Derrida – Postmoderniste post mortem », dont l'expression du visage était d'une merveilleuse ambiguïté ? Une troisième momie se tenait un peu en retrait et s'appelait « Albert Camus ». Son état d'âme était le plus difficile à deviner. Par-delà sa nudité muette, son regard morne, caractéristique des statues antiques, exprimait un sentiment de tristesse vide.

Traduit par : Lydia Waleryszak

W.A.B.
Varsovie 2007
123 × 195 • 370 pages
cartonné
ISBN 978-83-7414-332-5
Droits de traduction : W.A.B.



Marian Pankowski

LE DERNIER RASSEMBLEMENT DES ANGES

Photo : Patrycja Musiał

Marian Pankowski (1919), poète, romancier, dramaturge, critique littéraire et historien de la littérature

Marian Pankowski, le Nestor de la prose polonaise, fidèle à lui-même surprend son lecteur avec ce nouveau roman intitulé *Le Dernier Rassemblement des anges*. Provocateur, empêcheur de tourner en rond, connu pour traiter de sujets tabous, il envoie cette fois son héros … dans l'Au-delà, à un rassemblement d'anges. Pankowski en profite pour décrire cet univers d'une manière peu habituelle, pour ne pas dire bizarre à première vue. Les anges sont organisés en commandos, un peu comme les détenus d'un camp de concentration. Ainsi y a-t-il le « Commando de défense du péché originel », le « Commando des virils » et donc des machos, comme le « Commando des post-sodomites ». Pour des êtres éthérés, ces anges s'intéressent à des questions spécieuses avec une forte inclination pour le corps et les affaires terrestres. Ainsi organisent-ils un slam de poésie au cours duquel sont récités des vers obscènes. *Le Dernier Rassemblement des anges* serait-il une fantaisie eschatologique se donnant pour fin de scandaliser les humbles ? Non, certainement pas. A son habitude, Pankowski utilise une forme quelque peu frivole, provocatrice (les images du passé croisent celles de l'avenir, le réel se mêle au fantastique, la prose voisine avec la poésie) pour envisager les questions les plus sérieuses. Il développe des sujets qu'il avait traités dans les Pèlerins d'Utérie vingt ans plus tôt. Il s'inquiète de la place de Dieu et de la religion dans le monde contemporain, du sens qu'ont les diverses pratiques confessionnelles, de la posture religieuse de l'homme au XXIe siècle ; Pankowski revient également à son thème favori de l'interpénétration du sacré et du profane, des sujets « bas » et « élevés ». Dans cette tentative de définition de sa relation complexe à la religion et à Dieu, Pankowski démultiplie plutôt ses doutes qu'il n'arrive à des conclusions fermes. Ce roman, pas très long, apporte matière à réflexion. Vraiment.

Robert Ostaszewski

Véritable camp installé à la veille de… de quoi ? Une nouveauté ? Laquelle ? Revue de mode métaphysique. Là, ces matrones imposantes en robes toujours endimanchées et, là-bas, les autres anges des deux sexes, aux jeans et corsages moulants qui soulignent leurs atouts sexuels. Debout, j'observe tout cela et je commence à tanguer parce que j'ignore où me diriger, à qui poser n'importe quelle question pour entrer en relation avec … ces anges qui se conduisent de façon très humaine. Personne alentour. Ici, il y avait une auberge juive. Il n'en reste plus une volute de fumée, pas plus d'elle que de ses hôtes.

– Tu es ébahi et ébaubi, hein ?

Je me retourne et je vois une grande ange elgrecovienne. Elle me sourit amusée par ma stupéfaction. Elle voit que j'ai remarqué son jean.

– Mon prénom est Helena, quant au jean, il est la tenue des anges que l'ordre céleste traditionnel laisse sceptiques…

– Les anges déchus… déchoyant, l'interromps-je pour masquer ma confusion. Elle a un sourire. Son visage montre qu'elle a du mal avec ce mot.

– Je me présente. Tu es accompagné et tu le seras au cours de toute cette journée parmi nous par … un presque ange, Helena, encore une femme en quelque sorte, toujours très proche des choses terrestres, admise pour une formation de sept ans. Sur terre, j'étais sociologue, ici, j'approfondis les vérités que l'empire monothéiste a apportées à l'humanité.

Elle voit mon air de provincial qui se gratte la tête quand on lui montre le *Guernica* de Picasso.

– Tu sais… je reste rationaliste… d'où l'absence d'ailes, elle se tourne pour me montrer son dos tout plat. Dans mon commando, il n'y a pas d'autres stagiaires. Nous sommes tous… comment dire… Quand on nous demande qui nous sommes, nous répondons, un peu comme le feraient les gens du peuple... Nous ? Nous sommes des « Savtebien » ! Cela ne veut pas dire que nous « savons » mais que le savoir est la seule chose qui nous relie sérieusement au grand mystère du Cosmos. Pas d'envol pour nous, et eux, elle montre d'un mouvement de menton un commando qui passe, ce sont les « Croivtebien », des anges qui ont la foi. C'est le « Commando pour la défense du péché originel ». Avec des ailes, cela va sans dire. Les rêves des humains sont leur lieu de travail. Les « Croivtebien » vous suggèrent des tableaux subtils par lesquels ils souhaitent remplacer vos fantasmes échevelés, Helena sourit à ce souvenir de son passé sur terre, tandis que nous, nous nous occupons des hommes pris de haine ou gonflés d'égoïsme.

– Et eux, ceux qui ont la foi, ils ne pourraient pas vous aider, demande-je par réflexe.

– Par leur présence, ils témoignent qu'une existence modèle est possible. Un modèle, certes céleste et extra-sensuel, continue à être rappelé aux mortels. Tu sais, l'idéal de la pureté de l'âme et du corps tel que dans l'histoire des mythes et des religions… Sans cela, notre foi n'aurait plus de sens.

Elle sourit comme si elle voulait signaler sa neutralité ou peut-être sa sympathie pour moi qui arrive de l'autre côté des eaux. Maintenant, elle semble s'être couverte d'un brouillard. Ne restent visibles que ses cheveux épis de blés mûrs et son dos sans ailes qui rapetisse. Sa main droite me fait encore signe du fond de la vallée de Lisznia. Elle aussi a disparu.

Je ne suis pas seul. Un nouveau commando pénètre dans la rue principale du camp. Il marche d'un même pas, en ligne ; maintenant il tourne à angle droit et pied droit en avant. Je me dirige vers la colline où il y a une agitation particulière. Une table de conférences verte y est poussée sur des roues, elle est dressée, stabilisée par des pierres. Quoi…oi ! Mon guide, Helena, vérifie si le micro fonctionne, elle souffle dedans, passe son doigt et fait signe que tout est en ordre. Elle est la responsable des affaires du jour. Elle tourne maintenant sa tête blonde vers l'est, quelqu'un d'important doit arriver par là. Elle fait semblant de ne pas voir que je l'observe car je me suis arrêté derrière un buisson d'aubépine dans une profusion de pétales et de pollen qui poudre le nez des bourdons.

Ces roses sauvages…
Une couronne
sur la tête trône
rosée de l'innocence
pour un téton et l'autre
fragrance !

Fin du ravissement pour la flore parce que la sociologue Helena, de permanence pour la journée au séminaire céleste, claque joyeusement la main sur le plateau de la table : vlan ! Le charivari s'arrête.

– Hier, mes amis, vous avez eu un débat intitulé non sans provocation « Vers l'infini avec le télescope transcomique ». Nous ignorons si l'intitulé de tous répondait… Je veux parler du degré de formulation objective des interrogations ou des prises de positions.

Une main. De là où je suis, je vois que c'est celle d'une ange de cinquante ans passés, donc une maîtresse ange.

– Je vous en prie, l'encourage Helena.

– L'auteur qui avait annoncé le séminaire d'hier, dit-elle en s'adressant quasiment aux premiers rangs, était comme séduit par l'étymologie du mot « infini », cette étendue sémantique du terme qui a désormais son application dans la pensée mathématique également… En revanche, les partisans de l'interprétation d'hier avaient de cette notion une perception …minimaliste. Voulaient-ils suggérer que « l'infini »… au fond est une sorte … d'inexistence ? Non ?

Elle n'est pas assise qu'un ange senior, aux ailes comme trop apprêtées par un coiffeur, lève la main et se met debout. Après avoir décoré son visage d'un sourire, il parle en ces termes :

– Couper les cheveux en quatre est une dialectique de bas étage... surtout au moment de notre Rassemblement ailé, le dernier peut-être. Aussi, à nos amis incrédules, je propose un titre un peu différent pour le séminaire d'hier comme par exemple : « Vers une nouvelle découverte des lois éternelles qui régissent l'Harmonie avec le télescope transcomique ». Le mot « Harmonie » sera écrit avec une très grande lettre.

Les sourires et les hochements de tête ne manquent pas. Et puis ? C'est la fin de la deuxième journée du Rassemblement ? Pas du tout. Un ange bien en chair se fraie un passage jusqu'au micro. Helena le lui tend aimablement. L'ange pulpeux attend un moment que l'assemblée fasse à peu près silence. Alors seulement, il pince les lèvres ; de taille moyenne, il regarde pourtant le public de haut, comme s'il était sur un piédestal, avant de déclarer :

– Regardez-moi et interrogez votre pensée : que veut nous expliquer ce retraité du « parlons-clair » archangélique ? Quelle jolie petite prière à deux sous, mi-techno mi-blues va-t-il entonner… à la gloire de Saint Nulvera qui-n'existe-pas ? Pour que nous reprenions la en chœur ? Il fait de la tête un signe de dénégation catégorique. Non merci. Je ne pratique pas cette dialectique de zinc et l'heure n'est pas aux chorales de catéchisme… Pas plus qu'aux « donnons-nous la main pour faire cercle autour de la terre » ; aujourd'hui, alors que la planète tremble dans ses fondements ! Cette année, les plaques des profondeurs océaniques ont secoué notre univers sans tenir compte de la volonté de Dieu… Le monde four-mille de veufs et de veuves, de milliers d'orphelins… Evidemment, nous nous occuperons d'eux, nous leurs offrirons des jambes et des bras d'un tissu qui ne vieillit pas !

Traduit par : Maryla Laurent

Wydawnictwo
Krytyki Politycznej
Varsovie 2007
ISBN 978-83-61006-07-7
125 × 195 • 72 pages
broché
Droits de traduction :
Wydawnictwo
Krytyki Politycznej

Michał Witkowski
BARBARA RADZIWILL
DE JAWORZNO-SZCZAKOWA

Photo : Kasia Kobel

Le dernier roman de Michał Witkowski est une nouvelle « confession d'un enfant du siècle » (passé) dans la littérature polonaise. Mais – comme on pouvait en attendre de l'auteur de *Lubiewo* – il ne s'agit pas de n'importe quel enfant, celui-ci est exceptionnel. Le narrateur de ce roman se prénomme Hubert, c'est un homme d'âge mûr qui se laisse aller à des flash-back, des souvenirs plutôt chaotiques avec de soudains sauts dans le temps. Et il a de quoi faire ! Hubert est un petit requin dans le milieu délictueux de la ville minière de Jaworzno-Szczakowa. Comme il rêve d'une vie meilleure et qu'il souhaite à tout prix s'enrichir, il s'essaye, depuis le déclin de la République Populaire de Pologne, à divers « business », légaux ou pas, sûrs quant aux bénéfices apportés ou complètement fous : il fait du commerce avec ce qui lui passe sous la main, il dirige un cinéma semi-légal où il projette des films enregistrés sur cassettes vidéo, il est prêteur sur gages et occupe également son temps à recouvrir des dettes et à faire du recel.

Witkowski a signé un roman sur cette période folle s'articulant autour de l'année charnière de 1989, sur la naissance du libre marché, sur ces hommes qui faisaient fortune du jour au lendemain et se retrouvaient ruinés tout aussi rapidement. C'est un fait, l'auteur de *Lubiewo* dépeint un tableau très pittoresque des dernières décennies du siècle passé et reproduit à merveille les spécificités de cette époque. Pourtant, dans le fond, l'élément le plus important du roman est le personnage d'Hubert. Mais alors d'où vient cette Barbara Radziwill dans le titre ? En réalité, Hubert s'identifie à cette ancienne reine de Pologne très controversée et c'est ainsi qu'on le nomme dans son milieu. Le narrateur du roman de Witkowski est à la fois un rêveur et un libre penseur, un homme tiraillé par des contradictions : il est lucide et est bien ancré dans le présent, cependant, il se tourne vers le passé avec mélancolie en tentant de recréer/d'inventer sa propre généalogie, il passe pour être un intraitable mafioso, mais, dans le fond, c'est un « tendre », un romantique, un homme sensible, il croit autant en Dieu qu'à la bonne aventure et aux horoscopes. Hubert se sent différent des autres ce qui le rend malheureux « comme s'il était emprisonné dans sa propre vie ». Il convient avant tout de lire ce roman comme l'histoire d'un être excentrique qui tente désespérément de réaliser ses rêves, qui cherche l'amour (ses sentiments pour Sacha, l'un de ses employés, un gros bras ukrainien sans cervelle, ne sont pas réciproques), le bonheur et l'acceptation des autres.

Robert Ostaszewski

Michał Witkowski (1975), prosateur, feuilletoniste. Il est l'auteur du roman à succès *Lubiewo* traduit dans une dizaine de langues.

Durant tout le temps où les cocos étaient au pouvoir, chacun à Jaworzno-Szczakowa savait que s'il voulait acheter de la vodka avant treize heures, fallait aller voir Barbara Radziwill, s'il voulait acheter ou vendre des dollars ou bien des roubles, c'était chez Barbara Radziwill, mettre quelque chose en gage, de l'or, … chez la Radziwill. Ô, achrabrramach, comme si c'était la sainte patronne de l'argent ! Mais à l'époque, on m'appelait pas encore du nom de cette débauchée, mais tout simplement : monsieur Hubert. Barbara Radziwill avait une maison de prêt sur gage, rue Jagellon (sic !), la rue principale depuis la gare, et la moitié d'une superbe maison jumelée près de Szczakowa… Superbe ! Tout *comilfô* ! Une maison bien entretenue, propre et jolie. Avec un garage (une moitié), un jardin (une moitié), une porte vitrée, modèle *de lux*, un petit perron, des petites colonnes, et des murs superbement recouverts de mosaïques d'assiettes cassées. Pas n'importe lesquelles – contrairement aux années soixante –, mais des noires et blanches. On peut en faire différents motifs, comme les couleurs d'un jeu de cartes, par exemple : un carreau, un cœur, *herc* comme on dit en silésien pour désigner le cœur… à votre guise ! On rachetait de la vaisselle fêlée dans les cantines, les entreprises – chez moi, sur ma baraque, y a que du défectueux de première classe. Ce style, ça s'appelait « l'Hollywood tardif » ou le « Gierek tardif », tandis qu'avant, du temps où on faisait des mosaïques avec n'importe quoi, « tout ce qu'on cassait », ça faisait partie du « précoce ». Et pour ce qui est de l'architecture : c'était « le cube polonais ». La fleur même du patriciat de Jaworzno crèche dans le cube d'à côté recouvert de mosaïque. Bien le bonjour, cher voisin, bien le bonjour !… Mais celui qui a le plus beau cube et la plus belle mosaïque, c'est heu…

Et voilà ! Je soupire… C'est le Brun. Le Brun. À part le maraîcher du coin qui avait chapardé au Comité et s'était monté une vingtaine de serres, j'étais le plus riche dans tout Jaworzno. Mais lui, il avait un magasin de fruits et légumes. Et, à l'époque, un magasin de fruits et légumes, c'était pas seulement un magasin où on vendait des fruits et des légumes, mais où on vendait de tout ! Du chewing-gum, de la soupe aigre en bouteille (beurk !) et on pouvait même acheter ces chaussons en papier qu'on utilise qu'une fois. Voilà c'que c'était qu'ces légumes. Tous les dimanches, il allait à l'église avec sa Peugeot, emmitouflé à en pleurer dans sa veste en fourrure noire et sa toque d'URSS ! Béni soit le ciel ! Il s'était fait faire des dents en or, avait acheté un survêt', oh là là… les affaires allaient bien ! J'arrivais jamais à me concentrer, j'passais mes nerfs à jouer, sous le banc, avec mes clés de voiture. Pire encore, j'adressais des prières impies à la Très Sainte Vierge Marie pour qu'elle lui envoie un cancer ! J'suis profondément croyant, j'aime Dieu et en particulier la Vierge Marie. Alors voilà : un cancer pour lui et la mort pour ma tante Aniela de qui je compte bien hériter ! Et lui, misère ! Il ne vivait pas dans la crainte de Dieu ! Il avait trempé dans toutes les affaires de la mafia : la discothèque « Entourloupe », le bar « Retro », le café « Jaworzno », ensuite, quelques années plus tard, il avait mouillé ses sales pattes dans des night clubs, des bars à putes minables… Il a pratiquement acheté toute la rue Kafardowa, mais vous me direz vous-mêmes : la lignée des Jagellon ne vaut-elle pas mieux que ces cafardeurs de maraîchers ?

J'avais pas les moyens d'acheter un magasin de fruits et légumes, mais j'en avais dans le ciboulot ! Je suis allé à Niewiadów, en pleine canicule, j'y vais, je file un paquet de café pour pouvoir causer au directeur. Mais lui, y voulait un lot de parpaings, alors j'reprends la route et j'vais voir le directeur de la fabrique des matériaux de construction, j'gare ma Fiat, j'y vais, j'donne un paquet de café pour pouvoir le voir. Y fait une chaleur pas possible. Et lui y me dit : putain, j'en ai pas. Mais moi, j'avais des filons pour les anoraks pour enfants Bobo. J'lui fais donc un topo et j'dis que j'ai des anoraks. Oh là là ! C'est ma femme qui va être contente ! Pour avoir ces anoraks, il m'a encore fallu dénicher une baignoire au noir. Mais j'ai finalement réussi à m'acheter une caravane. Une N 126 que les petites Fiat pouvaient tracter. Et ça se passait encore comme ça dans le milieu des années quatre-vingts. Quand Zdzisława Guca annonçait dans le « Panorama » qu'à partir de maintenant, on devait s'attendre à une longue période de mauvais temps et que le groupe « Lombard » renchérissait avec son tube « Temps de verre ». Quand

elle annonçait dans le « Panorama » la venue de l'hiver, celle de la nuit, la nuit noire des années quatre-vingts. Les gens s'étaient alors mis à se procurer des siphons, des remorques et des baignoires en plastique pour bébés fabriquées en RDA et ce, en grande quantité. Ils amassaient tout ça et s'étaient mis à construire leur Arche. Pour attendre que ça passe.

Des amis à moi me demandaient : Comment ? Toi, Hubert ? Avec ces mauvais temps à venir tu te prépares à partir en vacances en Yougoslavie avec ta caravane ? Les temps sont si durs et toi, tu veux t'prendre du bon temps ? ! Hé hé hé ! Quelles vacances ? Qui a parlé de vacances ? Un local ! Un lo-cal, ça vous dit quelque chose ? Un local gastronomique de troisième catégorie, ce qu'on appelle la petite gastronomie, des pizza-baguettes, des frites, des hot-dogs, bien évidemment chez la Radziwill, c'est meilleur ! (Avec un supplément d'oignons frits ?) Quel est le principe général du business de la friture ? Refourguer aux gens une huile bien usagée, des baguettes rassises passées au grill, du fromage râpé dont on ne peut rien dire de bon, par-ci par-là quelques champignons de Paris écrasés et recouverts de ketchup coupé à l'eau – et échanger tout cela contre de l'argent sonnant et trébuchant. (Ça vous fera trois, quatre-vingts.) Quant à ces champignons, j'en mettrais pas ma tête à couper non plus, mais un homme y mange de tout, c'est pas comme les cochons. Et comme y a pas si longtemps, cet argent n'étaient pas non plus vraiment véritable, pire, y pouvait se mettre à fondre sous vos yeux à tout moment, c'était pas là l'étape finale du business. Y fallait encore échanger au plus vite cet argent contre des lingots d'or et les enfermer dans un coffre-fort en véritable acier trempé et jalousement gardé. (Quelle sauce, je vous mets ? À l'ail, piquante, aigre-douce, ketchup, moutarde ?)

Restait plus qu'à se frotter les mains !

Y avait que l'acier et l'or qui permettaient d'geler la valeur au moins un moment. Elle qui serpentait de manière inquiétante depuis l'eau et les champignons jusqu'à des métaux plus fiables, en passant par l'argent. Parce que la valeur, c'est comme le courant ou l'eau : sans lit, sans fil, ça erre sans vigueur, porté par sa propre inquiétude. Elle a l'cafard, comme un gosse. Et pourquoi est-ce qu'elle coulerait pas jusqu'au port si sûr de mon coffre-fort ? (Vous auriez pas vingt grosz ?) D'une manière générale, toutes les affaires se ressemblent : on vend de la merde, n'importe quoi, on en tire un peu de fric, mais si souvent que ce peu, ce « presque rien » se transforme en une once de valeur, un lingot d'or ou une belle liasse de dollars soigneusement empilés et rangés dans un coffre-fort.

Traduit par : Lydia Waleryszak

W.A.B.
Varsovie 2007
123 × 195 • 256 pages
broché
ISBN 978-83-7414-328-8
Droits de traduction : W.A.B.
Droits vendus en :
Allemagne (Suhrkamp),
Pays-Bas (Van Genep),
Slovénie (Didakta),
Russie (NLO)

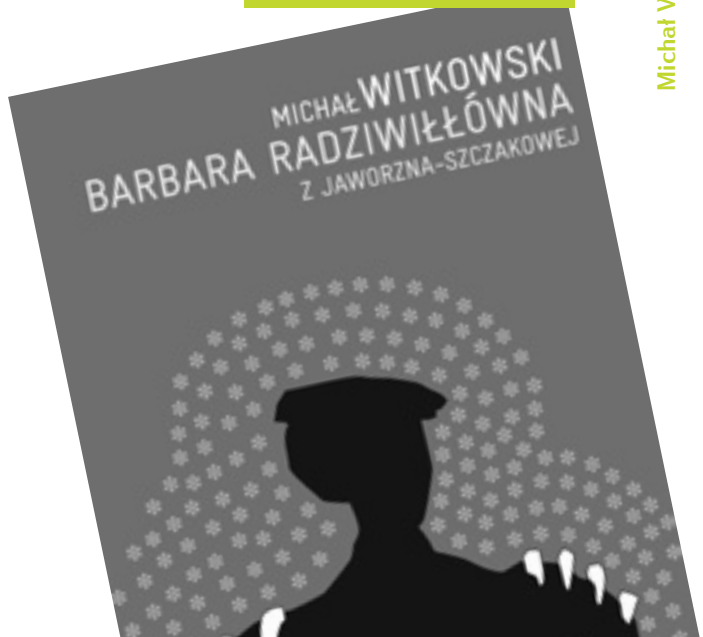


Photo : Danae Ribbitsch

Le livre de Lidia Amejko est un florilège de réponses à la question « Comment expliquer l'inertie programmée des habitants d'une cité H.L.M. ? » Et plus précisément, l'inertie de ceux qui ne quittent pas leur cité-dortoir : les alcooliques rivés à la supérette du coin, les femmes au foyer postées à leur fenêtre ou devant leur écran de télévision, les retraités désormais déconnectés du rythme effréné de la vie active. S'il est aisé de relever leurs rituels quotidiens, il est difficile de deviner ce qui se passe dans leur for intérieur. Découvrir ce sur quoi ils méditent, comment ils conçoivent leur existence et la place qu'ils occupent dans le plan divin – si, bien entendu, ils s'en assignent une. En poussant ses protagonistes à l'action, c'est-à-dire à l'autoréflexion, l'auteur parvient à tirer une signification philosophique de ce prétendu marasme.

Le but d'Amejko n'est pas de faire l'apologie du petit réalisme ou des pauvres d'esprit. Les occupations surréalistes qui figurent dans le récit ainsi que la réflexion métaphysique à laquelle se livre chaque « saint » ne sont que pure création littéraire. Celle-ci a des accents comiques de par la sublimation de ce qui est – pas complètement en apparence – inepte et sans intérêt. L'assemblage des matériaux à partir desquels ont été tissées les histoires présentées dans *La Vie des saints de la cité* apporte un effet plus plaisant encore. Amejko puise son inspiration dans la Bible, l'histoire de la philosophie, celle de l'art ou de la littérature, pour transposer ces éléments appartenant à la haute culture à un genre de biblia pauperum. Elle les adapte de manière à ce qu'ils deviennent partie intégrante de ce récit plébéien. C'est d'ailleurs dans ce sens que la langue de *La Vie des saints de la cité* a été stylisée.

Dans ce livre, l'auteur use de la stylisation littéraire ainsi que du répertoire de la haute culture d'une main de maître. Les composants de ce récit, qui paraissent discordants, forment en réalité un tout des plus harmonieux. Les ornements qui y sont adjoints sont bien entendu perceptibles, mais ils se fondent si bien dans le récit qu'ils semblent familiers. En intégrant des éléments contradictoires à son récit, Lidia Amejko obtient le résultat auquel les tenants du réalisme ou les reporters parviennent par un autre biais : elle ennoblit ce qui passerait, aux yeux d'un observateur quelconque, pour être trivial et sans intérêt. L'auteur rit du microcosme de la cité, mais son rire est plein de tendresse et de compréhension à l'égard des protagonistes. Elle-même se détache de ce monde par l'insertion d'un commentaire métatextuel à son récit tout en s'y immergeant profondément afin de souligner que la fiction née de son imagination est bien plus qu'un jeu langagier.

Marta Mizuro

Lidia Amejko (1955), écrivain et dramaturge. Ses drames ont été traduits en anglais, en allemand, en croate, en espagnol, en italien et en tchèque.

Chez nous, dans la Cité, il est une tradition ancestrale selon laquelle chacun naît et meurt une seule fois. Pas plus ! Notre vie a deux bouts, telle une corde à linge, et même si ma tante en avait, si les vents se déchaînaient et que les immeubles de la Cité se lézardaient, tu n'es relié à l'éternité que par deux extrémités, pauvre mortel !

Bien sûr, l'un a une corde plus courte que l'autre et chacun a différentes choses pendues dessus – mais seuls DEUX nœuds nous ont toujours séparés du néant.

Et basta !

Mais avec Cyril, il se produisit autre chose. Il était né UNE FOIS bien sûr, comme nous tous. En revanche, il passait tous les jours de vie à trépas ! Comme si l'un des bouts de sa corde s'était dénoué et effiloché en mille fils.

Vous penserez sûrement qu'il aimait tant mourir que, insatiable de la mort, il s'adonnait entièrement à sa boulimie, hein ?

Eh bien, je vais vous dire : Cyril mourait tous les jours par peur de la mort !

– Ah ! Ça me fait une belle jambe !, vous exclamerez-vous. C'est évident : chacun a peur de la mort (à moins qu'il ne s'enivre), mais ne devient pas saint qui craint ! (Mais qui fait preuve d'un immense courage, que l'on raconte ensuite aux enfants du catéchisme.) Alors pourquoi diable compter un frappadingue peureux parmi les saints ? !

Fermez-la une seconde, nom d'une pipe, et écoutez la suite !

Il n'était point aisé pour Cyril de mourir de peur face à la mort, alors un jour, il se dit que ce serait peut-être bien de s'accoutumer avec la mort et de mourir, mais juste un peu, du bout des doigts… pour faire un petit essai. Histoire de voir si c'était si terrible que ça.

Il s'allongea sur son canapé, actionna la télécommande pour éteindre sa télé afin de ne pas être distrait durant sa mort. Ça paraît évident : ce serait bien bête de mourir comme ça, un œil fermé, alors qu'avec l'autre, on zyeute sur la téloche. (Voilà la question fondamentale que l'on se pose dans la Cité, mon frère : comment concilier sa propre FIN avec notre série préférée qui, elle, se poursuit INDÉFINIMENT !)

Cyril actionna donc sa télécommande, l'écran devint bleu-gris tel un cadavre, à l'intérieur, sa petite âme cathodique vacilla encore l'espace d'un instant et pffuit ! Le téléviseur s'éteignit.

Cyril ferma donc les yeux et expira.

Finalement, ce ne fut pas si terrible que ça !

Le lendemain, il se réveilla pleinement satisfait, et envisagea le monde d'un air guilleret – comme tout un chacun après sa mort ! Il se fit des œufs au bacon en chantonnant gaiement, mais, en fin d'après-midi, il fut gagné par une crainte, celle d'avoir oublié quelque chose de sa mort, le fait que… ça se soit passé trop facilement, et qu'il faudrait donc… une fois encore, on ne sait jamais… refaire une tentative !

Ainsi mourut-il le deuxième jour.

Il mangea goulûment le troisième jour, mais, le soir, il se mit de nouveau à s'agiter comme un ver. Il comprit aussitôt qu'il n'attendait pas le film succédant au journal, mais qu'il désirait, une nouvelle fois, regarder l'éternité dans les yeux, elle qui le hantait.

Cela se déroulait de la même manière chaque jour suivant.

Cyril trépassait puis ressuscitait d'entre les morts et se préparait un petit-déjeuner.

Au début, il en était même heureux, mais ensuite il se sentit bête à claboter ainsi égoïstement, pour lui-même uniquement, sans penser aux autres ! Puisqu'il parvenait si bien à mourir, pourquoi ne pas le faire à la place des autres, qui donc avait meilleure expérience que lui ?

Il afficha une petite annonce dans la supérette : « Meurs pour vous gratuitement. Merci de passer commande au 34 52 861. Cyril Damascène. »

D'abord, ce fut madame Trouie qui l'appela pour lui demander s'il ne mourrait pas à sa place parce qu'elle avait tant de travail avant les fêtes qu'elle ne savait pas où donner de la tête et que, du coup, avec la mort, elle ne s'en sortirait pas toute seule. Elle décèderait plus tard, lorsqu'elle aurait plus de temps libre. En contrepartie, elle confectionnerait un gâteau au fromage blanc à Cyril.

Ensuite, ce fut au tour de monsieur Finassier qui, sous l'occupation, avait failli y rester une centaine de fois sans

craindre aucunement la mort, alors qu'aujourd'hui, à la seule pensée de mourir, il pâlissait, mollissait, tremblait et ne cessait de pleurer. C'était loin d'être viril. Il est vrai que Janina O., la Servante de l'Ourlet, avait déjà joliment bordé son passage vers le Néant et depuis, nuit après nuit, monsieur Finassier restait le regard rivé sur ce trou, mais il avait tout de même peur de passer vers l'autre monde. Il se demandait donc si Cyril ne voulait pas mourir à sa place, en bon voisin qu'il était, et, pour le remercier, monsieur Finassier lui réparerait son évier.

Diverses personnes venaient ainsi le voir.

L'une devait aller en cure de désintox, elle voulait commencer une nouvelle vie et ça ne l'arrangeait pas de mourir ; l'autre voulait assister au mariage de sa fille, d'autres encore avaient acheté des billets à bas prix pour un voyage à l'étranger et voilà que devait justement sonner pour eux leur last minute !

Quant à Cyril, il était heureux de mourir pour les autres à présent !

Et cela lui réussissait bien parce que chacun lui témoignait sa reconnaissance avec un petit présent. (Et alors ! Vous faites moins les malins maintenant, vous qui disiez pis que pendre de lui ? Trouvez-moi donc un autre saint qui aurait sacrifié sa vie pour tant de ses semblables !)

Seulement voilà : au Ciel, on n'était pas content du tout.

Il y eut un contrôle et on releva un déficit : certes, des gens de la Cité mouraient, mais personne ne se présentait en Haut !

Dans la rubrique « Décès », on avait bien marqué d'une coche le nom de madame Trouie, mais elle-même se dandinait dans la Cité comme si de rien n'était, qui plus est, elle confectionnait des gâteaux au fromage blanc à ses voisins !

– Qu'est-ce qui se passe ?, s'offusqua le Seigneur. Ça ne m'est encore jamais arrivé depuis la création du monde. Je sais, je sais… les hommes sont fourbes et ont toujours cherché à tromper la mort ! Que n'ont-ils pas inventé : ils tournaient leur tête de lit en direction de la fenêtre, ils changeaient de nom de famille. L'un d'eux, Nondum, a failli réussir : cet homme était tellement creux qu'il n'y avait rien en lui à faire mourir, il a donc fallu lui envoyer une Psychopompe pour le booster avec une existence qui tienne la route et le pousser, ensuite, vers l'autre rive. Ah ! Et il y a encore eu ce renard de Farrago ! Je l'avais renvoyé sur terre tant il m'avait embobiné !

L'Ange Comptable descendit sur la Cité pour examiner les faits. Il s'arrêta à « Jéricho », but une bière, discuta avec les gens et fut tout de suite mis au parfum !

Il s'en alla chez Cyril pour le confondre : il lui demanda de mourir pour lui. Cyril accepta la proposition, prit le fric, voulut mourir pour l'ange et là… rien !

Cyril écarquilla les yeux, il maugréa, râla… La mort l'avait planté à mi-chemin, elle s'était coincée comme un os en travers de la gorge… pas moyen de la faire bouger ni dans un sens ni dans l'autre. Alors l'ange passa les menottes à Cyril et le conduisit devant le tribunal divin.

Ainsi prit fin le bon temps à la Cité, quand les gens ne mouraient pas.

Le Seigneur, dans Sa grande miséricorde, ne punit même pas Cyril, mais lui demanda de restituer les âmes pour que les comptes, au Ciel, soient rétablis.

Il accorda même à Cyril la grâce de la sainteté parce qu'il n'y avait encore jamais eu au Ciel un saint qui, par crainte, avait fait tant de bien autour de lui !

Traduit par : Lydia Waleryszak

W.A.B
Varsovie 2007
123 × 195 • 232 pages
cartonné
ISBN 978-83-7414-340-0
Droits de traduction : W.A.B.

Photo : Johanna Möller

Nous sommes en 2008. La zone spéciale appelée Huta est devenue un quartier modèle de la Pologne postmoderne et peut-être même de l'Europe. Les anciens terrains industriels (inspirés d'un authentique quartier de Katowice) ont été transformés en un élégant condominium, un quartier de toute beauté, habité par des hommes et des femmes cultivés qui ont fait carrière, des savants et des artistes. Huta est, dans le récit, un genre de mélange entre Silicon Valley et Greenwich Village. Les consortiums internationaux des nouvelles technologies y ont leur siège, les cafés artistiques et les galeries y sont légion. Qui plus est, Huta est un lieu où se sont réalisées toutes les utopies d'une société civile : chacun de ses habitants est un être heureux, créatif et libéré de l'enfer consumériste. Le domaine du fantastique (de la futurologie) croise celui de l'anti-utopie. En effet, Huta est également un ghetto, une ville miniature artificielle entourée d'un grand mur et surveillée par des centaines de caméras. De l'autre côté du mur, il y a toujours cette Haute-Silésie et, à plus grande échelle, cette Pologne de l'échec.

C'est dans ce décor que nous suivons le personnage principal, Tomasz, un jeune doctorant en sociologie qui tombe sur la piste d'un complot universitaire. Il devient ensuite l'employé d'un Institut mystérieux et prend part à des duels de forces spéciales.

L'expérimentation sociale qu'est Huta a des origines scientifiques. Tout a commencé avec les écrits de Kasper Kuhn, un philosophe et sociologue contemporain de Hegel. Kuhn fut non seulement l'auteur d'un écrit sur la logique du développement des sociétés qui concurrença celui de Marx, mais il jeta encore les bases de la statistique pronostique, il élabora des algorithmes essentiels… Entre parenthèses, ceci est une fiction dans la fiction : d'un côté, Kopaczewski a créé de toutes pièces Kuhn, sa biographie tumultueuse et son bagage scientifique subversif, d'un autre côté – comme nous l'apprenons à la fin du livre – le philosophe allemand est également né de l'imagination des personnages du roman, des intellectuels géniaux, révoltés et excentriques de l'Université de Silésie. L'auteur de *Huta* joue à merveille avec le discours scientifique et entraîne son lecteur avec lui. C'est là, la pièce maîtresse et très originale de ce roman.

Dariusz Nowacki

Grzegorz Kopaczewski (1977), prosateur. Il est l'auteur de deux romans : *Global Nation* (2004) et *Huta* (2007).

Mon déménagement de Chorzów à Huta dura deux heures. J'acheminai mes vêtements et mes livres en taxi. Tout ce que je possédais tenait dans une Astra combi. À vrai dire, je ne possède toujours rien de plus. Je ne me suis rien acheté d'autre depuis. La possession de biens n'est pas à la mode à Huta. Pardon. La possession de biens à Huta est superflue. À quoi bon avoir une machine à laver s'il y a le Cleanicum, à quoi bon une télévision lorsqu'il existe le Télédrome, à quoi bon un DVD si tu as des tickets pour Casablanca, à quoi bon une cafetière lorsqu'on habite au-dessus du Caféolique. À quoi bon une voiture si tu habites à Huta ?

En fin d'après-midi, une fois que je fus installé dans mon nouvel appartement, mon voisin frappa à la porte. Son visage ne m'était pas inconnu. J'avais dû le rencontrer au cours d'une réunion. C'était un écrivain – un activiste social, celui qui assommait Joachim avec ses incessantes pétitions.

– Salut, lança-t-il sur un ton timide en jetant des regards soupçonneux tout autour de lui. Je suis le voisin. D'en face. Je voulais me présenter.

Il avait deux bières avec lui, dont l'une était déjà entamée. Je le fis entrer.

– Tu te plais à Huta ? (Dès ses premières paroles, on pouvait comprendre qu'il n'était pas venu pour parler de moi. Nous nous assîmes sur le canapé. Il me tendit une bière. Elle était tiède.)

– Ça peut aller. Et toi ?

– De moins en moins. Par contre, on me met de plus en plus la pression. Ils disent qu'il y a six volontaires pour mon appartement. Des primés pour des films, des livres et autres lamentations. Mais c'est archifaux : tout le monde sait que le quota d'habitations réservées aux artistes est atteint pour cette année. (J'affichai une mine étonnée.) Oui. Ils ont des limites pour tous les groupes sociaux qu'ils ont en vue. Je le sais parce que j'ai une amie dans le conseil du quartier. Ils ont même déjà distribué les bourses, alors pourquoi toutes ces menaces ? Soi-disant, tout ici est transparent, discuté publiquement et, pour finir, ils te font du chantage. Soi-disant tout est si ouvert et tolérant, mais pourquoi avoir construit un mur alors ? À ce qu'il paraît, c'était une ruine qu'il fallait restaurer, mais chacun sait qu'entre ici et Załęże, il n'y avait pas de mur, mais un grillage. Et la passerelle pour les piétons jusqu'au Silesia Center ? Ils ont eu peur que les gens viennent faire leurs achats dans le centre commercial parce que c'est moins cher, alors ils n'ont pas donné leur accord pour la construction. À ce qu'ils prétendent, ce sont les habitants qui ont refusé par référendum, mais ça ressemble à quoi un vote chez soi depuis son ordinateur ? Si on n'en a pas, on vote pas. Et ils n'en ont rien à faire que t'en n'aies pas. Et moi, j'avais justement des problèmes, alors j'avais dû m'en séparer. Et ensuite, ils disent que je ne fais rien pour améliorer l'image de Huta. Ils ne vont pas garder avec eux un pauvre type qui n'est pas capable d'écrire quoi que ce soit de neuf. J'ai l'air de parler comme un pauvre type, hein ?

– Non. (Il parlait comme un pauvre type, avait l'air d'un pauvre type et avait les gestes d'un pauvre type.)

– Tu voudrais pas acheter quelques fringues ?, lança-t-il de but en blanc. Toutes de marque. On m'en envoie encore aujourd'hui. On a à peu près la même silhouette.

Il était maigre et voûté, il n'avait ni pecs ni fesses. Il ressemblait à un pauvre type.

– Une autre fois peut-être. Je suis en plein déménagement. Et j'ai du boulot.

– On t'a donné un job à Huta ? (J'acquiesçai de la tête.) Où ça ?

– À l'Institut d'Histoire.

– Leur directeur fait aussi partie du Conseil. T'as fait ton trou. (Il se mit à s'agiter et finit par se lever.) OK, je dois y aller. C'était sympa de faire ta connaissance. Au revoir.

Il sortit de chez moi. Il ne s'était pas présenté. Moi non plus. Au moment où je m'apprêtais à aller me coucher, il frappa de nouveau à ma porte. Avec une autre bière. Tiède, elle aussi.

– Tu sais comment ils s'arrangent pour que Huta ait une si bonne presse ?, dit-il après s'être affalé dans mon canapé.

– Non. Je ne me suis jamais posé la question.

– Ils permettent à la télévision d'accéder aux intérieurs. Mieux encore, ils proposent des appartements aux plus célèbres des journalistes. Tout le monde veut habiter à Huta. Et ces fumiers de la télé et de la presse sont même prêts à payer

pour ça. Le double de ce que payent les habitants normaux. Comme toi et moi. Chacun veut devenir un artiste ou, tout du moins, vivre comme un artiste. J'ignore comment vivent les artistes, mais ceux qui allongent des milliers pour leur appart doivent le savoir. Il n'y a que ceux de la presse à scandales et des revues catho-nationalistes qui n'auront jamais d'appart. Mais ça ne les empêche pas de déposer des demandes. Leur critique sert bien Huta. Elle souligne l'orientation du quartier. Et tu sais d'où vient le mois de la Scandinavie qu'on fête actuellement ?

– C'est le mois de la Scandinavie ?

– Tu n'entends pas ces baragouinages dans les rues ?

– C'est vrai, c'est comme si on entendait plus de langues germaniques.

– Il y a deux mois, on a inauguré de nouvelles lignes aériennes reliant Balice et Pyrzowice à la Scandinavie. Toute cette mode pour la musique et les films venus de l'autre côté de la Baltique, ce n'est pas un hasard. Tout comme la rétrospective Strindberg. Bien entendu, tout ça est servi à petites doses pour que ça ne se dévalue pas. Pour attirer les snobs. On m'a même proposé d'écrire une pièce, à moi. L'action devait se dérouler au cours d'un montage de meubles Ikea entre amis.

– C'est une bonne idée. (J'affichai même un sourire.) Et alors ? Tu l'as écrite ?

– Eh bieeeeenn… (Il se mit à se tortiller de tout son corps.) Au début, j'étais contre. Après, je me suis dit que c'était une bonne toile de fond. Mais ils ont commencé à faire pression. Je suis qui moi ! Le parolier de ce con du bout du couloir ? Comment il s'appelle déjà ?

– Qui ça ?

– L'autre là, celui de la dernière porte à notre étage. Il chante à la télé, il a un tube en ce moment : « Je m'envolerai à jamais vers le ciel », quelque chose comme ça. Et il joue dans une série. Justyna, une copine à moi, dit qu'on lui a loué un appartement parce que ce gars voulait absolument être un artiste, un vrai, qu'il disait, et on lui fait bien cracher ses billets ici, mais il se plaît bien. Et comme il passe presque tous les jours aux infos, alors il fait du PR pour Huta gratuitement. C'est un gars un peu simplet.

Il resta jusqu'à ce que sa canette fût vide. Il râla de manière antihutatique, il raconta des souvenirs antihutatiques, il souleva avec lui un pessimisme antihutatique.

Traduit par : Lydia Waleryszak

Czarne
Wołowiec 2007
125 × 195 • 285 pages
broché
ISBN 978-83-7536-014-1
Droits de traduction : Czarne

Marek Kochan
L'AIRE DE JEUX

Marek Kochan (1969), prosateur, auteur de scénarios pour la télévision et le théâtre

L'Aire de jeux est un roman de mœurs contemporain à la verve satirique dont l'intrigue repose sur la crise de la virilité et l'inversion des rôles dans les familles modernes.

Ce roman présente trois personnages principaux. Deux d'entre eux sont des hommes qui vivent dans l'ombre de leurs épouses : des femmes dynamiques occupées à faire carrière. Le troisième est un playboy célibataire ; c'est une star des médias et un séducteur invétéré. Chacun de ces trois protagonistes est aux prises avec une crise de l'identité masculine.

Afin de se faire passer pour un surhomme, le playboy met en scène des spectacles de séduction à la fois drôles et pitoyables. Sa virilité est toujours artificielle et mise en avant. De leur côté, les « époux des deux femmes » vivent la domination féminine de manières différentes. L'un d'eux est tout simplement un bon à rien à l'intelligence limitée qui est au chômage de sa propre volonté. S'occuper de son enfant en bas âge, faire le ménage et la cuisine sont des tâches à responsabilité qu'il parvient difficilement à accomplir. Cependant, il ne devrait pas viser plus haut puisque, d'une certaine manière, il est venu au monde pour jouer le rôle d'homme au foyer. Le second est un savant paresseux qui, malgré ses hautes qualifications, ne s'est pas soucié à temps de sa carrière. Il a choisi une existence confortable aux côtés d'une femme aux larges revenus. Toutefois, après des années de tiraillement interne, il finit par réaliser l'erreur de sa vie. Il sort de sa léthargie et trouve sa place dans le monde : il devient écrivain.

Dans ce roman, Kochan évite toute forme de moralisation, il ne prend le parti d'aucun des trois protagonistes et reproduit habilement les stéréotypes culturels. Il est un fin observateur des changements de mœurs qui se sont opérés ces dernières années.

Dariusz Nowacki

9h00.

Le contremaître devait arriver à cette heure-là. Cela fait presque un quart d'heure que Chaton va et vient dans son appartement à tapoter les murs et à prendre des mesures. Renoncer, laisser tomber, en finir avec ces fenêtres. Qu'importe qu'elles soient de travers. Qui va le remarquer ? Qui va tapoter les murs pour vérifier s'il y a bien du plâtre ou si c'est creux ? Hein ? Qui ça ? Le père. Oui, le vieux Witek va tout de suite le remarquer, il va tapoter. Mais pourquoi vient-il fourrer son nez dans notre appartement ? Qu'il s'occupe du sien. C'est nous qui allons vivre ici. Helenka a gagné l'argent, moi, je me charge des travaux. Ce ne sont pas ses oignons. Chaton ne vit pas pour satisfaire son père, mais pour lui-même. Il a sa propre vie. Tout ça pour des fenêtres... Il devrait se chamailler pour des broutilles, gaspiller son énergie. Il dira que sa femme a tout inspecté hier soir et qu'elle a déclaré qu'elle n'était pas contente, mais que ça passait quand même. Une échappatoire, une issue de secours comme une autre. Ainsi pense Chaton de neuf heures pile à neuf heures cinq, neuf heures dix. Il en est même encore à ce stade-là à neuf et quart. Il appelle Helenka. Pour lui dire qu'il n'est toujours pas là, le contremaître. Il t'a peut-être appelée, toi ? C'est vrai qu'il n'a pas mon numéro. Non, ne le lui donne pas. N'essaye même pas de discuter avec lui. Ne réponds pas, s'il t'appelle. Je vais tout régler, j'en fais mon affaire. Mais plus facile à dire qu'à faire. D'autant plus que le contremaître n'a pas l'air d'arriver. Mais la colère, elle, gagne progressivement Chaton entre neuf heures seize et dix heures moins vingt, avec un paroxysme à la demie. Qu'est-ce qu'il s'imagine, ce connard ! Ce manager à la noix ! Il s'imagine peut-être qu'Helenka et lui vont l'attendre tout ce temps ? Et pourquoi pas Helenka toute seule, hein ? Elle qui a des tas d'affaires à régler, son bisness, elle devrait perdre son temps avec un contremaître ? Qui plus est alors qu'elle est une cliente qui paie ? Chaton brûle d'une haine de plus en plus grande, mais ensuite, vers dix heures, celle-ci retombe, se raffine, tiédit. Finalement, elle se cristallise. Attends un peu, je vais te montrer de quel bois je me chauffe. Il relit le bon de commande, il en vérifie les paragraphes. Calme et presque joyeux à présent, Chaton entend la sonnette d'entrée, il est dix heures moins cinq. Ha ! J'ai réussi à m'en sortir dans les temps, déclare le contremaître tout content de lui. Et votre femme, où elle est ? Elle est pas là ? Bon, eh bien on va régler ça avec vous. Alors voilà, tout est prêt, voici la facture. Il la lui donne. On va régler tout ça ensemble, bien sûr, on va tout régler ensemble, lui répond Chaton dans un sourire. Mais pas aujourd'hui. Comment ça ? Eh bien, il faut encore faire de petites retouches. Quelles retouches ? Vous savez, monsieur… (Chaton jette un œil sur la facture et sur le tampon qui y figure avec le nom du contremaître) monsieur, c'est ça, je ne me trompe pas, monsieur Adrian, pour moi, vous savez, ça pourrait aller. J'ai tout regardé de jour et pour moi, globalement, ça passe. Mais ma femme ! Ma femme, monsieur Adrian ! Elle était furieuse ! Elle est passée à neuf heures moins deux, elle a regardé et m'a dit que c'était un scandale, du travail bâclé, que ça n'allait pas du tout. Ils vont remettre de nouvelles fenêtres, qu'elle a dit, ou alors on changera d'entrepreneur, et tant pis pour l'acompte. Quelqu'un d'autre le fera comme il faut. J'ai eu du mal à la convaincre, monsieur Adrian, donne-leur une chance, que je lui ai dit, somme tout, c'est une bonne équipe, ils se sont appliqués, c'est à cause des délais, ils reviendront et arrangeront ça tranquillement. Vous avez eu de la chance de ne pas être arrivé plus tôt. Elle vous aurait montré… Elle a attendu jusqu'à neuf heures cinq et puis, elle est partie, elle vous serait passée dessus comme une locomotive si vous vous étiez trouvé sur son chemin. Vous ne la connaissez pas, elle n'a pas l'air comme ça, mais en réalité, monsieur Adrian, c'est un vrai typhon ! Elle a sa propre boîte, dans l'immobilier, des fois, elle passe de ces savons à ses employés que ça fait peine à voir. Et en plus, elle s'y connaît. Elle a fait des études de droit. Elle sait lire les contrats. Elle m'a tout de suite dit que vous n'étiez qu'un sous-traitant, que vous aviez un contrat avec un fabricant de fenêtres. C'est pas vrai, monsieur Adrian ? Et voilà ! Elle a ajouté que si quelque chose n'était pas fait comme il faut, eh bien, elle irait voir vos supérieurs et vous réglera votre compte tant et si bien que vous ne vous en tirerez pas sans dédommagements. Et c'est une femme rancunière, vous pouvez me croire ! Un jour, un type du bâtiment a dessiné un plan pour un agrandissement, l'aménagement d'un grenier pour l'un de nos clients, et quel-

que chose n'allait pas, eh bien, elle l'a traîné en justice, elle a présenté des expertises comme quoi ça se serait écroulé, on lui a retiré ses papiers et on la rayé de sa corporation. Elle a complètement détruit cet homme. Et elle a le bras long ! Pour l'instant, je prends votre défense, mais si elle venait à s'en prendre à vous, vous ne trouveriez plus de travail dans aucune entreprise valable de Varsovie. Elle listerait toutes les adresses et vous grillerait partout. Vous pourriez vous défendre, mais à quoi bon ? Pourquoi vous créer des problèmes ? Vous êtes de Płońsk, là-bas le travail se fait rare alors qu'ici, le marché est florissant. Pourquoi prendre des risques ? Mieux vaut faire son travail comme il faut, gagner sa vie et s'enrichir. En plus, si elle est satisfaite, elle pourra vous recommander à d'autres. Pour des fenêtres ou des travaux plus importants. Vous devez vous demander pourquoi nous faisons tout ça. Nous, ce genre d'appartements en location, on en a plusieurs. Et on en achètera d'autres bientôt. Pour nous, ça se fait comme ça… en un claquement de doigts. Moi, je ne m'occupe que de ça, je surveille les travaux, je recueille l'argent. C'est ma tâche de veiller sur tout ça. Et là, il ne s'agit que de quelques menues retouches. Oui, mais qu'importe si pour moi, tout est en ordre, lorsqu'elle n'est pas satisfaite ? Je la connais, monsieur Adrian, je vis avec elle depuis cinq ans et je sais maintenant qu'il vaut mieux abdiquer, faire à son idée et alors, tout va bien. Mieux vaut pour vous que vous ne la rencontriez plus. Parce que si elle revenait ici maintenant, oh là là ! Vous ne le voulez pas, moi, je ne le veux pas, cela vaut mieux pour nous deux de régler ça ensemble. Je m'arrangerai avec ma femme, vous m'aiderez juste un peu avec ces retouches et je vous couvrirai. Vous savez, monsieur Adrian, ce que je me suis pris pour ne pas vous avoir surveillé hier ? Alors voilà, concrètement, il y a deux choses : un, les coins ; deux, le remplissage. Il faut tout arracher et poser de nouveaux placoplâtres ? Pourquoi faire ? À moins qu'on ne puisse pas faire autrement… Aujourd'hui ou demain, quand vous voulez. Vous savez, avec moi, c'est cool, du moment qu'elle ne me casse pas la tête avec ça, dit Chaton.

Traduit par : Lydia Waleryszak

W.A.B.
Varsovie 2007
123 × 195 • 428 pages
cartonné
ISBN 978-83-7414-295-3
Droits de traduction : W.A.B.

Photo : Bianka Rolando

Ce recueil de nouvelles, par lequel Bianka Rolando signe ses débuts littéraires, fut fortement influencé tant par les origines de l'auteur que par sa formation. À travers les *Petites conversations en italien*, l'écrivain évoque la question de l'identité définie par quatre dimensions culturelles : la polonité, l'italianité, la peinture et la littérature.

Il est ici bien plus question des impressions de l'auteur que d'un récit autobiographique parce que B. Rolando parle très peu d'elle-même lorsqu'elle se réfère à des faits de sa vie. En réalité, ces faits comptent moins, dans ce livre, que la manière dont l'écrivain s'exprime, la manière dont elle se réfère à son bilinguisme et à son appartenance à deux cultures différentes, et la façon dont elle allie l'image à la parole. Chacun des onze textes qui composent ce recueil est inspiré d'un chef-d'œuvre de la peinture italienne et est étayé par une œuvre graphique et photographique. Les aspects visibles et interprétatifs sont ici étroitement liés.

Au final, on obtient une composition des plus originales et des plus intéressantes. Celle-ci propose une interprétation contemporaine des scènes représentées sur les différents tableaux évoqués et tente de transposer ces représentations à la mentalité d'aujourd'hui – celle des observateurs des œuvres picturales dans lesquelles ils retrouvent leurs propres problèmes. Rolando se positionne tantôt parmi ces observateurs tantôt parmi les figures représentées : non seulement elle leur « prête une oreille attentive », mais elle se livre également à une introspection.

Ces petites scènes chatoient en diverses nuances et proposent au lecteur de nombreuses pistes qu'il peut choisir de suivre. L'une d'elle est une pérégrination à travers des détails des tableaux, une autre est une promenade culturelle permettant de se familiariser avec les motifs bibliques, une autre encore incite le lecteur à rechercher le jeu verbal introduit par l'auteur. Ce jeu constitue, en quelque sorte, un reflet du processus d'apprentissage de la langue et de la découverte de ses richesses à travers des comptines, des proverbes et des chansons brillamment tissés dans la trame de la narration.

Rolando ne s'intéresse pas aux différences, mais aux points communs : aux symboles universels et au tronc culturel que partagent les Européens. Les *Petites conversations en italien* constituent la preuve parfaite que, bien que la barrière linguistique existe, il reste encore d'autres domaines permettant la compréhension mutuelle : les gestes, l'expression du visage ou encore l'intonation.

Marta Mizuro

Bianka Rolando (1979), est polonaise d'origine italienne. Dessinatrice de profession, elle est également enseignante à l'académie des Beaux-Arts de Varsovie.

Le remorqueur

Marta, qui fleure le détergent (c'est dû à une prédilection innée pour le nettoyage des salles de bains), se rend chez sa sœur Maria. Elle revêt sa pèlerine grise. Aujourd'hui, elle porte une robe bleue.

Rends cette poupée à ta sœur, ne lui tire pas les cheveux. C'est toujours la même chose, ce n'est jamais de sa faute parce qu'elle est la plus jeune.

Marta a acheté à crédit un petit studio qui demeure vide. Pour l'instant, il n'y a pour seul meuble qu'un lit soldé de chez Ikea. Elle vit seule. Ses cuisses sont soudées, ses seins ne remplissent son soutien-gorge que d'un point de vue formel.

Elle déteste sa sœur. Elles ne sont jamais allées faire les magasins ensemble pour s'acheter un sac à main ou d'affreuses ballerines à pois bon marché.

Petite, Maria mordait toujours sa sœur. C'est elle la première qui a commencé. C'est pas vrai, c'est elle. Elles ne se ressemblaient pas, même si certains membres de la famille s'amusaient à dire que toutes deux étaient rondes comme des petits pains.

Leur regretté père, qui allait pêcher dans un étang minuscule (il n'a jamais attrapé un seul poisson), parlait de ses filles comme de majestueux navires. La sclérose... C'étaient de belles métaphores, toutes simples.

Deux voiliers, aux dimensions très avoisinantes, peuvent réagir avec un certain décalage à une manœuvre de gouvernail. Ils peuvent ne pas avoir la même ardeur. Leurs propriétés peuvent varier – en fonction de la force du vent et de la hauteur des vagues.

Maria recevait toujours de plus beaux cadeaux (une Barbie Hawaï et son cheval qui gratifiait tout le monde de son regard concupiscent). Elle était gâtée et appréciée de tous, cette grosse baleine. Cette petite Blanche-Neige. Les deux faisaient la paire. Ses dents étaient toujours noires de chocolat. Rends-lui ceci, rends-lui cela.

Marta se rend chez sa sœur dans un autobus bondé. Un tas de gens y monte à chaque arrêt. À chaque arrêt, c'est la super cohue. Elle arrive au terminus. L'appartement de sa sœur n'est plus très loin, à présent. Elle croque un bonbon à la menthe pour se rafraîchir l'haleine. Aujourd'hui, elle a l'intention de lui parler, peut-être même de se disputer.

Maria lui ouvre la porte. Son appartement est privé d'électricité (des factures impayées de mars et d'avril). Elle est assise dans la pénombre et se démêle les cheveux.

Pourquoi t'a-t-on coupé l'électricité ? Pourquoi es-tu au chômage ? Tu es complètement irresponsable comme toujours. Tu penses compter éternellement sur mon aide ? Leurs mains s'agitent. Elles ne vont pas se battre comme deux fillettes dans la cour de l'école. Il s'agit juste de navigation manuelle. La main gauche vers le bas, la droite montre du doigt. La droite montre du doigt, la gauche est dirigée vers le bas. Voilà le règlement complet en vigueur sur les voies de navigation intérieures complété par les arrêtés des inspecteurs de la navigation fluviale de Gênes en cas de conflit familial local.

Tu n'es pas ma sœur. Quand je regarde dans un miroir, je vois ma sœur, pas ici. Ici, je ne vois qu'une marionnette obèse qui porte des culottes en coton depuis son enfance. Je suis sûre que tu en portes encore une comme ça aujourd'hui. T'es obligée d'être toujours aussi foutument prévenante ? T'es toujours en train de me reprocher d'avoir reçu plus que toi. Tu te rappelles comme tu me faisais mal en me tapant dessus ? Tu m'as cassé ma Barbie Hawaï en lui arrachant la tête et en lui mordant les doigts des mains. T'es la nuit et moi, le jour.

La météo d'aujourd'hui. La nuit sera bien plus fraîche que la journée. Possibilité d'orages avec averses de larmes.

Je me sens complètement seule. Je me parle à moi-même. Nous ne nous sommes jamais entraidées. Lorsque nos parents sont morts, tu as cessé de t'intéresser à moi. Je voulais tellement que nous allions faire les magasins ensemble. Nous nous serions acheté des sacs à mains rigolos et ces affreuses ballerines à pois bon marché.

Je n'arrive vraiment pas à m'en sortir. J'ai besoin de toi : un grand voilier a vraiment du mal à se dégager seul des bas-fonds. La plupart du temps, c'est dû à des circonstances malheureuses. Si l'on en vient à une situation si grave, il faut appeler à l'aide un remorqueur ou un navire de secours.

Traduit par : Lydia Waleryszak

Sic!
Varsovie 2007
135 × 205 • 104 pages
broché
ISBN 978-83-60457-27-6
Droits de traduction : Sic!

Retour à la table des matières

Wojciech Tochman

LE CHIEN ENRAGÉ

Photo : Elżbieta Lempp

Le livre se compose de neuf textes. Tous parlent de vies bouleversées d'une façon dramatique. En apparence, ce sont des faits divers : plusieurs lycéens en pèlerinage pour Częstochowa périssent dans un autobus en feu ; personne ne tente de les secourir. Sur l'obélisque dressé en souvenir des victimes, le nom du chauffeur, mort également au cours de la tragédie, manque. Alina P. rend public que, dans son enfance, elle a été agressée sexuellement pas un prêtre et, dès lors, elle se voit repoussée par son village. Un homme adulte atteint du syndrome de la Tourette, se sent enfermé dans la cage de sa maladie tout comme le sont ses parents qui prennent soin de lui. Une mère qui a perdu sa fille dans des circonstances non élucidées (sa fillette n'est pas rentrée de l'école après une fête), subit l'ostracisme de sa communauté. Jan, parce qu'amnésique, est traité en esclave par ses divers employeurs des années durant. Un jeune homme qui souffre de troubles émotifs depuis l'enfance, passe à l'acte d'un suicide planifié de longue date. Un prêtre homosexuel, porteur du Sida, ne prononce pas le prêche au cours duquel il s'apprêtait à avouer son secret à ses paroissiens…

Plutôt que de voir ces individus juste comme éprouvés tragiquement par le destin, nous pouvons nous intéresser à leur relation à la société. En effet, le livre de Tochman traite de l'empreinte de celle-ci comme d'un problème social. Une empreinte qui n'existe que dans cette relation. Elle n'a rien à voir avec les particularités d'un individu mais correspond aux attitudes d'une communauté à son égard. Dès lors, *Le Chien enragé* se présente comme un recueil de reportages sur la manière dont la société polonaise gère les problèmes modernes et contemporains à la charnière des XXe et XXIe siècles.

Le livre de Tochman est l'un des témoignages les plus dramatiques de la confrontation des réalités du monde moderne récent (nouvelles maladies, nouveaux problèmes) avec la conscience sociale incapable de reconnaître ses nouvelles obligations (ou qui refuse de les reconnaître). Dans cette société, les traditions majeures qui découlent du catholicisme et de la modernisation, agissent exclusivement comme des mécanismes oppressifs. Normalité étriquée, réactions fallacieuses et frileuses, carence de modes d'expressions admis par l'usage pour exprimer la peur… Voilà pourquoi l'auteur envisage qu'il faut quelqu'un qui sache mordre. Le reporter serait-il un chien enragé ?

Przemysław Czapliński

Wojciech Tochman (1969), reporter, écrivain, auteur de quatre livres traduit en de nombreuses langues

Les policiers avaient interrogé une demi-centaine de témoins. La grand-mère et le grand-père d'Ania, ses copines et ses copains, leurs parents, la maire du village, certains voisins, l'instituteur qui s'était occupé des enfants à la surboum.

Ils n'ont pas interrogé toutes les personnes qui étaient au courant de la petite fête. Celles-ci n'étaient pas nombreuses. Il n'y avait pas eu d'affiches, pas d'annonce faite à la messe, seuls les élèves avaient le droit de s'y rendre. Outre les enfants et leurs parents, seul le directeur de l'école et les instituteurs étaient informés. A l'époque, il ne leur fut pas demandé où ils étaient et ce qu'ils faisaient. Non pas qu'il faille soupçonner quelqu'un, mais pour qu'après des années, le reproche d'une enquête bâclée ne vienne.

L'école se trouve près d'une route couverte de macadam, mais une route secondaire. Loin de la nationale. La personne venue là en voiture Fiat beige, devait s'y trouver intentionnellement. Elle devait savoir que les enfants allaient rentrer chez eux de nuit et connaître l'heure à laquelle ils le feraient. Elle devait savoir par où les enfants passeraient : ceux en groupe qui suivraient la route, ceux qui prendraient seuls par les étangs.

Si une Fiat beige, celle avec des stores noirs, attendait Ania, il fallait demander au procureur ce qu'il pensait de l'interrogatoire du conducteur arrêté au lendemain de la disparition dans la petite ville voisine. Le chauffeur avait dit qu'il n'avait pas kidnappé la petite fille. […]

Par le dossier on apprend que les policiers ont vérifié les autres Fiat beiges immatriculées dans l'ancienne voïvodie de Bielsko. Ils avaient probablement retrouvé tous les propriétaires de ces voitures. A tous, ils avaient demandé s'ils s'étaient rendus à Simoradz ce soir-là et s'ils avaient kidnappé la petite Ania de dix ans.

Il fallait demander au procureur ce qu'il pensait de ce travail des policiers.

Il fallait demander pourquoi les voitures Lada beiges n'avaient pas été vérifiées. Madame la maire n'était pas certaine d'avoir vu une Fiat ou une Lada.

Il fallait demander pourquoi les uns avaient vu une Fiat ou une Lada alors que d'autres parlaient d'une petite Fiat rouge, d'autres encore affirmaient qu'il n'y avait aucune voiture alors qu'ils étaient passés une minute avant Ania. L'inspection de l'endroit d'où la voiture aurait démarré avec un crissement de pneus n'avait pas permis de trouver de traces tant sur le gravier que sur le macadam. L'inspection avait eu lieu le lendemain, en plein jour. Dans le dossier, il était noté avec précision qu'il n'y avait pas de neige, pas de pluie, qu'il n'avait pas plu depuis la veille, un léger vent soufflait, il faisait trois degrés. Les traces d'un démarrage brutal auraient dû rester. Il n'y en avait pas.

Il fallait demander pourquoi les élèves de l'école primaire n'avaient dit à personne que la semaine avant, elles avaient été ennuyées par des inconnus. Elles ne l'ont dit qu'une fois que se répandit au village la nouvelle que madame la maire aurait vu une Fiat beige.

Il fallait demander pourquoi madame la maire, quand elle avait entendu le cri poussé par l'enfant dans la voiture au démarrage si brutal, était rentrée chez elle d'un pas tranquille pour regarder un film télévisé de deux heures.

Il fallait demander s'il y avait vraiment eu une voiture au bord de l'étang.

Krystyna Jałowiczor se pose cette question. Elle y répond : si ce soir-là il n'y avait aucune voiture étrangère, cela signifie que quelqu'un du village a fait du mal à Ania.

– Arrête, lui dit sa belle-mère. Ici les gens sont des gens bien, il n'y a pas de méchants. Toi, tu n'es pas d'ici, tu ne sais pas qu'il ne s'est jamais rien passé de mal chez nous. Parfois, Dieu éprouve les hommes par un mauvais destin, il les punit pour leurs péchés. Il faut prier, tu ne dois pas bien prier. Il ne faut pas te révolter.

Krystyna Jałowiczor ne se révolte pas. Elle n'est pas du village, elle y connaît peu de gens. Elle a emménagé avec sa famille à Simoradz après la disparition d'Ania. En tant que mère, elle a décidé d'y attendre sa fille. Ou la pire des nouvelles qui serait toujours mieux que de ne pas savoir.

Ils s'étaient installés chez sa belle-mère, elle leur avait donné un bout de terrain, ils y avaient construit une petite maison. Les deux femmes voient chacune la fenêtre de l'autre, et aucune des deux n'aime cela.

Elle ne demande pas à sa belle-mère pourquoi elle n'est pas allée chercher Ania ce soir-là. La belle-mère n'a jamais

dit à sa bru qu'elle souffre, elle aussi ; l'enfant lui manque, elle culpabilise.

Krystyna Jałowiczor ne demande pas à son mari pourquoi il n'a jamais adressé de reproches à sa mère, pas un mot, pas l'ombre d'un ressentiment. Elle parle peu avec son mari, d'ailleurs. Lui aussi ouvre rarement la bouche.

Elle ne demande pas pourquoi, après la disparition d'Ania, personne de l'école n'est jamais venu la voir, ne lui a parlé. Ni le directeur de l'époque (Stanisław Trzciński), ni le professeur responsable de la classe (Janina Kajzer), ni le maître chargé de surveiller les enfants ce soir-là et qui est devenu le nouveau directeur depuis un an (Krzysztof Błaszczak).

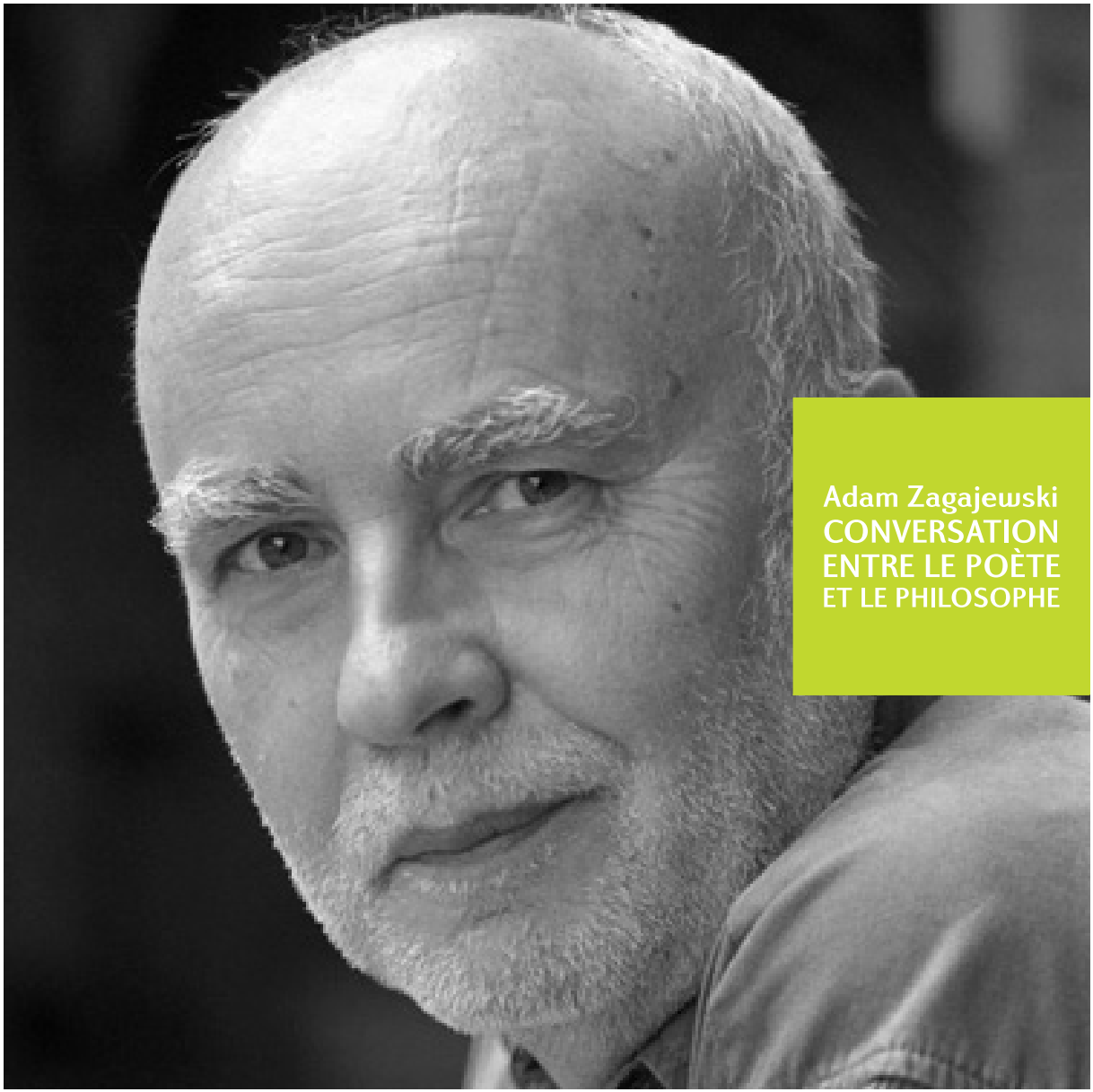
– Je n'y ai pas pensé, dit aujourd'hui le nouveau directeur. Je ne m'en sentais pas la force alors.

Au village, les gens ne se sentent toujours pas la force d'aller voir la mère de la fillette disparue huit ans plus tôt pour prendre un thé avec elle. La soutenir, parler avec elle ne serait-ce que de la pluie et du beau temps. Ou juste rester avec elle, une heure, en silence, finir de boire le thé et sortir. C'est important, une personne en souffrance en a besoin. Nul ne sait si Krystyna Jałowiczor le souhaite. Elle ne se promène guère dans le village, il n'y a pas beaucoup d'occasions pour lui parler. Les gens se connaissent pour avoir joué ensemble dans la cour, à l'école. Elle, elle est une inconnue. Elle ne se laisse pas connaître. Elle n'est jamais allée aux conseils de parents pour son fils, elle ne voulait pas entrer dans l'établissement. Elle envoyait son mari. Chaque jour, elle va travailler à Bielsko où elle dessine, image par image, des films animés pour les enfants. Elle rentre en car à Simoradz, les yeux rivés sur la fenêtre comme si elle voulait éviter qu'on lui parle.

Elle ne fréquente pas l'église. Elle a peur de se trouver assise à côté de l'assassin. De le saluer en signe de paix, de lui serrer la main.

Traduit par : Maryla Laurent

Znak
Cracovie 2007
124 × 195 • 163 pages
broché
ISBN 978-83-240-0887-2
Droits de traduction : Znak



Adam Zagajewski
CONVERSATION ENTRE LE POÈTE ET LE PHILOSOPHE

Photo : Danuta Węgiel

Dans son dernier recueil d'essais, Adam Zagajewski évoque la nature de l'écriture, les liens de la littérature avec la philosophie et l'histoire, parle de lui-même et d'autres, de Miłosz et de Herbert, de Gombrowicz et de Cioran, de Màrai et de Kertész. Le titre, *Conversation entre le poète et le philosophe*, est tiré d'un article sur la correspondance de Zbigniew Herbert et Henryk Elzenberg. « Ce titre convient à la perfection à l'ensemble du livre, s'enthousiasme une critique, car le ton de chacun des textes est celui de la conversation. L'auteur nous fait part de ses lectures et de ses réflexions, nous raconte ses étonnements, sa mélancolie. Le sujet de cette conversation, ce sont des considérations sur l'écriture et, surtout, sur la poésie. » Zagajewski s'intéresse à la poésie, « [qui] en dépit des catastrophes, a consigné et ce faisant soutenu, formé, produit la continuité de notre vie spirituelle, cette contemplation ininterrompue que nous ont léguée les générations passées, qui domine dans l'expérience du Beau et du Mal, du Temps et du Bien, de la transcendance ou, pour certains, du néant ; une méditation qui est comme une forme de service d'urgences sans lequel la nature humaine, sous la forme que nous lui connaissons, n'aurait pu subir qu'un sérieux préjudice. »

« Je ne sais pas quelle place Adam Zagajewski occupera plus tard dans la culture polonaise, écrit Irena Grudzińska-Gross. Bien que ce poète et écrivain, polyglotte et érudit, soit issu du cœur même de la tradition littéraire polonaise et européenne, aucune formule ne convient à sa définition. Ses poèmes parlent de musique et de philosophie, d'autres poètes, d'architecture et d'art, mais on ne peut pas dire qu'il s'agisse là de poésie classique, coupée de la réalité. Bien au contraire, cette poésie aborde le quotidien, les gens la lisent dans des moments de frayeur. Sans être une poésie consolatrice, elle apporte l'apaisement, disait Susan Sontag. Le Zagajewski poète n'a en lui ni colère ni obsession, ce qui ne l'empêche pas d'être ferme et résolu. Le lire n'est pas un combat, mais une forme de conversation qui rend dépendant. »

Adam Zagajewski (1945), poète, prosateur, essayiste, lauréat de nombreux prix littéraires prestigieux, est traduit dans de nombreuses langues.

Ecrire sur ordinateur change-t-il quelque chose ? Ecrire à la plume d'oie, au stylo à encre, au crayon… Les premières machines à écrire, ces énormes dinosaures noirs ornés d'inscriptions dorées, qui décorent aujourd'hui restaurants et bureaux de banque. Ma découverte de la machine à écrire : mon père, ingénieur et professeur dans une école polytechnique, utilisait beaucoup sa machine. Parfois, quand il avait un manuel ou un ouvrage (sur des sujets techniques) en cours, il demandait son aide à maman, qui recopiait laborieusement des textes auxquels elle ne comprenait rien. J'aimais la regarder alors – avec ses lunettes, son air concentré, elle n'était plus la même, elle devenait une autre. Mon père inscrivait au crayon les modèles mathématiques compliqués comme des formules ADN.

Je pense qu'il y a d'un côté les écrivains qui aiment leur écriture, de l'autre ceux qui la détestent (il y a aussi ceux qui ont une belle écriture et ceux qui en ont une laide, mais ces deux ensembles ne se recouvrent pas entièrement). Moi, en tout cas, je n'ai jamais aimé la mienne. Cela a pour conséquence, à moins que ce ne soit l'inverse – je ne sais pas ce qui est la cause et ce qui est l'effet –, qu'écrire, couvrir du papier de pleins et de déliés bleus ou noirs n'a jamais été ma tasse de thé. Noircir du papier, comme disent les Français et comme aimait aussi à dire Jerzy Stempowski, le grand essayiste, ne m'a jamais procuré aucune volupté. La découverte de la machine à écrire de mon père a été pour moi un événement historique. Mon père avait accepté que je m'exerce de temps en temps sur sa machine. Au début, j'étais très maladroit, j'ai tapé d'abord d'un doigt, puis de deux. Souvent les bras métalliques des touches se prenaient les uns dans les autres, se bloquaient, je devais les dégager de ces petites catastrophes. La machine à écrire m'apparaissait malgré tout comme une formidable réalisation technique : son système de leviers, de roues dentées, et peut-être surtout son rouleau recouvert d'une substance noire lisse dont la nature était de recevoir avec passivité et souplesse la frappe des touches, ce rouleau qui tournait docilement, contraignant à la même docilité la feuille de papier – tout cela suscitait chez moi une très grande admiration. Voilà à quoi était parvenue l'humanité dans le cortège des découvertes mécaniques qui s'étaient lentement accumulées au fil des siècles. La fin du XIXe siècle avait enfin vu naître ce merveilleux engin. Le claquement sec des touches sur le rouleau faisait partie des bruits nobles et rythmés. Je demeure convaincu, même si rien ne semble confirmer cette conviction, que la machine à écrire est un appareil plus compliqué qu'un ordinateur. Son comportement irréprochable… Le bruit de la sonnette quand on arrivait à la marge – comme si on allait en traîneau pendant l'hiver. Les leviers chromés, brillants… L'odeur délicate de l'huile de graissage… Il n'y avait qu'une chose qui me dérangeait : les touches qu'il fallait constamment nettoyer parce que la poussière collait à l'encre noire.

Une fois maîtrisé l'art d'écrire à la machine, tant bien que mal, j'ai fait une nouvelle découverte : j'avais devant moi non pas les caractères anémiques et sinueux de mon écriture malhabile, mais des lettres égales, rondes ou pointues, disposées dans un ordre parfait, qui n'empiétaient pas les unes sur les autres, qui se tenaient à égale distance comme les soldats de la garde d'honneur d'un petit pays. Ces lettres que j'aimais toutes étaient un chef-d'œuvre graphique ; c'était déjà presque un livre, un imprimé. La machine à écrire jetait ainsi un pont entre l'âme et le monde extérieur, entre le plus intime et le public, et elle le faisait instantanément, sur-le-champ, sans l'intermédiaire des rédacteurs, des maisons d'édition, des agents littéraires.

L'ordinateur construit-il ce même pont ? Oui, bien sûr. Mais au début, paradoxalement, le fait que l'ordinateur n'émette aucun bruit me contrariait. Alors que c'était ce que bénissaient les gens qui travaillaient la nuit. Un de mes amis avait dû passer très tôt à l'ordinateur à cause de ses voisins, dans son immeuble parisien, qui protestaient contre ce tapage nocturne. Il les empêchait de dormir.

Le bruit de la machine à écrire annonçait à tout notre entourage qu'il se passait un événement important, que l'énergie de notre vie intérieure se libérait pour se matérialiser sur le papier blanc. La canonnade des touches frappant le papier était des salves de triomphe, elles retentissaient presque comme des feux d'artifice saluant la naissance d'une nouvelle phrase (car j'écrivais souvent directement à la machine,

même mes poèmes – je notais juste la première version au stylo, au crayon ou au stylo à bille). Et même si je me sers maintenant d'un ordinateur, je procède toujours de la même façon : les premiers jets naissent dans un carnet ou sur une feuille, je ne les recopie sur l'écran qu'après. Or l'ordinateur, avec une discrétion qui lui est propre, est silencieux, ou presque silencieux. Nous entendons le bruit délicat du clavier, mais seulement quand il appartient à quelqu'un d'autre. A la bibliothèque ou dans un café tranquille (s'il existe encore des cafés tranquilles), nous sommes agacés par l'alphabet Morse du clavier des autres, pas par le nôtre. Le nôtre ne nous dérange jamais. Pas plus que nous n'étions auparavant dérangés par la musique de marche militaire de notre Remington ou notre Olivetti… Pour en revenir à la méthodologie de mon écriture : généralement – ce n'est vrai que pour la prose, les essais –, je travaille directement sur ordinateur. Même si je me sers presque toujours aussi des notes que je griffonne dans l'un de ces petits cahiers sans lesquels je ne sors jamais de chez moi. Les mots que j'écris en ce moment même apparaissent sur l'écran bleu blanc de mon iBook.

Est-ce que cela change quelque chose ? Est-ce que le fait d'utiliser un ordinateur et non pas une plume d'oie modifie la nature de notre écriture ? Pour quelqu'un qui a dans sa jeunesse éprouvé de l'amour pour une machine à écrire, cela change certainement beaucoup moins de choses que pour ceux qui ont commencé en écrivant à la main, au stylo. On considère en général que l'invention de l'ordinateur a entraîné une augmentation peu bénéfique de la production littéraire, la prolixité, une trop grande facilité d'écriture. Est-ce vrai ? D'après ce que j'ai pu observer, mais peut-être que j'ai tort, en ce qui me concerne, ce n'est pas le cas. Les jours ou les semaines où je reste sans pouvoir écrire quoi que ce soit, sont aussi muets maintenant que j'aie mon portable que lorsque j'avais sur mon bureau ma machine à écrire avec, à côté, un stylo à encre, un stylo à bille, un crayon et un carnet. Les jours bons ou excellents ne sont pas devenus plus merveilleux. Les jours moyens sont aussi médiocres qu'autrefois. Les choses ont peu changé.

L'esprit humain, invisible, délicat et invincible à la fois, doit travailler avec des matériaux et des techniques différents, et il se débrouille très bien avec leur évolution permanente. S'il se débrouille avec notre corps si décevant, avec nos doigts, avec la vieillesse et la maladie, avec les rhumatismes et les névroses ; qu'il s'endort le soir et se réveille le matin, et dans son sommeil voyage on ne sait où, pourquoi aurait-il peur de l'ordinateur ?

Traduit par : Laurence Dyèvre

Zeszyty Literackie
Varsovie 2007
210 × 135 • 145 pages
broché
ISBN 978-83-60046-85-2
Contact : Zeszyty Literackie

Marek Bieńczyk
LA TRANSPARENCE

Photo : Elżbieta Lempp

Marek Bieńczyk (1956), prosateur, essayiste, historien de la littérature, traducteur de littérature française

Quel lien peut-il y avoir entre la poésie, l'architecture et la conception du pouvoir au cours des deux siècles précédents ? La transparence, répond Marek Bieńczyk. Les deux cents ans d'histoire de la modernité dont l'auteur dresse le bilan et prend congé, doivent leur dynamisme au projet de rendre le monde visible. Mais d'où vient cette idée moderne de transparence alors que la modernité est finie ?

La réponse à cette question est l'un des thèmes les plus intéressants du livre de Bieńczyk. L'auteur cherche à convaincre le lecteur que la transparence, qui est aujourd'hui la seule et unique idéologie acceptée par tous, est l'héritière illégitime de la modernité. La modernisation, en effet, aspirait à établir un contrôle total de la société pour parvenir à son organisation parfaite. Or, la transparence d'aujourd'hui est un étrange bouclier qui protège l'imperfection de nos institutions. Les parlements siègent sous l'œil des caméras, les grandes corporations dévoilent les mécanismes de leur fonctionnement, les entreprises de production nous laissent observer les étapes de fabrication de leurs produits, du produit de base au produit fini en vente dans les magasins. Dans aucun de ces cas, la transparence n'est une invitation à améliorer des règles ni non plus la promesse que la transparence permettra d'amender, par exemple, le fonctionnement du gouvernement ou la transformation des animaux en aliments. Au contraire : l'imperfection des affaires exposées à la vue du public se voit agréée. La transparence n'est donc qu'un bouclier transparent qui protège le statu quo du monde d'aujourd'hui.

Mais Marek Bieńczyk ne se contente pas de raconter les changements survenus dans la pensée politique. Son livre raconte aussi l'histoire de la transparence dans la poésie européenne et dans l'architecture, et aussi la manière dont cette idée a été reprise dans l'organisation de l'espace urbain. Autre chose encore : si l'on se laisse tenter par les classifications, le livre de Bieńczyk est un essai existentiel, soit une littérature où l'expérience personnelle de l'auteur est un des éléments qui composent le récit et un argument de son raisonnement. Bieńczyk introduit dans sa narration des souvenirs d'événements vécus (ou imaginaires). Le poète qu'il est aspire toujours à la phrase unique, transparente, qui renfermerait tout et serait en même temps immatérielle. Cependant, il termine par une déclaration d'amour en constatant que cette phrase rêvée est incarnée par la femme qu'il aime.

Przemysław Czapliński

Il y avait longtemps que j'avais envie d'écrire ne serait-ce que deux ou trois pages sur la transparence, des années. La transparence, me disais-je, m'interpelle, elle s'enfonce en moi comme une sonde, elle est mienne. Dans les villes que je ne connaissais pas, je choisissais toujours pour déjeuner des restaurants panoramiques ; le soir, je stationnais devant les vitrines éclairées. Mes amis ont commencé à se moquer de moi, ils m'achetaient des boules de verre, j'en ai toute une collection. Le verre était chez moi une marotte, j'entrais dans des magasins d'animaux pour contempler les aquariums, je retournais visiter les musées où les pièces étaient exposées derrière un vitrage blindé (à Bolzano, ce très étrange homme des neiges gelé, Ötzi, notre ancêtre retrouvé dans un glacier avec un carquois rempli de flèches) ; Lénine et Mao Zedong dans leurs cercueils de verre, j'ai préféré les oublier. Quel qu'ait été le texte sur lequel je travaillais, à mon insu les significations concrètes s'y raréfiaient, les mots échappaient à leur sens, les métaphores perdaient leur idée, tout aspirait implacablement à l'abstraction ; le blanc perçait sous les phrases. C'est drôle, mais j'aimais les bouillons clairs, les plats en gelée, le poisson ou la viande à la gelée, les aspics et autres chauds-froids. Chez moi, j'accrochais aux murs des reproductions d'Edward Hopper, elles brillaient derrière leur verre comme ces tableaux religieux de pacotille qu'on peut acheter dans les kermesses.

J'aimais Hopper comme d'autres aiment les souvenirs. J'ai vécu cela un jour, c'était comme ça. Dans mes fantasmes et mes poèmes je devenais le héros de ses tableaux, j'étais tour à tour ce type dans une véranda vitrée, qui contemple l'horizon sans fin ; cet autre client d'un café, qui regarde la rue déserte par la fenêtre. Parfois, j'impliquais Olga dans mes fantasmes ; quand je lui en parlais, elle se fâchait, alors je me taisais vite. Bien sûr (je me l'imaginais), nous étions surtout les *Faucons de la nuit*, des oiseaux des ténèbres, des noctambules, des phalènes à la tombée de la nuit, lorsque nous restions dans des bars vitrés qui à minuit se vidaient comme les nids à la fin du printemps ; nous sirotions des drinks aux noms américains, des Bronx, des Manhattan ; au dernier whisky, nous étions seuls, plongés dans un silence solennel après la vie qui s'était envolée du bar. Il nous gonflait comme à l'hélium ; nous nous élevions légèrement au-dessus du sol, au-dessus de nous-mêmes, gardiens ailés de la planète, émissaires de la planète dans la nuit cosmique. Nous nous sentions libres et sans attache ; la communauté que nous formions, Olga et moi, pouvait durer quelque part au-dessus de la ville, ne pas mourir dans ses murs, mais elle était condamnée à errer dans les avenues du ciel, les champs au bord de la Vistule, les parcs de quartier… On voyait les *Nighthawks*, le tableau le plus connu d'Edward Hopper, partout : sur des couvertures de livre, sur des cartes postales et même sur des sacs en plastique sur lesquels, sous des traits anonymes, James Dean et Marlon Brando, parfois Marilyn Monroe, contemplaient leur solitude avec un air hébété. Cela me troublait un peu et m'agaçait, mon imagination, mon rêve, notre photo de nous préférée se trouvaient reproduits et diffusés avec tant de banalité sur du stratifié brillant, devenus, tels la pochette d'Abbey Road ou la photo de la tour Chrysler, des puzzles Gelini qu'on pouvait trouver dans tous les supermarchés, développés dans des histoires inspirées par le tableau de Hopper, qui poussaient comme des champignons de couche. Il y en avait beaucoup, un peu trop, « mon » tableau apparaissait trop souvent sur les couvertures des livres et les calendriers distribués comme suppléments gratuits avec des journaux que de toute façon les gens n'avaient plus envie d'acheter, mais j'acceptais aussi cette fascination générale : si elle renfermait une aspiration inexprimable des gens, si elle parlait d'une matrice des rêves qui leur était commune à tous, elle prenait de l'importance. Même banalisée et stéréotypée, elle parlait d'une soif qui comme la faim pouvait toucher tout le monde. J'existais donc (je me l'imaginais) pour que la responsabilité en repose sur mes épaules, pour que je l'étudie au nom de tous devant un verre, devant un drink où des glaçons tintaient les soirs de juillet, devant un grog (qu'est-ce donc qu'un grog, que diable ?), quand le froid déposait de la buée sur les fenêtres, la faisait jaillir de la bouche des passants comme une *fumata bianca* pour une nouvelle religion hivernale.

Je connaissais les déclamations des autres. Tant de voix tremblantes ont essayé de faire reposer le tableau de Hopper sur les frêles épaules d'un poème, de faire rouler sur elles sa boule fragile. Elles sombraient dans les clairs-obscurs de

cette nuit, arrêtaient vite de retentir, laissant des mots isolés comme des traces de regards. « Le parfum de gardénia bon marché » que Sue Standing a senti sur le cou de la femme en robe rouge ; « les patrons de la vie » que Samuel Yellen a vus dans le trio de clients ; la nouvelle de la dernière victoire des alliés qu'Ira Sadoff a entendue, diffusée par une radio qu'on ne voit pas sur le tableau ; des bribes de conversations menées au bar, sur la guerre, sur Hemingway et sur les Fitzgerald, qui sont parvenues aux oreilles de Susan Ludvigson alors qu'elle écrivait un poème dans lequel elle énumère des détails prosaïques de la façon si caractéristique de la poésie américaine : un café qui refroidit, quatre salières sur le comptoir, la voiture certainement garée à proximité, ah, et puis, là, au bar, ce sont ses parents, en train de se quereller à propos de *l'American Dream*… Tous ces poèmes, et même des romans entiers (français, anglais) inspirés par les *Faucons de la nuit*, emportés sur leurs ailes, avaient la même petitesse émouvante que la Terre vue de la Lune ; quelqu'un regardait de l'intérieur du tableau le café Phillies, sa forme transparente, et tâchait de s'en assimiler la scène ; ensuite, il disait, murmurait quelque chose, racontait sa petite vie personnelle, sa danse de phalène devant la lumière jaune du café. Il regardait ; la lumière de l'autre côté de la vitre, douce Méduse, captait son attention, elle lui faisait perdre le regard comme on peut faire perdre la raison ; la vitre coupait les mots du moi, ils glissaient de l'autre côté et disparaissaient dans l'obscurité.

Nous sentions le poids de ces regards concentrés autour depuis des années, et les yeux d'Olga (je me l'imaginais) devenaient par moments si graves, d'une profondeur si abyssale, que je n'arrivais pas à en atteindre le bord. Elle cherchait tout le monde des yeux, comme postée tout en haut d'un mât, en haut de la grande hune, pendant que j'étais encore dévoré par la tentation d'une longue narration. Elle a tout de suite vu davantage, sans doute le silence majestueux de la nuit des temps, l'immobilité des corps figés sur leurs tabourets comme des statues de l'île de Pâques et cette baie vitrée tout autour comme la membrane originelle sous la protection de laquelle l'homme s'est formé mais n'a pas décidé de vivre et s'est figé aussitôt dans une éternelle velléité hébétée, inutile, entretenue par des verres de méchant bourbon. Pendant ce temps, je cherchais encore des identifications à leurs destins, à la solitude de l'un, à la conversation des autres (sur le fait qu'on ne pouvait pas compter sur Harold, que les Rangers ne gagneraient jamais le championnat), aux réflexions du barman sur cette énième pénible journée qui venait de passer, à ce New York nocturne du début du printemps 1942, où l'attente des événements suivant l'attaque de Pearl Harbour vidait les rues, ciselait encore davantage la profondeur de la nuit, raidissait l'air dans le café Phillies au point que les gestes se figeaient sur quelques centimètres et que la solitude des trois clients soulignait la tristesse des corps devant une force supérieure, devant la grande imminence de la guerre.

Traduit par : Laurence Dyèvre

Znak
Cracovie 2007
124 × 195 • 260 pages
broché
ISBN 978-83-240-0838-4
Droits de traduction : Znak

Agnieszka Taborska

LES CONJURÉS DE L'IMAGINATION. LE SURRÉALISME

Photo : Sylwia Biernacka

Les essais rassemblés dans *Les conjurés de l'imagination* n'ont pas pour but de faire un bilan du surréalisme aujourd'hui, même s'ils sont nés de ce besoin. Taborska montre que l'extravagance des surréalistes a beau être connue depuis longtemps, cela vaut la peine de rappeler que la multiplicité de leurs champs de vision n'est pas apparue du jour au lendemain. C'est le point sur lequel son livre met l'accent.

L'auteur aborde l'histoire du mouvement en commentant à l'occasion certains « Thèmes » appartenant au répertoire sacré des surréalistes et en brossant les « Silhouettes » de quelques auteurs. En aucun cas, il n'est question de couvrir l'ensemble des problèmes ou des personnalités. L'auteur les sélectionne non pas comme un chercheur objectif visant à épuiser le thème, mais comme une passionnée mettant l'accent sur ce qui l'a fascinée dans le surréalisme. Elle évoque notamment ses contacts personnels avec trois artistes : Leonora Carrington, Gisèle Prassinos et Roland Topor. A eux seuls, ces chapitres ont une valeur unique. L'auteur a par ailleurs connu l'œuvre de ces trois artistes à un autre niveau : en tant que traductrice, et ce contact intime trouve un écho dans *Les conjurés de l'imagination*.

Dans la partie « Thèmes », l'auteur aborde des problèmes tels que la manière dont les surréalistes appréhendent le suicide, l'amour ou la folie, mais aussi le mythe, la ville ou des objets d'usage quotidien. Dans chaque chapitre, elle se déplace avec aisance entre diverses pratiques artistiques, montrant par là-même que la spécialisation a toujours été exclue du mouvement surréaliste. Le surréalisme fut probablement le premier mouvement à avoir un caractère complexe et interdisciplinaire. Ce qui implique que pour maîtriser toute l'œuvre et les conséquences de la « conjuration », le connaisseur doit tout aussi bien dominer l'histoire de la peinture que celle de la littérature ou celle du cinéma sans pour autant négliger celle de la psychiatrie ou de la carte postale. Or, Agnieszka Taborska est justement la spécialiste qu'il fallait.

Ce livre est avant tout un récit pittoresque, écrit dans une langue superbe. Tant les spécialistes désireux de compléter leurs connaissances que les novices plongeront dans sa lecture avec un plaisir égal.

Marta Mizuro

Agnieszka Taborska (1961), écrivain, historien de l'art. Ses livres ont été traduits en anglais, français, allemand, japonais et coréen.

Pendant les meilleures années du cinéma muet, Mack Sennett tourna des centaines de comédies, longs et courts métrages, dont les héros, des « losers » sont tantôt suspendus au-dessus d'un précipice, tantôt participent à une poursuite en automobile, tantôt sortent par miracle indemnes d'une explosion, tantôt s'envoient entre eux des tartes à la crème. Cet univers surréaliste, anarchique, périlleux, proche du cirque, du vaudeville, du burlesque, de la pantomime et de la bande dessinée est cadencé par un rythme endiablé, des surprises incessantes et des catastrophes légères. C'est chez Sennett qu'ont débuté Charlie Chaplin, Harold Lloyd, Harry Langdon et Bing Crosby, et dans les années 1920, le cinéma burlesque est devenu le genre le plus à la mode du cinéma américain. Cette époque nous a légué des milliers de mètres de celluloïd ainsi qu'un accessoire : la tarte à la crème.

Noël Godin, alias Georges le Gloupier, né en 1945, metteur en scène, écrivain et acteur belge (connu entre autres pour *La vie sexuelle des Belges*), est un amoureux du cinéma, de la poétique surréaliste et de l'humour de situation. Des deux côtés de l'Atlantique, des célébrités tremblent de peur devant lui.

Étudiant, Godin renversa un pot de colle sur un des ses professeurs qui avait collaboré avec le dictateur portugais Salazar. Dans un journal fondé par lui-même, « Friends of Film », il illustrait ses articles de photos de sa propre famille dans la meilleure tradition surréaliste de la mystification. Il relatait aussi que Louis Armstrong, naguère cannibale, avait financé le film *The Vegetables of Good Will (Les légumes de bonne volonté)* dans lequel Claudia Cardinale jouait le rôle d'une endive gigantesque, ou alors que Richard Brook, réalisateur de *La chatte sur un toit brûlant* avait reconnu que ses films étaient nuls. Des informations sur Vivian Pei, metteur en scène taïwanaise aveugle qui n'existait pas, et sur son film *The Lotus Flower Will Never Again Grow on the Edge of Your Island (La fleur de lotus ne fleurira jamais sur la rive de ton île)*, incitèrent un spécialiste du cinéma asiatique à se rendre en Thaïlande pour rencontrer la cinéaste.

En 1968, Noël Godin jeta une tarte à la crème à un professeur aux idées ultra réactionnaires. Depuis, il entarte des personnalités du monde de la culture et de la politique particulièrement imbues d'elles-mêmes. Sa première victime fut Marguerite Duras qui « utilisa l'intelligence et la sagesse pour nourrir sa propre vanité ».

Godin n'agit pas seul. Dans ses tâches difficiles, il se fait accompagner par une trentaine de personnes. Vêtus de longs imperméables sous lesquels sont dissimulés des tartes, ils arrivent sur le lieu de l'action. Il achète ses gâteaux, préparés selon une recette traditionnelle, dans des pâtisseries modestes au mépris des propositions de grandes firmes avides de publicité.

Les victimes sont choisies par les membres de l'Internationale pâtissière. Chaque attaque est soigneusement préparée, parfois avec l'aide de « traîtres » qui fournissent les données indispensables sur le lieu et le moment de frapper. C'est grâce à une telle trahison qu'eut lieu, en février 1998 à Bruxelles, l'attentat le plus retentissant de l'Internationale contre le chef de Microsoft, l'un des hommes les plus riches de la planète, Bill Gates. Trente Robin des Bois rigolards, regroupés en détachements de trois personnes et criant : « Gloup ! Gloup ! » se jetèrent sur lui au moment où il sortait de sa limousine. Malgré cinq gardes du corps et une escorte de quatre motards, quatre tartes atteignirent leur but. Gates était puni pour avoir « utilisé l'intelligence et l'imagination pour soutenir le sinistre status quo de notre monde imparfait ».

Lors d'une visite à Bruxelles, Nicolas Sarkozy fut entarté à quatre reprises. De nouvelles attaques sont sûrement en cours de préparation. Le célèbre journaliste Alain Beverini reçut une tarte sous les yeux de millions de téléspectateurs alors qu'entouré d'une trentaine de gardes du corps, il interviewait l'actrice Holly Hunter (interprète du rôle principal dans *La leçon de piano*) devant un hôtel à Cannes.

Le narcissique Bernard-Henri Lévy, philosophe et vedette de télévision française, qui eut le malheur d'avouer un jour qu'il était l'écrivain le plus doué de sa génération, attise particulièrement l'excitation de Godin. Ses propos lui valurent sept entartages, dont un au festival de Cannes. Depuis,

chaque fois qu'il apparaît aux *Guignols* de l'info, Lévy est calmé par une cascade de crème.

Les tartes à la crème suscitent l'agressivité. Après l'attentat de Cannes, Lévy flanqua des coups de pied à Godin à terre. Deux jeunes filles, membres de l'Internationale pâtissière, furent sauvées de justesse par la police lorsque des gardes du corps tentèrent de leur enfoncer la tête dans une cuvette de W.C. Seul Godard s'en sortit dignement : entarté à Cannes en 1985, il lécha la crème de son cigare et loua l'hommage rendu au cinéma muet.

[...]

Après l'attentat, par un collaborateur de Godin, contre le ministre français de la culture, Philippe Douste-Blazy, le gouvernement porta l'affaire devant les tribunaux. L'agresseur fut toutefois acquitté après que son avocat eut expliqué que l'entartage est une tradition belge.

L'attentat à la tarte à la crème va de pair avec le rire, un air bête et une chanson idiote. Mieux vaut montrer à la garde armée qu'il ne s'agit que d'une tarte ; il ne faut pas la lancer, mais l'étaler de près sur le visage de la victime.

Les militants de l'Internationale pâtissière se considèrent comme des terroristes burlesques qui transforment la prose de la vie en comédie. « Le monde sinistre nous pousse au rire et à la farce. J'ai toujours estimé que le rire est la meilleure révolte. Quelle arme est plus drôle, plus terrible ? Depuis trente ans, je crois c'est la tarte à la crème. […] C'est l'arme des faibles et des pauvres », dit Godin. « Depuis longtemps, je suis partisan de la lettre d'insulte, dans le style dadaïste et surréaliste, envoyée par des intellectuels pour crever les ballons gonflés de gloire. Mais si j'avais écrit à Bill Gates, il aurait été le seul à lire ma lettre. Je communique donc par l'intermédiaire de tartes à la crème. C'est un Esperanto visuel, une nouvelle forme de lettre qui dégouline de crème, comme celles que les situationnistes envoyaient trente ans après les surréalistes ».

Formé à l'école de 1968, des films des Marx brothers et des dessins animés de Bugs Bunny, l'utopiste Godin se bat contre le pouvoir, les diktats moraux et les lois tournés contre les gens. En pratiquant une violence symbolique, il blesse l'amour propre de victimes susceptibles de se payer un blanchisseur. Il agit au nom de la raison d'état, conformément à l'honneur surréaliste et anarchiste. Ses appels : « Pourquoi c'est toujours les mêmes qui causent ? Pourquoi c'est toujours la même voix qu'on entend ? Pourquoi rien ne change ? Et pourquoi tout ce silence ? » résonnent comme une voix dans le désert. Pourtant le prix qu'il reçut à Paris en 1996 pour « son insolence, son talent subversif et son courage », ainsi que l'invitation deux années après au New York Historical Society pour y faire une conférence sur la technique de l'entartage, témoignent du mécontentement général suscité par les élites.

« On n'arrête pas de me faire des propositions étranges. Des gens que je ne connais pas se disent prêts à faciliter l'entartement de personnalités dont je préfère taire le nom car certaines opérations sont à l'étude. » La conscience de ces préparatifs nous adoucit l'existence.

Traduit par : Véronique Patte

słowo/obraz terytoria
Gdańsk 2007
167 × 215 • 440 pages
broché
ISBN 978-83-7453-826-8
Droits de traduction :
słowo/obraz terytoria

Julia Hartwig

MERCI POUR VOTRE HOSPIT

Retour à la table des matières

« Dès l'instant où je me suis retrouvée en France, tout ce que j'y ai vécu a joué un rôle dans ma vie, a eu une influence sur mes centres d'intérêts, mon rapport au monde, mes passions et mon travail », écrit Julia Hartwig dans son nouveau livre qui est – comme son titre l'indique – un remerciement pour l'hospitalité qui lui a été offerte. Ce remerciement ne s'adresse pas tant à des personnes en particulier bien que l'auteur en fasse mention à de nombreuses reprises dans son livre, qu'à la culture et la civilisation française, à la littérature – et en particulier à la poésie des bords de Seine – à l'art qui, il y a soixante ans, a accueilli sous son aile une toute jeune étudiante venue de la très lointaine – comme elle le paraissait à l'époque – Pologne.
Julia Hartwig a témoigné sa reconnaissance à la France de manière royale : avec de superbes monographies de poètes français, des traductions de Rimbaud, des essais sur la culture française – ancienne comme contemporaine – ainsi que sur l'histoire. D'ailleurs, comme en témoigne l'essai intitulé « la France complexe » qu'elle a inséré dans son livre, Julia Hartwig n'occulte pas l'histoire trouble et pas si lointaine de la division de la société française sous l'occupation allemande ni celle de l'élite intellectuelle qui a pris fermement position pour la gauche politique après la guerre.
Outre les essais, *Merci pour votre hospitalité* se compose également de carnets de voyage, de poèmes de l'auteur présentant des motifs français et de traductions. Julia Hartwig consacre une large place aux outsiders parisiens, à ces nouveaux venus qui, comme elle, ont su apprivoiser cette ville exceptionnelle et l'enrichir de leurs œuvres : Blaise Cendrars, Max Jacob, Henri Michaux ou Marcel Duchamp.

Krzysztof Masłoń
Traduit par : Lydia Waleryszak

Julia Hartwig (1921), poète, essayiste, traductrice. Elle a séjourné en France entre 1947 et 1950.

Julia Hartwig
Merci pour votre hospitalité
słowo/obraz terytoria
Gdańsk 2007
140 × 220 • 424 pages
broché
ISBN 978-83-7453-707-0
Droits de traduction : słowo/obraz terytoria

Marcin Świetlicki
TREIZE

Jarosław Klejnocki
MÉRIDIEN 21

Edward Pasewicz
MORT DANS UN DARKROOM

Mariusz Czubaj
AVENUE DES SUICIDÉS
Marek Krajewski

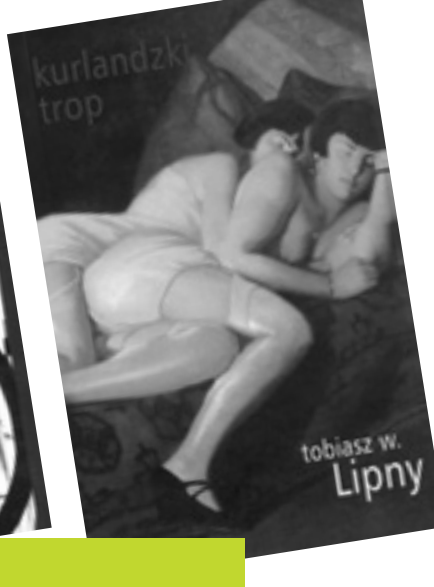
Marcin Świetlicki
Trzynaście
EMG
Cracovie 2007
150 × 210 • 300 pages
broché
ISBN 978-83-922980-4-5
Droits de traduction : EMG

Jarosław Klejnocki
Południk 21
Wydawnictwo Literackie
Cracovie 2008
125 × 195 • 58
broché
ISBN 83-08-03699-6
Droits de traduction :
Wydawnictwo Literackie

Edward Pasewicz
Śmierć w darkroomie
EMG
Cracovie 2007
140 × 210 • 224 pages
broché
ISBN 978-83-922980-7-6
Droits de traduction : EMG

Mariusz Czubaj,
Marek Krajewski
Aleja samobójców
W.A.B.
Varsovie 2008
123 × 195 • 288 pages
broché
ISBN 978-83-7414-380-6
Droits de traduction : W.A.B.

Retour à la table des matières



Marek Harny
TRAÎTRE

Krzysztof Maćkowski
RAPPORT BADENI

Zygmunt Miłoszewski
IMBROGLIO

Tobiasz W. Lipny
LA PISTE KURZEME

Marek Harny
Zdrajca
Prószyński i S-ka/WAM
Varsovie 2007
140 × 200 • 328 pages
broché
ISBN 978-83-7469-569-5
Droits de traduction :
Prószyński i S-ka/WAM

Krzysztof Maćkowski
Raport Badeni
Znak
Cracovie 2007
124 × 195 • 286 pages
broché
ISBN 978-83-240-0845-2
Droits de traduction : Znak
Droits vendus en :
Allemagne (dtv)

Zygmunt Miłoszewski
Uwikłanie
W.A.B.
Varsovie 2007
123 × 195 • 328 pages
broché
ISBN 978-83-7414-260-1
Droits de traduction : W.A.B.
Droits vendus en :
Russie (Ripol Classic)

Tobiasz W. Lipny
Kurlandzki trop
W.A.B.
Varsovie 2007
120 × 195 • 256 pages
broché
ISBN 978-83-7414-283-0
Droits de traduction : W.A.B.

Retour à la table des matières

Il y a encore quelques années à peine, le roman policier polonais restait dans l'ombre la plus totale : les nouveautés publiées dans le courant d'une année pouvaient se compter sur les doigts d'une main ; quant aux écrivains débutant leur carrière dans ce domaine, en vain frappaient-ils aux portes des grandes maisons d'édition. Comme si les polars de l'indéfectible Joanna Chmielewska étaient les seuls à pouvoir jouir d'une place sur le marché… Pourtant, un soudain et extraordinaire retournement de situation eut lieu depuis, au point d'ailleurs que l'on parle désormais en toute conscience de l'avènement de l'ère du roman policier polonais.

Pour quelle raison l'offre éditoriale en matière de romans policiers (mais aussi de romans noirs) est-elle devenue plus riche et intéressante, d'une année sur l'autre ? Les facteurs de ce changement sont multiples. La campagne de promotion qu'ont menée activement l'Institut du Livre et l'Association des Amateurs de romans policiers et de romans noirs « Un cadavre dans le placard », dans le cadre du Festival du polar qui existe depuis trois ans maintenant, a joué sans conteste un grand rôle. La mise en place du « Prix du Gros Calibre » pour le meilleur roman policier/noir de l'année a accru le prestige de cette prose et a laissé entendre aux écrivains qu'il valait la peine de consacrer du temps à écrire des histoires policières. Une maison d'édition spécialisée a vu le jour à Cracovie : les éditions EMG qui misent conséquemment sur ce type de publications au sein de la série qu'elles ont créée, la Collection des Romans policiers polonais, et qui a été lancée avec une anthologie de nouvelles intitulée *Les cadavres polonais* (2005). De plus grosses pointures sur le marché de l'édition ont également adopté le polar à la polonaise. Par ailleurs, il semblerait qu'un phénomène externe au monde littéraire ait aussi été à l'origine de cette renaissance de la prose policière : la gigantesque popularité des séries policières polonaises qui se multiplient sur différentes chaînes télévisées tels des champignons après la pluie.

Les récits policiers sont donc de plus en plus nombreux et diversifiés. Il serait impossible de citer tous les auteurs polonais de polars et d'énumérer les titres qui ont paru ces derniers mois dans cet exposé qui de facto ne peut être exhaustif. Néanmoins, le roman policier polonais contemporain peut être présenté dans ses variantes les plus caractéristiques à travers une sélection d'écrivains les plus intéressants ou les plus originaux.

Jusqu'à présent, les romans policiers « rétro », dont les actions se situent le plus souvent avant la Deuxième Guerre mondiale, jouissent de la plus grande popularité en Pologne et ce, grâce, en grande partie, au succès de Marek Krajewski et de son cycle de romans sur les aventures d'Eberhard Mock. Krajewski est parvenu à dépeindre un tableau très pittoresque de la ville allemande de Breslau et à créer un personnage des plus complexes et torturés par de nombreux traumatismes, celui du héros qui démêle les sombres secrets du demi-monde de la ville. Bien que l'auteur de *Mort à Breslau* devait, semble-t-il, se limiter à une tétralogie, il a publié, l'an dernier *Peste à Breslau* (W.A.B.), la suite du cycle mockien. Krzysztof Maćkowski s'est immergé, quant à lui, dans un passé plus lointain en situant l'action de son roman le *Rapport Badeni* (Znak) dans une Cracovie à la période charnière entre le XIXe et le XXe siècle. Dans ce livre, les enquêtes menées par l'inspecteur Gustaw Mahler – qui doit sans cesse expliquer qu'il n'est pas apparenté à « ces Mahler-là » – sont aussi importantes que l'ancrage de l'action dans l'atmosphère moderniste de la Cracovie de l'époque (L'auteur promet une suite au *Rapport Badeni*.)

Le roman policier métropolitain, où l'espace de la ville – présenté généralement de manière très détaillée – constitue à lui seul un personnage principal, est également très populaire. Chaque grande ville polonaise, à de rares exceptions près, a déjà trouvé son reflet dans la prose policière locale. Cracovie a été présentée – en particulier à travers l'ambiance très animée des piano-bars dans les environs de la grand'place – par Marcin Świetlicki dans son roman intitulé *Douze* ainsi que dans *Treize* qui a paru récemment. (La suite devrait également être publiée sous le titre *Onze* par la même maison d'édition EMG.) Le lecteur y suit les péripéties d'un « détective déchu », un raté et un ivrogne appelé le Maître. C'est dans cette même ville que se joue l'action du nouveau livre de Gaja Grzegorzewska : *Dans la nuit du jeudi au dimanche* (EMG). Varsovie est dépeinte de manière très inté-

ressante par Tomasz Konatkowski dans son *Arrêt pour la mort* publié aux éditions W.A.B. (Il s'agit de la première partie d'un cycle dont le héros est le commissaire Adam Nowak) ou par Jarosław Klejnocki dans le *Cap des poseurs* (Prószyński i S-ka) ou dans son tout récent *Méridien 21* (Wydawnictwo Literackie). Edward Pasewicz a livré, à travers le prisme de l'univers gay, une esquisse très intéressante de la ville contemporaine de Poznań dans son roman *Mort dans un darkroom* (EMG). Quant à l'action de *l'Avenue des suicidés* (W.A.B.), écrit à quatre mains par Mariusz Czubaj et Marek Krajewski, elle se situe dans la conurbation de Gdańsk – Gdynia – Sopot.

Les romans policiers de mœurs, dont l'intrigue reflète la situation actuelle de la Pologne et la vie de ses habitants, sont également largement représentés comme l'illustrent, par exemple, le cycle de romans d'Arkadiusz Pacholski intitulé « Chroniques polonaises » (À ce jour, ont été publiés deux livres, *Etranger à la famille* et *l'Homme aux cent visages*, aux éditions Rebis) ou encore les romans de Marek Harny (ne serait-ce que la *Solitude des loups*). Les auteurs de romans policiers de mœurs s'inspirent généralement de sujets d'actualité houleux qui ont bouleversé l'opinion publique en Pologne comme, ces derniers temps, les règlements de compte avec le passé communiste, la lustration, qui ont été repris par Harny dans le *Traître* (Prószyński i S-ka et WAM) ou encore par Zygmunt Miłoszewski dans *Imbroglio* (W.A.B.)

Les diverses variantes du polar présentées ci-dessus tiennent une place dominante sur le marché du livre policier en Pologne. D'autres aspects du genre n'en demeurent pas moins explorés et ce, de manière très intéressante. En voici deux exemples : Anna Końtoch parvient à merveille à joindre l'univers du polar à celui de la fantasy dans ses récits sur Domenic Jordan (par exemple, le *Diable sur la tour*, éd. Fabryka Słów). Tobiasz W. Lipny, quant à lui, signe des polars ludiques pour intellectuels, dont le héros est un jeune doctorant en Histoire de l'art. Ces livres, parmi lesquels *La Piste Kurzeme* paru dernièrement aux éditions W.A.B., sont, en effet, truffés de références culturelles et de renvois à diverses conventions littéraires du roman.

La classification des romans policiers exposée ici a pour seul but de faciliter au lecteur profane l'accès au monde de plus en plus vaste du polar polonais. Le plus souvent, en effet, ces variantes ne sont pas représentées sous une forme « pure » puisque les écrivains ont recours à différents schémas. Ainsi, dans les polars « rétro », l'image de la ville est-elle dépeinte de manière distincte, tandis que dans les romans policiers métropolitains retrouve-t-on la trame des romans de mœurs. Mais laissons-là ces distinctions aux spécialistes de la littérature, l'important est que l'ère du polar polonais dure toujours et que les lecteurs ont le loisir de choisir parmi des dizaines de livres des plus captivants.

Robert Ostaszewski
Traduit par : Lydia Waleryszak

Czarne
Wołowiec 11
PL 38-307 Sękowa
tél. / fax : +48 18 351 00 70
fax : +48 18 351 02 78
redakcja@czarne.com.pl
www.czarne.com.pl

De Geus
P.O. Box 1878
NL 4801 BW Breda
The Netherlands
tél. : +31 76 522 81 51
fax : +31 76 522 25 99
a.v.rijsewijk@degeus.nl
www.degeus.nl

EMG Publishing House
ul. Miodowa 6/2
PL 31-055 Kraków
tél. / fax : +48 12 422 84 27
emg@trupypolskie.pl
www.trupypolskie.pl

Fabryka Słów
ul. Wallenroda 4c
PL 20-607 Lublin
tél. : +48 81 524 08 88
fax : +48 81 524 08 91
biuro@fabryka.pl
www.fabryka.pl

Institut Littéraire Kultura
91, avenue de Poissy
Le Mesnil le Roi
FR 78600 Maisons-Laffitte
tél. : + 33 1 39 62 19 04
fax : + 33 1 39 62 57 52
kultura@club-internet.fr

Rebis
ul. Żmigrodzka 41/49
PL 60-171 Poznań
tél. : +48 61 867 60 11
fax : +48 61 867 37 74
redakcja@rebis.com.pl
www.rebis.com.pl

Sic!
ul. Chełmska 27/23
PL 00-724 Warszawa
tél. / fax : +48 22 840 07 53
biuro@wydawnictwo-sic.com.pl
www.wydawnictwo-sic.com.pl

Suhrkamp Verlag
Lindenstraße 29-35
D 60325 Frankfurt am Main
Deutschland
tél. : +49 69 75601 422
fax : +49 69 75601 236
cbrandes@suhrkamp.de
www.suhrkamp.de

Syndykat autorów/Baj-Pros
ul. Garażowa 7
PL 02-651 Warszawa
tél. : +48 22 607 79 88
fax : +48 22 607 79 88
info@syndykatautorow.com.pl
www.syndykatautorow.com.pl

Świat Książki Bertelsmann Media
ul. Rosoła 10
PL 02-786 Warszawa
tél. : +48 22 645 80 72
fax : +48 22 648 47 34
grazyna.brzezinska@bertelsmann.com.pl
www.swiatksiazki.pl

W.A.B.
ul. Łowicka 31
PL 02-502 Warszawa
tél. / fax : +48 22 646 05 10, 646 05 11
a.pieniazek@wab.com.pl
www.wab.com.pl

WAM
ul. Kopernika 26
PL 31-501 Kraków
tél. : +48 12 629 32 68
fax : +48 12 429 50 03
biuro@wydawnictwowam.pl
www.wydawnictwowam.pl

Więź
ul. Trębacka 3
PL 00-074 Warszawa
tél. : +48 22 827 96 06
fax : +48 22 828 18 08
wiez@wiez.com.pl
www.wiez.com.pl

Wydawnictwo Dolnośląskie Oddział Publicat SA we Wrocławiu
ul. Podwale 62
PL 50-010 Wrocław
tél. : +48 71 785 90 40, + 48 71 785 90 59
fax : +48 71 328 89 66
sekretariat@wd.wroc.pl
www.wd.wroc.pl

Wydawnictwo Krytyki Politycznej
ul. Chmielna 26 lok. 19
PL 00-020 Warszawa
tél. : +48 22 828 11 66
piotr.marecki@krytykapolityczna.pl

Wydawnictwo Pierwsze
Lasek, ulica Słoneczna 20
96-321 Żabia Wola
tél. : +48 605 100 691
wydawnictwo@pierwsze.pl
www.pierwsze.pl

Zeszyty Literackie
ul. Foksal 16
PL 00-372 Warszawa
tél. /fax: +48 22 826 38 22
biuro@zeszytyliterackie.pl
www.zeszytyliterackie.pl

Znak
ul. Kościuszki 37
PL 30-105 Kraków
tél. : +48 12 619 95 01
fax : +48 12 619 95 02
rucinska@znak.com.pl
www.znak.com.pl

Drukarnia Dimograf
ul. Legionów 83
PL 43-300 Bielsko-Biała
tél. : +48 33 811 81 61,
fax : +48 33 816 80 16
info@dimograf.com, www.dimograf.com

Instytut Pamięci Narodowej
Pl. Krasińskich 2/4/6
PL 00-207 Warszawa
tél. : +48 22 581 85 22,
fax : +48 22 581 85 24
Karolina.Kobierecka@ipn.gov.pl, www.ipn.gov.pl

Jewish Historical Institute
ul. Tłomackie 3/5
PL 02-784 Warszawa
tél. : +48 22 827 92 21,
fax : +48 22 827 83 72
secretary@jhi.pl, www.jhi.pl

Kolegium Europy Wschodniej im. Jana Nowaka-Jeziorańskiego
Pl. Biskupa Nankiera 17
PL 50-140 Wrocław
tél. : +48 71 342 16 81, fax : +48 71 718 19 56
office@kew.org.pl, www.kew.org.pl

Mamiko
ul. Piastów 5/1
PL 57-400 Nowa Ruda
tél. / fax : +48 74 872 53 64
mamiko@mamiko.pl, www.mamiko.pl

Noir sur Blanc
ul. Frascati 18
PL 00-483 Warszawa
tél. : +48 22 625 19 55,
fax : +48 22 625 16 75
redakcja@noir.pl, www.noirsurblanc.pl

Oficyna Wydawnicza „Mówią wieki”
ul. Grzybowska 77
PL 00-844 Warszawa
tél. / fax : +48 22 661 52 51
mowiawieki@bellona.pl, www.mowiawieki.pl

Prószyński i s-ska
ul. Garażowa 7
PL 02-651 Warszawa
tél. : + 48 22 607 79 22
fax : + 48 22 843 52 15
renatasmolinska@proszynski.pl, www.proszynski.pl

Rosikoń Press
Aleja Dębów 4
PL 05-080 Warszawa-Izabelin
tél. : +48 22 722 66 66
fax : +48 22 722 66 67
biuro@rosikonpress.com, www.rosikonpress.com

słowo / obraz terytoria
ul. Grunwaldzka 74/3
PL 89-244 Gdańsk
tél. : +48 58 341 44 13
fax : +48 58 520 80 63
slowo-obraz@terytoria.com.pl, www.terytoria.com.pl

Wydawnictwa Naukowo-Techniczne
ul. Mazowiecka 2/4
PL 00-048 Warszawa
tél. : +48 22 826 72 71
fax : +48 22 826 86 20
a.baranowska@wnt.pl, www.wnt.com.pl

Wydawnictwo Literackie
ul. Długa 1
PL 31-147 Kraków
tél. : +48 12 619 27 40
fax : +48 12 422 54 23
j.dabrowska@wydawnictwoliterackie.pl, www.wl.net.pl

Institut du Livre / Instytut Książki
ul. Szczepańska 1
PL 31-011 Kraków
tél. : +48-12 433 70 40
fax : +48-12 429 38 29
office@bookinstitute.pl
www.bookinstitute.pl

Section de l'Institut du Livre à Varsovie
Pałac Kultury i Nauki
Pl. Defilad 1, IX piętro, pok. 911
PL 00-901 Warszawa
tél. : +48 22 656 63 86,
fax : +48 22 656 63 89
warszawa@instytutksiazki.pl
Warszawa 134, P.O. Box 39

INSTYTUT KSIĄŻKI

©POLAND

©Institut du Livre, Cracovie 2008

Rédaction : Izabella Kaluta, Agnieszka Rasińska-Bóbr
Pour plus d'information sur la littérature polonaise consultez le site : www.bookinstitute.pl

Le catalogue est également disponible en anglais et en allemand,
il peut être commandé auprès de l'Institut du Livre.

Conception graphique, maquette, impression : Studio Otwarte, Cracovie

studiotwarte
www.otwarte.com.pl

Retour à la table des matières

LES PROGRAMMES DE L'INSTITUT DU LIVRE DESTINÉS AUX TRADUCTEURS ET AUX ÉDITEURS

Ces programmes visent à soutenir l'édition des œuvres de la littérature polonaise traduites en langues étrangères. La préférence est donnée aux belles-lettres et aux essais ainsi qu'aux récits et œuvres humanistes, au sens large du terme.

LE PROGRAMME DE TRADUCTION ©POLAND

Le Programme est destiné aux éditeurs étrangers.

Il peut couvrir :

- les frais de traduction de l'œuvre de la langue polonaise vers la langue étrangère (jusqu'à 100% du montant total),
- les frais d'acquisition de droits d'auteur (jusqu'à 100% du montant total).

Les demandes de subvention peuvent être déposées par toute maison d'édition ayant commandé la traduction d'un livre polonais et souhaitant publier cet ouvrage.

Le formulaire peut être téléchargé à partir du site : www.bookinstitute.pl

Pour plus d'informations, veuillez contacter : j.czudec@bookinstitute.pl

LE PROGRAMME SAMPLE TRANSLATIONS ©POLAND

Ce Programme s'adresse aux traducteurs de la littérature polonaise. Il peut financer les essais (jusqu'à vingt pages) que le traducteur s'engage à proposer aux éditeurs étrangers.

Le programme est ouvert aux traducteurs ayant déjà publié au moins trois ouvrages.

Le dossier à fournir par le traducteur doit concerner une œuvre n'ayant encore jamais été traduite ni publiée dans une langue donnée.

Le traducteur doit joindre à son dossier une lettre de motivation expliquant le choix de l'œuvre qu'il souhaite traduire, les démarches qu'il compte entreprendre auprès des éditeurs, sa bibliographie et une estimation des frais de traduction.

Pour plus d'informations, veuillez contacter : j.czudec@bookinstitute.pl

LE COLLÈGE DES TRADUCTEURS – KOLEGIUM TŁUMACZY

Il s'agit d'un programme de résidence pour les traducteurs de la littérature polonaise qui peuvent séjourner à Cracovie au printemps ou en automne. Deux séjours de trois mois et deux autres d'un mois sont attribués à chaque session.

Ce programme s'adresse exclusivement aux traducteurs résidant à plein temps à l'étranger et ayant déjà une publié la traduction d'un livre ou d'un article.

Dans le cadre de ce séjour, les participants se voient attribuer : un hébergement, le remboursement de leurs frais de voyage, une bourse, un soutien dans la mise en place de rencontres avec les éditeurs polonais ou les écrivains ayant un lien avec le projet du traducteur.

Pour plus d'informations, veuillez contacter : t.pindel@bookinstitute.pl

LES PROGRAMMES DE L'INSTITUT DU LIVRE

DANS LE CADRE DE CES TROIS PROGRAMMES, LES DOSSIERS DOIVENT ÊTRE ENVOYÉS À L'INSTITUT DU LIVRE, À L'ADRESSE SUIVANTE :

Institut du Livre
ul. Szczepańska 1
PL 31-011 Kraków
tél. : +48 12 433 70 40
fax : +48 12 429 38 29
www.bookinstitute.pl

INSTYTUT KSIĄŻKI

© POLAND

www.bookinstitute.pl